

Bonaventure Des Périers. Le Cymbalum mundi, texte de l'édition princeps de 1537. Avec notice, commentaire et index, par [...]

Des Périers, Bonaventure (15..?-1543). Bonaventure Des Périers. Le Cymbalum mundi, texte de l'édition princeps de 1537. Avec notice, commentaire et index, par Félix Frank. 1873.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

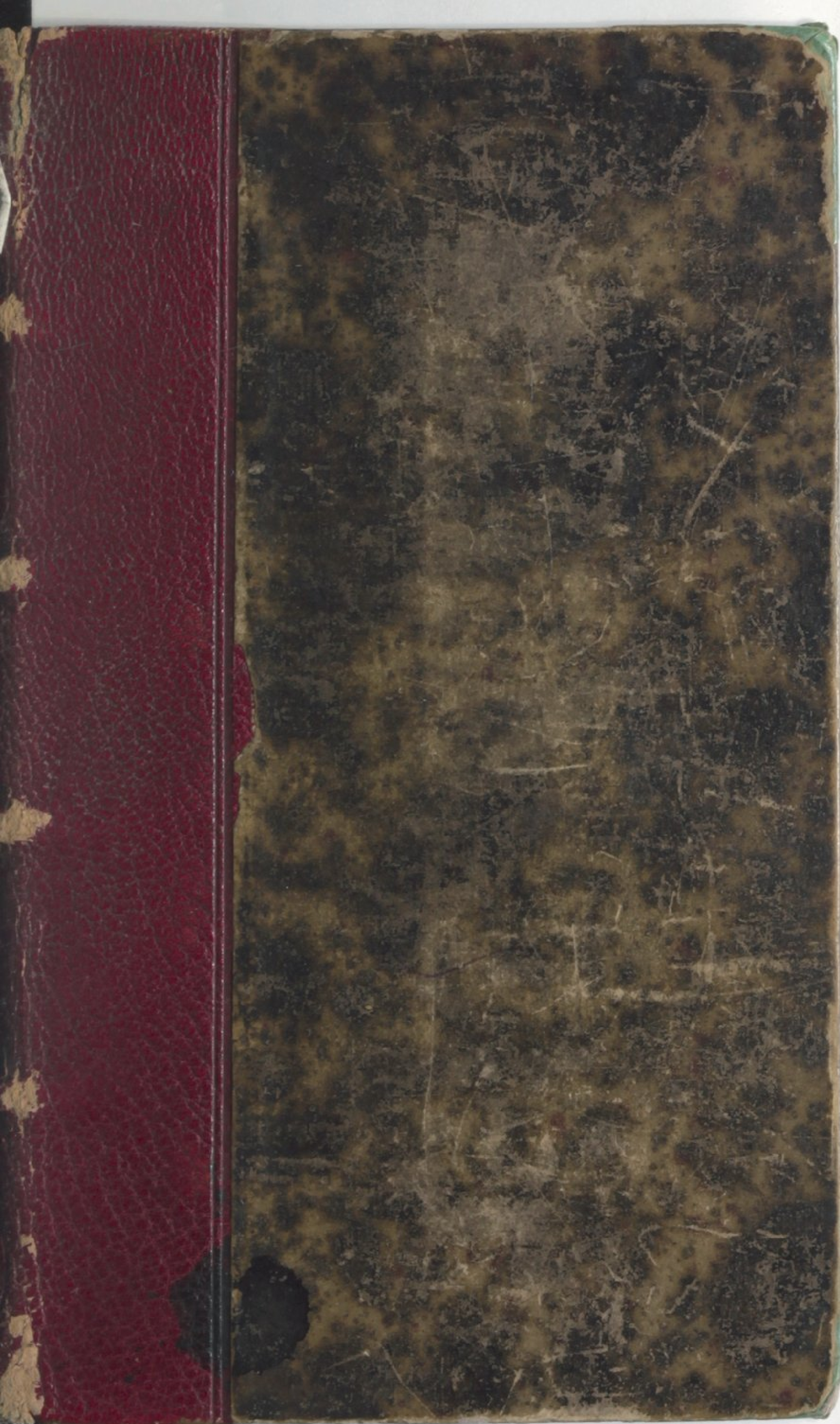
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

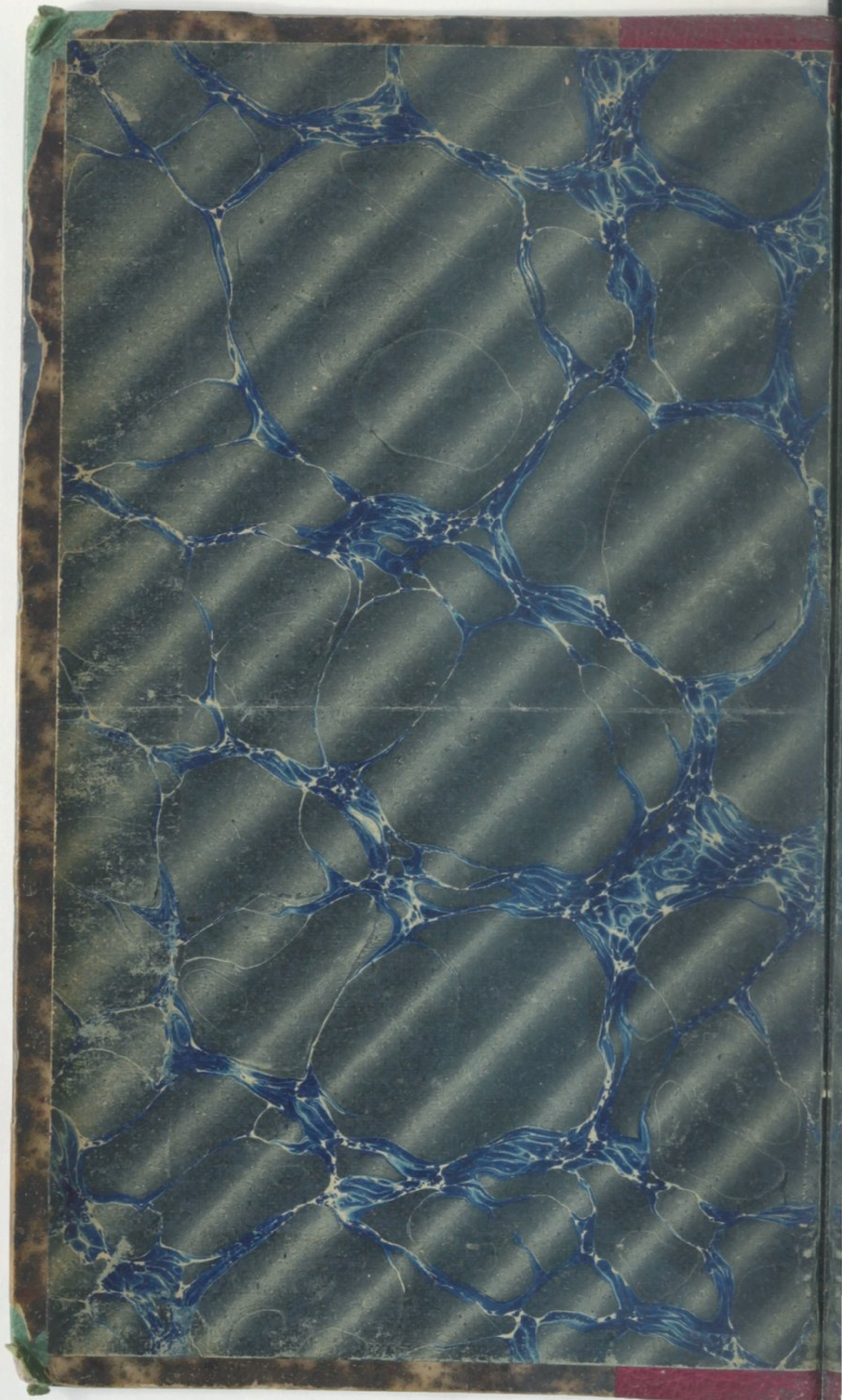
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

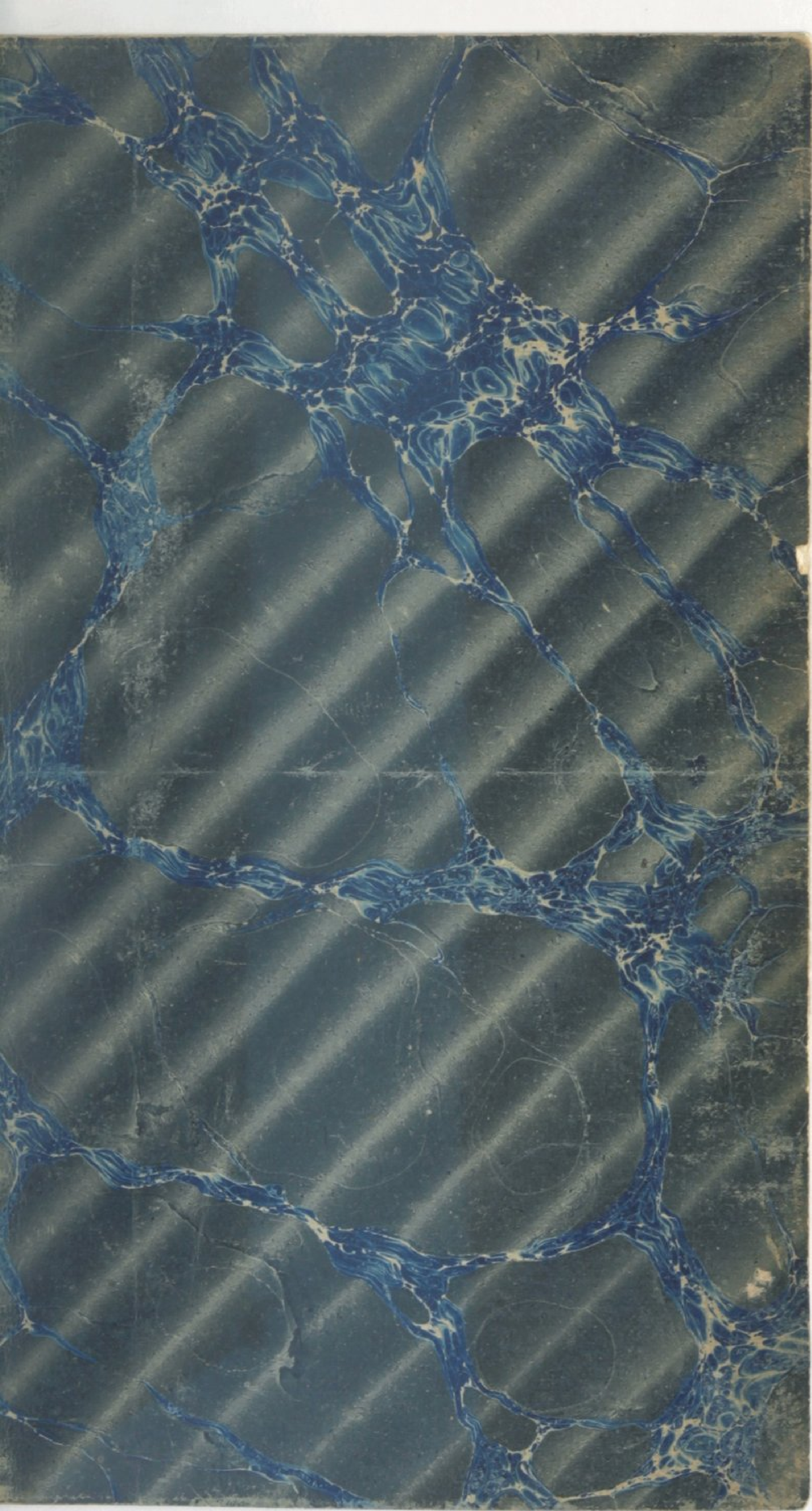
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

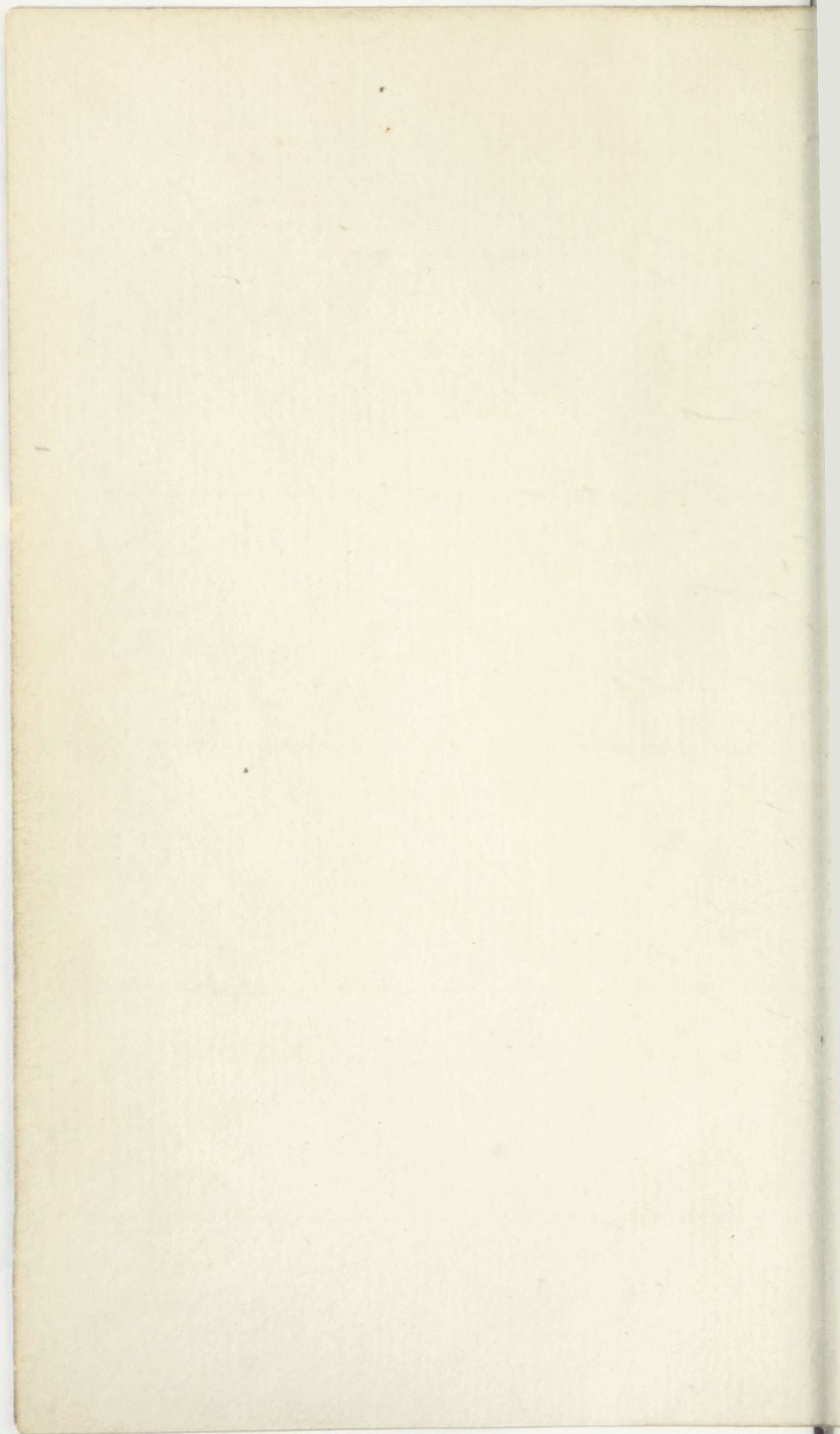
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.











2 16606

8021

11

G

LE CYMBALUM MUNDI

Z 1203
A



LYON. — IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET.



BONAVENTURE DES PERIERS

LE
CYMBALUM
MUNDI

TEXTE DE L'ÉDITION PRINCEPS DE 1537,
avec Notice, Commentaire & Index,

par
FÉLIX FRANK



PARIS,
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,
27-29, passage Choiseul, 27-29.

M. D. CCC. LXXIII.

ROMANVENTURE DES PERIERS

EN

CYMBALUM

MUNDI

TRAITÉ DE L'EDITION YOUNG ET DE

LES NIVELLES CONTEMPORAINES

RELIÉ EN PAPIER



PARIS

APPROPRIÉ L'EDITION

DE LA BIBLIOTHEQUE

DE LA BIBLIOTHEQUE



AVERTISSEMENT.

Le texte du *Cymbalum mundi* que nous offrons au public est celui de l'édition princeps de 1537, dont il n'existe plus qu'un exemplaire connu. Ce texte, que j'ai revu avec un soin minutieux, corrigeant chaque épreuve sur l'original, est donné pour la première fois dans son intégrité & dans sa pureté absolue; car M. Lacour, qui avait eu le bonheur de le découvrir, comme il le dit, ou plutôt de le rencontrer dans la bibliothèque de Versailles (il n'y était pas perdu), &, dans tous les cas, de le signaler, paraît avoir malheureusement négligé de rendre sa découverte aussi utile qu'elle aurait dû l'être par une réimpression fidèle. Son édition renferme même des erreurs surprenantes, qui ne se trouvent pas dans celle de 1732, publiée avec les notes de La Monnoye, de Lancelot & de Falconet, afin de rectifier la première réimpression faite au XVIII^e siècle par P. Marchand en 1711 (1).

De plus, l'édition de 1732 ayant été certainement faite d'après le texte de 1537, quoique M. Lacour n'ait pas craint d'affirmer le contraire, la sienne n'est que la seconde pour laquelle on se soit servi de l'édition princeps.

(1) L'édition de 1732 porte la mention fictive: Amsterdam. Prosper Marchand. — Amsterdam cache ici Paris.

La nôtre, qui est la troisième (celle de M. P. Lacroix, — Delahays, 1858, — n'étant que la reproduction identique du texte de M. Lacour), est la seule qui ait respecté partout le texte vrai. Elle est précédée d'une Notice contenant l'histoire bibliographique & l'appréciation générale du *Cymbalum mundi*, & suivie d'un Commentaire détaillé de chaque Dialogue au point de vue du sens, ainsi que d'un Index des mots notables & des noms propres. Le Commentaire était exigé par l'importance de l'œuvre & l'incohérence des explications antérieures (1).

La page de titre de l'original, où figure « la fameuse vignette de la Pauvreté », selon l'expression de Brunet dans son *Manuel du Libraire* (2), est reproduite ici avec une exactitude frappante, par l'ingénieux procédé de M. Pilinski. Ce n'est pas seulement comme curiosité, c'est comme pièce probante, & comme pièce rectificative des erreurs de M. Lacour, que nous l'avons placée en regard du texte. En effet, ce bois est reproduit en tête du *Cymbalum* de 1732, au moyen d'un cuivre qui en amoindrit les proportions & n'en rend pas la rudesse naïve, mais qui en copie toutes les dispositions : preuve irréfragable que les éditeurs avaient eu entre les mains, comme ils l'avancent, un exemplaire de 1537. M. Lacour, qui le nie, ne parle même pas de la fameuse vignette mentionnée par Brunet & par les bibliographes du XVIII^e siècle, quoiqu'il

(1) Je n'ai pas cru devoir réimprimer la Lettre critique de P. Marchand, dont les recherches & les études ultérieures ont beaucoup affaibli la valeur.

(2) Dernière édition.

la connoisse au moins pour y avoir pris la devise grecque du titre, en l'altérant. Tandis que la devise EVGE ΣΟΦΟΣ, fort bien lue par l'éditeur de 1732, est fort bien transcrite par lui, M. Lacour, sans vignette & apparemment sans lexique, forge l'inscription ΕΥΓΕ ΣΟΦΟΣ, qui est un pur non-sens. Il se sera trop souvenu du vieil adage cher aux prêcheurs du moyen-âge : Græcum est, non legitur. M. Lacroix, qui s'en est référé, sauf très-peu de chose, au texte de M. Lacour, s'est accommodé également de la page étrange imprimée par celui-ci comme représentant le titre du Cymbalum. — « Son Histoire bibliographique du Cymbalum est irréprochable », dit-il par surcroît : on verra plus loin, outre ce que je viens de dire, ce qu'il en faut penser.

Pour nous, c'est bien l'original avec son orthographe, sa ponctuation, son aspect entier, que nous reproduisons jusque dans ses bizarreries, avec d'autant plus de scrupule qu'il s'y joint parfois une intention spéciale, à part quelques fautes d'impression évidentes & une grosse coquille, dont la correction, admise par tous les éditeurs venus depuis le XVIII^e siècle, s'imposait absolument (1).

Ce texte est des plus curieux à tous égards : comme les textes gothiques, bien qu'il soit en lettres rondes, il

(1) On lit dans l'original (Dial. I, vers la fin) :

« CURTALIUS... C'estoit ainsi qu'il failloit besongner. BYRPHANES. Affin den vuyder la place, cest Mercure luy mesme, sans faillir. BYRPHANES. Cest luy sans autre voyrement... » Il est clair que cette indication, répétée coup sur coup, de Byrphanes comme interlocuteur, est une faute matérielle, & qu'il faut lire : « Cestoit ainsi quil failloit besongner, Byrphanes, affin, &c. »

n'offre pas plus d'apostrophes ni d'accents que de cédilles; la ponctuation se borne à la virgule, au point, aux deux points & au point d'interrogation; ce dernier y remplit ça & là l'office du point d'exclamation, qui manque; la parenthèse y revient assez souvent. L'orthographe des mots y est variable comme chez tous les auteurs de l'époque, & le même terme s'écrit diversement dans la même page, voire dans la même phrase. Les noms des personnages sont en capitales, encadrés au milieu du texte : comme les précédents éditeurs nous avons dû adopter l'alinéa, qui espace le texte & le rend plus lisible. C'est la seule concession que nous ayons faite aux habitudes modernes, & elle ne touche pas au texte même, qui échappe enfin aux infidélités systématiques ou ingénues des autres éditions.

Il importait de respecter d'une façon religieuse, ici plus que nulle part ailleurs, la physionomie d'un livre qui, par sa rareté comme sa portée, possède la valeur d'un document historique. Je m'empresse de reconnaître que l'éditeur de 1732 avait fait de louables efforts dans ce sens, & il m'est pénible de relever le laissez-aller des éditions de MM. Lacour & Lacroix, où reparait trop souvent le texte fautif des plus mauvaises éditions. Je désire qu'on ne se méprenne pas sur le sens de cette observation : l'introduction d'accents, d'apostrophes, de cédilles, de tirets, d'italiques, étrangers au texte original, les changements dans la ponctuation — lorsqu'ils n'excèdent pas toutes les bornes — peuvent constituer un système d'édition ou d'impression, dont on s'est abstenu ici, mais qui est soutenable comme tous les systèmes. Ce qui est grave & très-grave,

c'est que le texte même soit, en maints endroits, ou brutalement tronqué ou capricieusement altéré, plus d'une fois au détriment du sens. — Imprimer Per Stygem au lieu de Per Styga (1), & seulement pour ce pendant (2), ou « de dormir » pour « le dormir (3) », & par deux fois cerf pour serf (4); jeter des points suspensifs où il n'en existe pas dans l'original (5), sauter cinq mots d'enfilée (6), & bien d'autres fautes passant la peccadille, dont on pourra se convaincre par une comparaison attentive des textes, voilà ce qu'on ne saurait admettre. Il est certain que la physionomie réelle du texte se dérobe, dans ces éditions, sous un réseau presque continu de menues inexactitudes, sans parler des grosses.

Se targuer d'avoir réalisé la perfection serait chose mal-séante; du moins avons-nous fait tout ce qu'il nous était possible de faire pour en approcher par la rigueur de notre examen & par une stricte exactitude.

En terminant, je dois remercier le savant conservateur de la bibliothèque de Versailles, M. Le Roi, pour l'obligeance de ses rapports comme pour les renseignements contenus dans sa note bibliographique manuscrite, au sujet de l'origine de l'exemplaire rarissime dont il est le

(1) Dédicace, p. 1.

(2) Dialogue I, p. 11, l. 21.

(3) Dialogue II, p. 15, l. 23-24.

(4) Dialogue IV, p. 47, l. 9 & 25. La lettre s est nécessaire pour l'intelligence de la pensée de l'auteur.

(5) Dédicace, p. 1, l. 15, entre Dispeream & AEdepol.

(6) Dialogue IV, p. 42, l. 23-24; ces mots : « telles que ie les desire » manquent chez M. Lacour.

gardien. Mon ami, M. Ernest Courbet, ne m'en voudra pas trop si je le remercie aussi pour ses utiles communications & ses indications toujours sûres, qui m'ont plus d'une fois épargné de longues recherches.

Puisse maintenant le lecteur être satisfait, & je ne regretterai ni mon temps ni ma peine.

F. F.





INTRODUCTION

I. — BIBLIOGRAPHIE

LORSQUE Prosper Marchand, en 1711, publia son édition du *Cymbalum mundi*, sur une copie de l'exemplaire de la bibliothèque du roi, de 1538, dont il avait eu communication par un de ses amis, on ne connaissait plus aucun exemplaire de l'édition *princeps*, & l'on voit par sa Lettre critique, imprimée d'abord séparément en 1706 (1) & insérée ensuite dans l'édition de 1711, qu'il

(1) Un bibliographe cité par J. Vogt dans son *Catalogus historico-criticus librorum rariorum* (Hamburgi, 1747 & 1753. — Sumtibus Christiani Heraldi, in-8°). « Carol. Frid. Buddeus in *Schediasm. de Criteriis boni Libri*, Lipsiæ, 1714 » note en 1706 une édition du *Cymbalum* avec la Lettre critique, sous le nom de Félix de Commercy. Mais rien ne confirme cette assertion dans l'Avertissement de 1711, & la prétendue édit. de 1706 ne paraît pas avoir jamais été rencontrée.

doutait de l'existence du *Cymbalum* de 1537 (1), supprimé par la Sorbonne dès son apparition.

La Sorbonne avait donc atteint en partie son but, puisque l'obscurité s'était faite sur ce point & que les exemplaires mêmes de 1538 étaient devenus d'une extrême rareté (2).

Cependant, en 1732, les notes de La Monnoye sur le *Cymbalum*, qui avaient d'abord paru dans l'édition des *Nouvelles récréations & Joyeux devis*, de 1711 (3), étaient réimprimées avec des notes nouvelles de Lancelot & de Falconet (4), en appendice du *Cymbalum mundi*, revu pour la première fois sur un exemplaire de l'édition originale. L'avertissement de 1732 & l'*Errata* qui termine le volume attestent ce fait, auquel M. Lacour n'oppose que des équivoques. En citant ce passage de

(1) Lettre écrite à M. B. P., D. & G. (Bernard Picart, dessinateur & graveur, auteur des vignettes de l'édit. de 1711.) — III. « Je ne sçai si le *Cymbalum mundi* a été imprimé à Paris en 1537, comme l'infinue... La Croix du Maine. »

(2) Catal. des liv. du Cabinet de M. de Boze, 1745 & 1753, à l'art. du *Cymbalum* de 1538 : « On n'en connaît que trois ou quatre exempl. en françois. » Le Catalogue de 1745 est un beau vol., petit in-folio, sorti des presses de l'Imprimerie royale. La Bibl. nat. en possède un exemplaire. (Q. — Réserve.) Il fut publié par M. de Boze. En tête se trouve une vignette avec cette épigraphe :

« Ede tuos tandem sociis, Faustine, libellos. » (Mart., lib. I. Epig. 26.)

De Boze avait le *Cymbalum* de 1538 & celui de 1537.

(3) Amst., Fréd. Bernard, in-12, — & Cologne, Jean Gaillard.

(4) Ces dernières sont marquées d'une astérisque, sans indication de nom. Le Catal. de Boze & la *Bibliogr. instructive* nous apprennent quelle en était la provenance.

l'Errata : « On trouve beaucoup de ces fautes dans l'Édition de 1537, soit que l'ignorance des copistes en soit cause, soit qu'il faille, &c. » il faute précisément les mots suivants que je souligne : « l'édition de 1537, sur laquelle celle-ci a été faite.... »

Obligé d'expliquer pourtant l'affertion répétée des éditeurs au sujet de l'exemplaire consulté par eux, « qui est dans une des plus curieuses Bibliothèques de Paris, » & dont ils disent : « *Le Cymbalum* de la Bibliothèque du Roy n'est que de la seconde impression, qui est de Lyon, 1538.... Nous avons été assez heureux pour en recouvrer un de la première, faite à Paris en 1537.... C'est sur cet exemplaire, peut-être unique, qu'on a revu le texte & corrigé plusieurs fautes essentielles (1). » il se contente de nier, taxant d'*audacieuse annonce*, tranchons le mot, de mensonge, l'honnête affirmation de ses devanciers ! Et cela, au mépris du témoignage de M. de Boze, ainsi formulé dans l'article relatif au *Cymbalum* de 1537 qu'il possédait : « Celui-ci est qualifié d'unique dans l'Avertissement mis à la tête de la nouvelle édition de 1732, que l'on trouvera ci-après (2). » Voilà qui est net ; le fait

(1) Avertiss. de 1732.

(2) *Catalogue* de M. de Boze, dressé par lui-même en 1745. Cette note est reproduite dans le *Catalogue* de 1753, dressé par Gabriel Martin, pour la vente de la collection de Boze. — La *Bibliographie instructive* de G.-F. de Bure (1765, n° 4090) porte : « ... l'édition originale que nous annonçons, dont on croit qu'il n'existe plus qu'un seul exemplaire qui, du Cabinet de feu M. de Boze, a passé dans celui de M. Gaignat où il existe actuellement. » C'est toujours du même exemplaire qu'il s'agit.

de la reproduction, dans cette édition, de la vignette de 1537, ainsi que je l'ai indiqué ci-dessus dans mon Avertissement, ne l'est pas moins. La prétention des éditeurs de 1732 est, au surplus, d'accord avec le résultat, dans une louable mesure, puisqu'en nombre d'endroits leur texte est manifestement plus rapproché de l'original que celui de M. Lacour. Où donc est l'*audacieuse annonce*?

Autre équivoque : « Les variantes que nous avons relevées, dit-il, sont importantes pour l'orthographe & pour le sens de plusieurs phrases ; elles fournissent la preuve nouvelle que P. Marchand n'avait pas connu la bonne édition. » — « Ce qui ne l'avait point empêché de terminer son *errata* par les observations.... (1) » Il s'agit de l'*Errata* de 1732.

P. Marchand n'avait pas connu la bonne édition — ce que nul ne conteste, puisqu'il l'avoue lui-même — donc l'édition de 1732 est sans valeur ; voilà tout le système. Ce qui le renverse totalement, c'est que l'édition de 1711 seule est de P. Marchand, & que l'édition de 1732, tout en portant son nom sur le titre, comme elle porte *Amsterdam* au lieu de *Paris* (2), est faite au contraire pour le rectifier. — « Il parut en 1711, à Amsterdam, une édition du *Cymbalum mundi*. Prosper Marchand, qui en fut l'éditeur, convient lui-même dans

(1) Ed. Lacour, t. I, p. 307. Dans le corps de la page & en note.

(2) Ce n'est ici qu'une rubrique de fantaisie ; & M. Lacour lui-même, après tous les Catalogues & les Bibliographies du temps, indique : » Amsterdam (Paris). »

son Avertissement qu'il ne l'a fait imprimer que sur une copie tirée de l'exemplaire qui est à la Bibliothèque du Roy.... On devoit être dispensé, après la longue lettre que P. Marchand a mise à la tête de son édition, d'entrer dans aucun détail sur l'auteur du *Cymbalum* & sur son ouvrage. Cependant, comme il a oublié quelques circonstances, qu'il est même tombé dans quelques méprises, &c. — C'est donc à tort que P. Marchand a douté que ces Dialogues eussent paru à Paris en cette année * (1537). Ainsi, en 1732, P. Marchand n'est pas la personne *qui parle*, mais la personne *de qui l'on parle* (1); ni l'Avertissement, ni le texte corrigé, ni les notes, ni l'Errata, ne sont de lui; & c'est justement parce qu'il n'avait pas connu la bonne édition en 1711, que d'autres, vingt ans plus tard, s'avisent d'en établir une meilleure, enrichie des notes de La Monnoye, de Falconet, de Lancelot, & ayant le mérite, malgré certaines fautes encore, d'avoir été confrontée avec le texte de l'édition princeps.

On avait donc *recouvré* un exemplaire de cette édition, réputée presque fantastique par P. Marchand; exemplaire dont on usa, comme je viens de le prouver, pour l'édition de 1732, qui était celui de G. de Boze, & qui passa en 1753 dans le cabinet de Gaignat, puis en 1769 dans celui du duc de La Vallière.

La *Bibliographie instructive*, les Catalogues de Gaignat

(1) *Avertissement* de 1732, p. j, jv & xv.

(2) *Bibliogr. instr.* de de Bure, l. cit. — *Catalogue de Gaignat* (1769), t. I, p. 608.

& de La Vallière sont explicites (2); on lit dans le second : « *Edition originale, très-rare*, achetée à la vente de M. Gaignat, n° 2528, 350 liv. (1). » On ne fait ce que devint ensuite l'exemplaire : « A la vente du duc, dit Brunet, il fut acquis par le libraire Tilliard pour un amateur dont j'ignore le nom. C'est probablement ce même exemplaire qui se conserve maintenant dans la bibliothèque de Versailles (2). » L'hypothèse mérite examen & discussion; mais, avant d'aborder ce point, disons un mot de l'exemplaire de Rothelin, mentionné par Eloi Johanneau & par M. Lacour comme ayant figuré dans la vente des livres de cet amateur, contemporain de Gros de Boze, de Gaignat & de l'abbé Goujet.

« Le *Cymbalum* de 1537, dit M. Lacour, parut au xviii^e siècle dans quatre ventes, dont voici l'ordre : Rothelin (1746), de Boze (1753), Gaignat (1769), La Vallière (1783). L'exemplaire de La Vallière provenait des cabinets de Boze & Gaignat.... mais il n'est pas prouvé que ce fût le même que celui de Rothelin. Je ne saurais, par conséquent, dire si le *Cymbalum*, existant à la bibliothèque de Versailles, vient de Rothelin ou de La Vallière; faisons seulement remarquer qu'il n'entra dans ce dépôt qu'à la Révolution. »

M. Lacour revient en plusieurs endroits sur ce fait de la mise en vente du *Cymbalum* de Rothelin en 1746, &

(1) Catalogue des liv. du duc de La Vallière. — 1^{re} partie, par G. de Bure, t. II, p. 738 (1783).

(2) *Manuel du libraire*, dernière édit., art. *Des Periers*.

sur la mention de cet exemplaire au Catalogue dressé pour la circonstance par Gabriel Martin. Il aura suivi de confiance Eloi Johanneau, qu'il cite, & qui écrivait dans sa lettre au baron de Schonen : « Comme aucun bibliographe ne dit avoir vu l'édition de 1537 (assertion téméraire d'Eloi Johanneau), qui est citée par La Croix du Maine ; que La Monnoye & Prosper Marchand même ne l'ont point connue (les éditeurs de 1732 l'ont connue du moins), on pourrait croire qu'elle n'existe pas. Mais son existence est confirmée par les *Catalogues de Gaignat & de Rothelin, que je viens de citer.* »

Où M. Lacour prend-il l'achat de l'exemplaire de Rothelin par « un riche amateur ? » Où Eloi Johanneau en prend-il la mention au Catalogue de Rothelin ? L'édition de 1537 n'y est pas portée, déclare M. Brunet dans son *Manuel*. Je n'ai pas été plus heureux que lui, & je n'ai trouvé au Catalogue que l'indication d'exemplaires des éditions de 1711 (n^{os} 2467 & 2698) & de 1732 (n^o 2699).

L'abbé de Rothelin avait eu pourtant en sa possession le précieux volume (1), puisqu'on lit ces mots manuscrits sur le titre intérieur du *Cymbalum* de 1711 de la Bibliothèque nationale, corrigé à la plume : « Les corrections qui se trouvent sont faites sur l'édition originale imprimée à Paris l'an 1537. — Elle appartient à M. l'abbé d'Orléans Rothelin. » On lit encore en note de la lettre de P. Marchand, qui précède, & de la même main, au

(1) Ici Brunet se trompe à son tour, en disant qu'il ne lui a jamais appartenu.

sujet l'éd. de de 1537, indiquée par La Croix du Maine :
« M. de Rothelin a cette édition (1). »

Lorsque M. de Cangé faisait ses corrections, il est probable que l'édition de 1732 n'existait pas ; car, sans doute, il ne se fût point donné tant de peine, puisque la nouvelle édition — dont il avait un exemplaire dans son cabinet — rectifiait celle de 1711. Les notes ci-dessus rapportées, concernant Rothelin, doivent donc avoir été écrites entre 1711 & 1732 : & comme elles n'étaient pas effacées en 1733, date de l'acquisition des livres de M. de Cangé par la Bibliothèque du roi, il est permis de croire que Rothelin était resté jusqu'alors en possession de son exemplaire de 1537. Enfin, Rothelin étant mort en 1744, & l'exemplaire ne figurant pas au Catalogue de sa vente (1746), si l'on rapproche ces deux faits & si l'on réfléchit que de Boze put se piquer, dès 1745, sans être démenti, d'avoir un exemplaire *unique* (indiqué clairement comme ayant servi pour l'édition de 1732), on ne saurait s'empêcher de supposer qu'avant 1744, & selon toute apparence, après 1732, Rothelin avait, par voie d'échange ou de cession amiable, abandonné son

(1) En m'enquérant de l'origine de cet exempl., j'ai constaté qu'il provient de l'ancien fonds de Cangé. Il n'est pas enregistré au *Catalogue des livres du Cabinet de M. de Cangé, acheté par le Roy au mois de juillet 1733*, qui mentionne un exempl. de l'édit. de 1732 : « Amsterdam (Paris) », p. 125. Mais c'est un simple oubli, car le cachet *Biblioth. royale*, dont il porte l'estampille, est ancien & était employé sous Louis XV, & l'on trouve sur le titre, de la même écriture que les notes précitées : *Imbert C.*, indication abrégée du nom d'*Imbert Chastre de Cangé*.

exemplaire à de Boze. Ainsi, l'exemplaire de Rothelin ne ferait qu'un avec l'exemplaire de Boze, Gaignat, La Vallière, qui n'est pas celui de la Bibliothèque de Versailles, malgré l'affertion controuvée de M. P. Lacroix. En effet, l'exemplaire de Versailles * a une très-jolie reliure, très-bien conservée, *en veau fauve ancien*, tandis que l'exemplaire de La Vallière, acquis par le roi (1), était, ainsi que l'indique le Catalogue de la vente de cette bibliothèque, relié *en maroquin violet* (2). Ce ne peut donc être le même (3). *

Par conséquent, si l'exemplaire de La Vallière venait de Rothelin, par de Boze et Gaignat, l'exemplaire de Versailles n'est pas celui de Rothelin, & l'origine en demeure incertaine. Telle n'est pas l'opinion de M. Le Roi, qui le considère comme provenant de la collection de MM. Bigot de Rouen, vendue en 1706, dont parle P. Marchand (4), & comme ayant passé successivement par les mains de l'abbé Goujet & du duc de Béthune-Charost, pour arriver au dépôt de la bibliothèque de l'Ecole centrale de Seine-&Oise, devenue la bibliothèque publique de Versailles.

Après avoir décrit le volume, il s'arrête au titre &

(1) C'est Nodier qui prétend cela sans preuves. — V. plus haut la note de Brunet.

(2) Il était *en maroquin bleu violet*. Les Catal. de Boze portent : *maroquin bleu* ; ceux de Gaignat & de la Vallière : *maroquin violet*.

(3) Note manuscrite de M. Le Roi, conservateur de la Bibliothèque publique de Versailles.

(4) Edit. du *Cymbalum* de 1711 : *Avertissement*.

dit : « Ce titre, qui paraît détaché d'un recueil où devait se trouver cet ouvrage, est collé sur une feuille de la grandeur des feuillets du livre. Il en est de même de l'indication du libraire, qui se trouve au dernier feuillet.... Cette indication a été aussi détachée & placée au bas de la dernière feuille, aussi collée comme le titre. Sur la première page, après le titre, on a écrit en haut : *Cymbalum mundi*, ce qui semble confirmer que le titre actuel n'était pas à cette place, & prouve, avec l'observation que je viens de faire à l'occasion du titre & de l'indication du libraire, que cette édition était renfermée dans un Recueil contenant diverses pièces, avant de former ce volume. » M. Le Roi, se référant à une note erronée de M. Lacroix, & à un passage de P. Marchand, détourné de sa signification, continue ainsi : « On a vu que P. Marchand écrivait en 1711 qu'il ne connaissait que deux exemplaires de cette édition (non pas *de cette édition*, mais du *Cymbalum*), l'un à la Bibliothèque du roi (c'est l'exemplaire de 1538), & l'autre qui se trouvait perdu dans un Recueil de diverses pièces ayant appartenu à MM. Bigot de Rouen. » (Rien ne dit qu'il fût de 1537, au contraire, P. Marchand le mentionnant au même titre que l'exemplaire de 1538 de la Bibliothèque royale, sans établir aucune distinction). « Il paraît certain, répète M. Le Roi, que l'exemplaire de Versailles faisait partie d'un Recueil dont il fut détaché. » D'où, selon lui, « la presque certitude que notre exemplaire était celui-là même qui faisait partie du recueil de Bigot. » Est-il besoin de rappeler que P. Marchand n'était pas loin de nier l'existence de l'édition de 1537 ?

Tout ceci repose donc sur un malentendu, comme les assertions de Nodier & de M. Lacroix, prétendant qu'au XVIII^e siècle la Bibliothèque royale possédait un *Cymbalum* de 1537, dont ils signalent la disparition imaginaire, & que l'exemplaire était celui de Bigot, le tout d'après Prosper Marchand, qui n'en peut mais & n'en dit pas un traître mot (1).

Ce point de départ admis, M. Le Roi fait arriver le *Cymbalum* de MM. Bigot aux mains de Rothelin, puis de l'abbé Goujet. Il tient pour authentique la mention qu'en font Eloi Johanneau & M. Lacour dans la *vente* Rothelin (1746); erreur que j'ai relevée plus haut. « La bibliothèque de Versailles, dit-il, renferme plus de six cents volumes ayant fait partie de bibliothèque de l'abbé Goujet. C'est au milieu de cette collection que s'est trouvé l'exemplaire de 1537 du *Cymbalum mundi*. On fait quelle curieuse collection possédait l'auteur de la *Bibliothèque française*, & il est probable que c'est entre ses mains qu'est tombé le *Cymbalum* de Rothelin. — Il n'y a point eu de vente publique de la bibliothèque de l'abbé Goujet. Janséniste & inquiété, devenu aveugle, il fut forcé, pour subsister, de vendre ses collections.... Achetée par le duc de Béthune-Charost, la bibliothèque fut portée, à la Révolution, au Château

(1) El. Johanneau aussi parle d'un exemplaire *volé*: mais il s'agit pour lui de l'exemplaire de 1538; encore se trompe-t-il, puisque ce livre est toujours au dépôt de la Bibliothèque nationale. Les allégations fantaisistes de Nodier & les erreurs de lecture de M. Lacroix ont créé un véritable imbroglio.

pour être réunie à celles du roi & des princes, & former un fonds considérable, dont la plus grande partie fut transportée à Paris, à la Bibliothèque nationale. C'est dans ce fonds que les professeurs de l'Ecole centrale de Seine-&-Oise, presque tous anciens oratoriens & grands connaisseurs de livres, choisirent les premiers ouvrages de notre bibliothèque & s'empressèrent d'y réunir toute la partie la plus curieuse de la collection du célèbre bibliophile. »

Ce qui précède est fort ingénieux, & les critiques compétents jugeront dans quelle mesure ils peuvent s'y référer. Je dois formuler à cet égard plusieurs observations. Pourquoi l'abbé Goujet, qui est mort en 1767, & qui en 1748 parle du *Cymbalum*, sans dire qu'il l'eût chez lui, & avec assez de détachement (1), aurait-il gardé mystérieusement un exemplaire de 1537, alors que M. de Boze, son collaborateur (pour l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions & les Eloges des Académiciens*), M. de Boze, au courant des curiosités de son cabinet, à coup sûr, imprimait en 1745 la mention d'exemplaire *unique* dans le Catalogue de ses propres livres, mention reproduite en 1753 ? — S'est-on suffisamment souvenu aussi que de Boze & Rothelin eurent l'un avec l'autre des rapports très-particuliers, ayant appartenu tous deux à l'Académie française & à l'Académie des Inscriptions ? De Boze avait succédé à Fénelon parmi les Quarante & était secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions

(1) *Biblioth. franç.*, t. XII, p. 88-95 : « Il m'a ennuyé & je n'y ai presque rien compris. »

depuis 1706. Rothelin, qui ne fut membre de la première de ces compagnies qu'en 1528, & de la seconde qu'en 1732) année où parut l'édition du *Cymbalum* avec les notes de la Monnoye, etc.), eut par deux fois besoin de la voix de M. de Boze pour ces deux élections, & l'on conçoit qu'il ait pu très-bien lui céder ou lui offrir alors son exemplaire. Ce qui me ferait croire qu'il s'en dessaisit, après avoir concouru au travail de l'édition de 1732, c'est qu'on voit figurer dans son Catalogue (n° 2699) un exemplaire de ladite édition, *imprimé sur vélin* : la possession de ce volume de choix montre combien l'édition avait d'intérêt pour lui. Enfin, on se rappelle que le Catalogue de Boze marque le *Cymbalum* de 1537 comme relié en *maroquin bleu* ; or, l'exemplaire sur vélin de 1732, gardé par Rothelin, est indiqué pareillement comme relié en *maroquin bleu*, ce qui appuie d'autant l'hypothèse d'après laquelle l'un & l'autre volume auraient figuré d'abord dans la même collection : Rothelin, en se séparant du premier, aurait retenu le second dont il avait fait aussi un exemplaire précieux.

Quant au *Cymbalum* de Versailles (édition princeps), détaché ou non d'un Recueil, il paraît avoir été complété avec le titre & la fin d'un autre exemplaire inconnu : cela résulte d'un examen attentif des parties recollées. — Sur la garde qui suit le dernier feuillet est la *Requête* de J. Morin, « Ecrite de la main de M. Du Puy sur l'exemplaire de la Bibliothèque du Roy. » En voici le texte, tel que le donne l'exemplaire de 1538, de la main même de Du Puy :

« A Monseigneur le Chancelier,

« Supplie humblement Jehan Morin, pauvre ieune garson Libraire de Paris que comme ainſy ſoit qu'il aie, par ignorance & ſans aucun vouloir de mal faire ou meſprendre, imprimé ung petit Liure appellé *Cymbalum mundi*, lequel liure ſeroit tombé en ſcandale & reprehention derreur, à cauſe de quoi lediſt ſuppliant pource qu'il l'a imprimé auroit été mis en priſon à Paris, & à preſent y ſeroit detenu en grande pauureté & doumage à luy inſupportable : qu'il vous plaiſe d'une benigne grace luy faire ce bien de lui octroier letres, & mander à M^r le premier Preſident de Paris & à M^r le Lieutenant criminel que voulez bien qu'il ſoit relasché à caution de ſe repreſanter toutes fois & quantes que le commandement luy en ſera fait : attendu que par ſa depoſition il a déclaré l'auteur dudiſt liure, & que, en ce cas, il eſt du tout innocent & qu'il n'y eut mis ſa marque ny ſon nom s'il y eut pencé aucun mal. Ce faiſant ferez bien, & juſtice, & l'obligerez à iamais à prier Dieu pour votre proſperité & ſanté. »

La pièce n'eſt ni datée ni certifiée. Mais du Puy, garde à la Bibliothèque du roi, homme conſcien-
cieux & exact, avait certainement eu l'original ſous les yeux. P. Marchand aurait dû y réfléchir, avant de la rejeter dédaigneuſement comme une pièce informe & ſans valeur. « Cette requête, malheureuſement pour ſa conjecture, eſt-il dit dans l'édition de 1732, ſe trouve appuyée d'un arrêt du Parlement, daté du 7 mars 1537 avant Pâques & inféré dans les Regiſtres (1). »

(1) L'année s'ouvrant alors à Pâques, le 7 mars 1537 appartient pour nous à l'année 1538, dont les trois premiers mois formaient la fin de l'année 1537, *vieux ſtyle*.

Voici l'extrait des Registres du Parlement, qui fut publié d'abord dans l'*Avertissement* de 1732 :

DU 7 MARS 1537, AVANT PAQUES.

Ce jour, messire *Pierre Lizet*, premier President en la Cour de ceans, a dit à ycelle que mardi dernier, sur le soir, il reçut un paquet où y auoit une Lettre du Roy & une du Chancelier, avec un petit liure en langue françoise, intitulé : CYMBALUM MUNDI, et luy mandoit le Roy qu'il auoit fait veoir ledict liure & y trouuoit de grands abus & heresies, & que, à cette cause, il eust à s'enquerir du compositeur & de l'imprimeur, pour l'en auertir, & après, procéder à telle punition qu'il verroit estre à faire. Suiuant lequel commandement il auoit fait telle diligence, que, hier, il fit prendre ledit imprimeur, qui s'appelloit *Jehan Morin*, & estoit prisonnier, & auoit fait visiter sa boutique, & auoit l'on trouué plusieurs fols & erronés liures en ycelle, venant d'Allemagne, mesme de *Clement Marot*, que l'on vouloit faire imprimer. A dit aussi que aucuns theologiens l'auoient auerti qu'il y auoit de present en ceste ville plusieurs imprimeurs & libraires etrangers, qui ne vendoient sinon liures, parmi lesquels y auoit beaucoup d'erreurs, & qu'il y falloit pouruoir promptement, estant certain que l'on feroit seruice à Dieu, bien à la chose publique, & seruice très-agreable au Roy, lequel luy escrit que l'on ne luy pouuoit faire seruice plus agreable que d'y donner prompte prouision. Sur ce, la matiere mise en deliberation, etc.

La reproduction, dans notre édition du titre, & de la vignette de l'édition princeps me dispense d'en donner ici la description. Mais je dois signaler quelques détails curieux. Au-dessous de la vignette du titre, où est représentée debout la Vertu indigente, on lit cette devise, tirée de Junéval (*Satire I*) : *Probitas laudatur & alget*. (On loue la Probité & on la laisse se morfondre), qui est la traduction directe de l'image.

Mais dans la vignette à droite & à gauche de la figure, se trouvent les mots grecs : ΕΥΓΕ ΣΟΦΟΣ, qui forment une autre devise en rapport avec l'esprit du livre : *Courage, philosophe ! hardi, sage !*

Ces mots, que M. Lacour jette, en les estropiant, au-dessus des initiales du libraire, sans plus d'explication :

ΕΥΓΕ ΣΟΦΟΣ

I. M.

ont perdu chez lui toute espèce de sens, & je m'étonne que M. Lacroix ait reproduit ce double barbarisme. Les mots de la devise sont pourtant fort lisibles, comme on peut s'en assurer dans le *fac-simile* que nous donnons.

Quant aux initiales I. M., M. Lacour, qui néglige totalement de parler de la vignette, n'indique pas même la place qu'elles occupent dans l'original. On voit qu'elles correspondent, dans les angles inférieurs du cadre, aux deux têtes *noires* des angles supérieurs ; or, ces deux têtes noires ou *morefques* (1) ne sont autre chose que l'emblème du nom de *Iehan Morin* ; elles constituent sa marque particulière, au moyen d'un jeu de mots dans le goût de l'époque. Entre autres exemples analogues que je pourrais citer à ce sujet, en voici un assez curieux, tant il est semblable.

Il existe un petit livret imprimé vers le début du xvi^e siècle & intitulé : « *Le Girofflier aux dames. En-*

(1) V. Cotgrave. (Teste de More... any black, or blackish head.)

semble le dit des Sibiles (vignette). *Epistre de Seneque à Lucille, consolatoire de LIBERAL, LEUR AMY, etc.*, » in-4° goth., s. d., de 12 ff. avec 17 fig. en bois (1). Le verso du dernier feuillet est rempli par la marque de l'imprimeur, Michel Le Noir, se composant d'un écu penché & soutenu d'une main par deux femmes au chef *noir*, qui de l'autre main supportent un corps d'armure & un heaume fermé avec couronne comtale, surmonté d'une tête d'homme, également *noire*; dans l'écu, sur un fond *noir*, se détache le mot *Le*, couvrant un *M* orné. Le tout veut dire : *Michel Le Noir* (2). Cet imprimeur avait employé, en 1486, sur *Laguillon d'amour diuine* (pet. in-4° goth., cité par Brunet), une marque un peu moins compliquée, où se retrouve l'écu avec les mêmes lettres sur fond *noir* & la tête *moresque*.

On trouvera ci-dessous la liste des éditions du *Cymbalum mundi* qui ont précédé la nôtre, sous toutes réserves pour quelques-unes, dont l'existence est au moins douteuse. Je n'y comprends pas les éditions évidemment apocryphes :

1° L'édition latine que La Croix du Maine, du Verdier, le P. Merfenne, Spizelius, & de nos jours M. P. Lacroix, ont admise en prenant au sérieux la fiction dont

(1) Ce livret, reproduit en 1861 par le procédé Pilinski, est en original dans la réserve de la Bibl. nationale.

Brunet indique une autre édit. de 16 ff. in-4° goth. aussi, avec 23 grav. en bois, titre rouge & noir; le verso du dernier feuillet est blanc. Il suppose Lyon comme lieu d'impression.

(2) On trouvera cette marque reproduite dans le *Manuel* de Brunet, t. I, col. 1857.

Bonaventure des Periers use dans sa *Dédicace* (1);

2° L'édition française de Bourges (1537), imaginée par Vogt (2) & quelques autres, citant de travers Catherinot en ses *Annales typographiques* (3);

3° L'édition de 1582 (*s. l.*), indiquée par le seul Placcius (4), qui allègue sans raison le *Scrutinium Atheismi*, de Spizelius, où il n'en est pas question;

4° L'édition de 1706, qui aurait accompagné alors la

(1) Les uns lui attribuent la paternité de l'ouvrage qu'il aurait traduit en français, après l'avoir composé en latin : La Croix du Maine est de cet avis; Voet & Spizelius, d'après le P. Mersenne, disent seulement qu'il l'aurait traduit en latin. (V. P. Marchand, *Lettre critique I*, pour indication & extrait des auteurs cités. — L'authenticité de l'introuvable texte latin lui paraît plus que suspecte.) Les éditeurs de 1732 ont très-bien observé que c'était là, de la part de des Periers, une *fineffe d'auteur*, pour intriguer le public ou se précautionner doublement. Ceux qui ont dressé le « Catalogue raisonné de la Bibliothèque de l'Ecole centrale du département de Seine-&-Oise, — an 9, » ont agi sans discernement en ne tenant compte que du titre, *Cymbalum mundi*, pour ranger le livre dans la section des *Dialogues en latin*.

(2) *Catalogus historico-criticus*, &c., p. 229.

(3) Bourges, 1683, in-4°. — Catherinot cite les ouvrages des écrivains ayant tenu au Berry de quelque façon; des Periers, valet de chambre de Marguerite, qui avait le Berry en apanage, y figure à ce titre, bien que ses ouvrages aient paru hors de Bourges. C'est ainsi que Guy Allard parle, très-inexactement d'ailleurs, de des Periers, dans sa *Biblioth. du Dauphiné*, p. 172, après avoir annoncé dans sa Préface qu'il citera des auteurs étrangers à cette province, simplement parce que leurs livres ont été « enfentés sur les rives du Rhosne, de l'Isère & de la Durance. »

(4) *Theatrum anonymorum*, &c. (Hambourg, 1708, in fol.), p. 105.

Lettre critique de Félix de Commercy (P. Marchand), selon C.-F. Buddeus, cité par Vogt (1), supposition gratuite que rien n'autorise dans le langage tenu par Prosper Marchand lui-même (2), & qui ne peut venir que d'une confusion.

Quant aux autres éditions, si l'existence de plusieurs d'entre elles est incertaine, elle n'est pas impossible; il y avait donc lieu de les enregistrer ici sous bénéfice d'inventaire.

En voici la suite chronologique :

1. — 1537. Paris, Jehan Morin. — Pet. in-8° de 32 ff. lett. rond., à 27 l. par page.

Edition *princeps*. — Il n'en existe plus qu'un exemplaire connu, celui de la Bibl. de Versailles (G. — 241), dont le texte est reproduit ici pour la première fois dans son intégrité. — J'ai parlé amplement ci-dessus de l'exempl. de Boze, vendu 350 fr. Gaignat, & 120 fr. La Vallière.

2. — 1538, Lyon, Benoist Bonyn. « *Cymbalum mundi en francoys, contenant quatre Dialogues Poétiques, fort antiques, ioeux & facétieux.* » Pet. in-8° goth. de 28 ff., titre en lett. capit. & caract. rom. ordinaires. — *Seconde édition*.

La Bibl. nat. en possède un exempl. (Z. — 1203, *Réserve*), celui du célèbre P. de l'Etoile, dont le nom se trouve à l'encre rouge sur le titre, ainsi écrit : *Delestoille*. La vignette primitive de 1537 est remplacée par un buste d'homme, tête laurée, avec une cithare & la souscription : *Poeta*, de sorte que la devise conservée : *Probitas laudatur & alget*, ne s'applique plus. — En lett. rondes, au recto du dernier feuillet, on lit : « Fin du present Cymbalum Mundi en Francoys, imprime nouvellement à Lyon, par Benoist Bonyn, imprimeur, demeurant audiect lieu, en la rue de Paradis,

(1) V. ci-dessus, p. XI.

(2) V. la *Lettre critique* & l'*Avertissement* de 1711.

M.D.XXXVIII. » Je pense avec M. Lacour que le nom de Bonyn n'est pas le masque de Parmentier, qui avait déjà employé la vignette du *Poëte* dans son édition des *Epigrammes* latines de J. Voulte (1537). Quoi qu'en aient dit certains bibliographes, ce double emploi n'est pas une preuve : au XVI^e siècle, les mêmes ornements & vignettes, hormis les marques absolument personnelles, se rencontrent parfois chez divers imprimeurs. B. Bonyn ou Bounyn est un personnage réel qui fut imprimeur à Lyon ; pour admettre que son nom ait servi de masque, il faudrait supposer avec M. de La Ferrière-Percy (1) qu'il avait alors quitté Lyon.

L'édition de 1538, pourchassée & supprimée comme la première, est devenue presque aussi rare, & s'est vendue 75 fr. Gaignat, 68 fr. Mac-Carthy, 401 fr. Nodier, 415 fr. Baudelocque. Sur une feuille collée à la fin de l'exempl. de la Bibl. nat. est la requête de J. Morin, manuscrite, de la main de du Puy, reproduite ensuite partout.

L'édition de 1538, pet. in-8°, dont il s'agit ici, est évidemment celle que du Verdier (p. 1177) indique : *Lyon, 1538, in-16*, en se trompant sur le format.

3. — 1711, Amsterdam, P. Marchand, ou « *Dialogues satyriques sur differens Sujets, par Bonaventure des Perriers, valet de chambre de Marguerite de Valois, reine de Navarre, avec une Lettre critique dans laquelle on fait l'Histoire, l'Analyse & l'Apologie de cet Ouvrage, par Prosper Marchand, libraire.* — A Amsterdam, chez P. Marchand, libraire dans le Nes, à l'enseigne de l'Etoile, M.DCCXI. » pet. in-12 de 144 p., avec Avertiss. de 6 p., & figures de Bernard Picart. — Edit. faite sur une copie de l'exempl. de la Bibl. du Roi. (Ex. de 1538 & non de l'édit. princeps que ne posséda jamais la Bibl. du Roi, quoique M. P. Lacroix persiste dans cette indication erronée, contredite par l'aveu de P. Marchand.)

Dans l'édition de 1711, chaque dialogue est précédé d'un argument de l'invention de l'éditeur. — La *Lettre critique* est datée du

(1) *Marg. d'Angoulême. — Son livre de dépenses.* (Paris, 1862, Aubry.) P. 43.

10 octobre 1706, & l'auteur nous apprend qu'il l'avait publiée d'abord sous le nom de Félix de Commercý.

4. — 1723, Londres, in-8°, traduction anglaise, dont l'existence n'est mentionnée que par Vogt (ouvr. cit. p. 229) : « Anglicanam etiam versionem *London*, 1723, in-8 maj. memini me vidiſſe. »

5. — 1732, Paris (sous la rubrique d'Amſterdam & de P. Marchand.) — Même titre que celui de l'édit. de 1711, ainſi complété : « Nouvelle édition, revûe, corrigée & augmentée de Notes & Remarques communiquées par pluſieurs Sçavans. » Pet. in-12 de 243 p. chiff. plus un *Errata* de 4 p. — *Avertiſſement* de XXX p., terminé par une liſte des *OEuvres de B. des Periers*. — La lettre de P. Marchand, reproduite, eſt critiquée ſur pluſieurs points dans l'*Avertiſſement*. — Cette édition, comme le conſtate Brunet, eſt faite d'après celle de 1537 ; j'ai mis ce point hors de doute ci-deſſus. — Les notes de La Monnoye, inférées d'abord à la fin de ſon édition des *Contes & Joyeux devis* (1711, 2 vol. pet. in-12), y figurent, accrues de beaucoup d'autres « qui viennent de bonne main. » Ces dernières, marquées d'une aſtériſque, ſont de Falconet & de Lancelot, en grande eſtime pour leur érudition dans ce temps-là ; la provenance en eſt atteſtée par les Catalogues & Bibliographies de l'époque ; elles comprennent 71 p. (173-243). Les fig. de Picart accompagnent généralement les exemplaires de cette édition, comme ceux des autres réimpreſſions au XVIII^e ſiècle. Une jolie réduction de la vignette de 1537 précède le texte du *Cymbalum* (p. 67).

6. — 1735, Amſterdam (Paris), pet. in-12, figures ; édit. cit. par El. Johanneau (*Lett. au baron de Schonen*).

7. — 1738, Même indicat., in-16, fig. — M. Lacroix penſe que cette édition, comme la précédente, « a été créée en bibliographie par une ſimple erreur de date, dans les notes de la *Bibl. française* de du Verdier, édition Rigoley de Juvigny, t. v. p. 533. » Il ſe peut cependant qu'avant 1753 il y ait eu quelques éditions reproduiſant plus ou moins exactement celles de 1711 & 1732.

8. — Amſterdam & Leipzig. — Arkſtée & Merkus, in-12, fig., 220 p., plus l'*Errata* (2 p.). Ni M. Lacroix, ni M. Lacour ne ſignalent l'étrangeté de cette édition hybride, véritable attrape pour le

texte du *Cymbalum*. Par le titre général, la préface & les notes, elle affecte de reproduire l'édition de 1732. Mais bien qu'elle garde l'achevé d'imprimer de M.D.XXXVII, elle reprend le texte de P. Marchand (1711), sans tenir compte des corrections de 1732 faites sur l'original. — Le titre du *Cymbalum* n'y porte plus la vignette de la Pauvreté, qui est remplacée par une sphère, de sorte que la devise conservée : *Probitas laudatur & alget* ne s'applique plus. On lit au bas de ce titre intérieur : *Sur la Copie imprimée en M.D.XXXVIII* ; lisez : *Sur la copie fautive du texte de M.D.XXXVIII, dont on s'est servi en 1711*. En effet, ce n'est ni le texte de 1537, ni celui de 1538, c'est le texte altéré de 1711 qu'on y donne.

Cette édition contient la lettre de P. Marchand & les cinq vignettes de Picard.

9. — 1755, Amsterdam (Paris), in-12, fig.; édit. cit. par Brunet.

10. — 1770, in-8°. (Dans le t. III des *Choses utiles & agréables*, avec des notes de Voltaire réimprimées dans l'édition de ses *OEuvres complètes*, par Beuchot, t. XLVI.) « Le troisième volume, dit-il, plus rare que les deux autres, porte la date de 1770. » Et, t. IX, p. 118 : « Les *Choses utiles & agréables* sont en trois volumes in-8°. Les deux premiers ont le millésime de 1769... La collection ne comprend guère que des opuscules de Voltaire ou annotés par lui : Voltaire en fut l'éditeur, & les imprimeurs furent les frères Cramer, qui toutefois n'y ont pas mis leur nom. » Bien que Voltaire se fût ainsi occupé du *Cymbalum*, il n'avait pas pris le temps de l'étudier ni de l'annoter sérieusement ; ses notes sont pour la plupart ou insignifiantes ou erronées, & là, comme dans ses *Lettres au prince de Brunswick sur Rabelais & sur d'autres auteurs, accusés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne* (1767), il méconnaît entièrement la portée & le mérite de ce petit livre si remarquable, dont l'aspect énigmatique l'avait sans doute rebuté, mais dont il aurait pu, mieux que personne, apprécier le tour vif & piquant.

11. — 1841, Paris, Ch. Gosselin. « *Le Cymbalum mundi & autres œuvres de Bonaventure des Periers, réunis pour la première fois & accompagnés de notice & de notes*, par Paul L. Jacob, biblio-

phile, avec une *Lettre à M. de Schonen, contenant une clef du Cymbalum*, par M. Eloi Johanneau, gr. in-18. « Cette édition du *Cymbalum*, dit M. Lacroix, imprimée sur celle de 1753, contient un extrait abrégé des notes de La Monnoye, de P. Marchand & de Falconet, avec beaucoup de notes nouvelles. » M. Lacroix avait modernisé l'orthographe pour vulgariser les œuvres de des Periers; son vrai mérite est d'être venu en aide aux efforts de Ch. Nodier, pour mettre en lumière les poésies oubliées de Bonaventure & le *Cymbalum* trop perdu de vue depuis le milieu du XVIII^e siècle. »

12. — 1856, Paris, P. Jannet (Bibl. elzévirienne), t. I des *OEuvres françoises de B. des Periers, revues sur les éditions originales & annotées*, par M. Louis Lacour, p. 311-379 : « *Cymbalum mundi*, » précédé d'une *Histoire bibliographique*. En tête du volume : *La Vie & les OEuvres de Bonaventure des Periers*, étude biographique développée (p. vij — xcij).

13. — 1858, Paris, A. Delahays. « *Le Cymbalum mundi, précédé des Nouvelles récréations et joyeux devis de Bonaventure des Periers, nouvelle édition revue & corrigée sur les éditions originales, avec des notes & une notice*, par P. L. Jacob, bibliophile, » plus un Avertissement qui contient une liste des éditions du *Cymbalum*. — Le *Cymbalum* occupe les p. 403-477 du vol.

14. — 1872, Paris, Garnier, gr. in-18. « *Contes ou Nouvelles récréations & joyeux devis, & Cymbalum mundi de Bonaventure des Periers,...* par P.-L. Jacob, bibliophile. » Cette édition n'est que la reproduction de celle de 1858, publiée dans la collection Delahays.

Je ne donne ici que la Bibliographie du *Cymbalum mundi*; on trouvera celle des autres œuvres de des Periers en tête de chacune de ces œuvres dans notre collection.

II. — BUT ET PLAN DU LIVRE.
— ÉTUDE CRITIQUE.

La mémoire de Bonaventure des Periers, après bien des vicissitudes, s'est enfin dégagée du demi-oubli & de l'injuste dédain qui la couvraient encore au siècle dernier, alors que ses *Joyeux devis*, maintes fois réédités, étaient donnés par l'opinion courante aux Jacques Pelletier & aux Denifot, tandis que le Recueil posthume de ses *OEuvres* poétiques dormait dans la poussière, & que le *Cymbalum mundi*, depuis sa réimpression comme devant, restait un objet de recherches érudites, de curiosité pour certains, mais ne rencontrait chez la plupart, — & Voltaire fut du nombre, — qu'indifférence ou ennui.

Remis au premier rang des écrivains français par Ch. Nodier (1), des Periers n'en redescendra plus.

Il avait si bien donné son coup de cloche, que ni le dénigrement des fanatiques, ni la rareté des exemplaires du *Cymbalum*, ni près de deux siècles d'obscurité (1538-1711) sans tentative de réimpression, n'ont pu tuer le livre « *exécrable* » &, qui pis est, réputé fastidieux comme un logogriphe d'un autre âge. Les injures mêmes l'avaient fait immortel; mais l'énigme ne fut d'abord pénétrée que dans une faible mesure (2). L'opinion, du moins, était éveillée; & après les remarques de La

(1) Revue des Deux-Mondes, octobre 1839. — Bonaventure Des Periers.

(2) Edit. de 1732.

Monnoye, & autres annotateurs du xviii^e siècle, succédant à la *Lettre critique* de Prosper Marchand, la *Lettre au baron de Schonen*, du savant Eloi Johanneau (1) & l'étude passionnée de Ch. Nodier furent au xix^e siècle la solliciter avec plus de force. De là les rééditions du bibliophile Jacob (1841) & de M. Louis Lacour (1856) qui sont venues saisir directement le public, en joignant au texte des études biographiques & littéraires plus ou moins développées. Je réserve pour un autre volume la *Vie complète* de B. des Periers, éclairée par le *Recueil des OEuvres* publié après sa mort en 1544. On trouvera plus loin, sous forme de Commentaire, une explication détaillée, concordante, &, je le crois, décisive, du *Cymbalum mundi*. Je ne veux qu'indiquer ici la portée générale du livre, en rappelant les points principaux de la courte carrière de l'auteur.

Il résulte des meilleurs témoignages, de celui de ses contemporains ou de ses propres écrits, qu'il s'appelait *Jean Bonaventure des Periers* & qu'il était Bourguignon (2), natif d'Arnay-le-Duc, non loin de Beaune, dont il cite le vin par deux fois dans le *Cymbalum*. D'une ancienne famille noble de cette ville (3), il paraît

(1) Publ. en 1841, quoique datant de 1829 ; Nodier en avait eu connaissance.

(2) « Joannes Eutychus Deperius, Heduns, &c. » (Dolet. — *Commentar. ling. latinæ*, t. II, p. 535. — Lyon, Jean de Tournes.) — *Eutychus* est l'équivalent grec de *Bonaventure*.

(3) Le nom de des Periers est resté inscrit jusqu'au xix^e siècle, sur la façade d'une maison d'Arnay. (Lavirotte. — *Annales de la ville d'Arnay-le-Duc*, 1837, in-8°.)

avoir été élevé à Lyon, qu'il habita presque toujours, où il retourna après la publication du *Cymbalum* (1) & les poursuites dirigées contre lui depuis 1538, & d'où il semble ne plus s'être éloigné jusqu'au moment de sa mort, arrivée avant le mois d'août 1544, époque de l'impression *posthume* du *Recueil des OEuvres*, par son ami Antoine du Moulin, ainsi que lui, valet de chambre de la reine de Navarre. Il lui était déjà attaché en cette qualité en 1536, & se trouvait en relation avec elle depuis 1532 ou 1533, selon toute apparence (2). Marguerite, obligée de l'écarter après le scandale soulevé par son livre, ne l'avait pas entièrement abandonné ; car, en octobre 1541, il recevait encore d'elle la valeur d'une année de sa pension (110 livres tournois) (3).

C'est en 1537 que des Periers touche au point culminant de sa destinée ; le coup de foudre du *Cymbalum* va, en atteignant la Sorbonne, le précipite lui-même dans une nouvelle série d'épreuves terminées par le suicide, d'après l'affirmation expresse de Henri Estienne en deux endroits de son *Apologie pour Hérodote* (4).

(1) Le *Voyage à l'Ile-Barbe*, dans son *Recueil*, est daté du 15 mai 1539.

(2) Il dit lui-même, dans ses poésies, qu'il connut la reine par son *Miroir de l'âme péchereuse*, avant de l'avoir vue. Or, le *Miroir* est de 1531 (1^{re} édit.) & de 1533 (2^e édit.)

(3) La Ferrière-Percy : *Ouvr. cit.* p. 45.

(4) V. édit. de Le Duchat (1735), t. II, chap. XVIII & XXVI. Il se ferait percé de son épée, soit dans un accès de fièvre chaude, soit dans un mouvement de désespoir.

On ne fait ce qui advint de Jehan Morin, l'éditeur, qui était, comme on l'a vu plus haut, un agent des novateurs, protestants & *libertins*, & propageait en plein Paris, tant comme libraire que comme imprimeur, les *erreurs* haïes de la Sorbonne. Quant à l'auteur, il dut regagner Lyon, son asile, après cet éclat. Un arrêt du Parlement de Paris (19 mai 1538) ordonna la destruction de son livre; la suppression en fut également décrétée par sentence de la Sorbonne (19 juillet). Assurément il eût succombé aux attaques de ses ennemis, surtout après la réimpression téméraire du *Cymbalum*, dans la même année 1538, sans le secours direct ou occulte de la reine de Navarre.

Mais revenons au livre excommunié & voyons ce qu'il en faut penser.

Sur l'exemplaire du *Cymbalum* de 1538 de la Bibliothèque nationale, au-dessous du nom *Delestoille*, écrit au haut de la page de titre, on lit ces mots tracés par la même main : « L'auteur, Bonadventure des Periers, homme meschant & athee, comme il appert par ce detestable liure. » Plus bas, d'une écriture ancienne aussi, mais différente : « Telle vie, telle fin ; auéré par la mort de ce miserable, indigne de porter le nom d'homme. » Au-dessus du titre du Dialogue I se trouve encore cette inscription à l'encre rouge : « *Dixit insipiens in corde suo, Non est Deus,* » sentence, dit Spizelius, que plusieurs ont reproduite au frontispice du livre.

« *Detestable* livre » avait dit Henri Estienne (1). « Livre

(1) Endroit cité p. 36, note 4.

detestable & rempli d'impiété, » répète La Croix du Maine (1). Les épithètes injurieuses appliquées au *Cymbalum*, reprises par Chaffanion (2), le P. Merfenne (3), Spizelius (4), Catherinot (5) & autres, semblent adoptées par la tradition générale. Estienne Pasquier, l'illustre auteur des *Recherches de la France*, s'en mêle : le *Cymbalum* est « un Lucianisme qui merite d'estre jeté au feu avec l'Autheur, s'il estoit vivant (6). »

Aussi Bayle, en son *Dictionnaire critique*, bien qu'il n'eût pas vu le *Cymbalum*, ne s'est-il point abusé, comme le pense Prosper Marchand, en remarquant que « les Protestans ne sont pas moins en colere contre le *Cymbalum mundi* que les Catholiques. » Au témoignage de Henri Estienne, il aurait pu joindre, en effet, celui de Calvin, qui comprend des Periers dans un même anathème avec Govea, Dolet & Rabelais : « Chacun sçait qu'Aggrippa, Villeneuve, Dolet & leurs semblables ont tousiours orgueilleusement contemné l'Euangile ; en la

(1) *Bibl. françoise*.

(2) *Hist. mémorables des grands & merveilleux Jugement & Punitions de Dieu, &c.* (Genève, in-8°, 1586. J. Le Preux), p. 170.

(3) *Quæstiones in Genesim*. L'index porte : « Athei Bonaventuræ, &c., » & renvoie pour l'art. à la col. 669. Mais des cartons ayant été faits pour les col. 669-674, il faut s'en référer aux auteurs qui citent le passage. (V. la *Lettre critique* de P. Marchand & l'*Avertissement* de 1732.)

(4) *Scrutinium Atheismi*, loc. cit. — *Felix litteratus*, &c. (Augsbourg, 1676, Th. Gœbel, in-8°), p. 124.

(5) *L'Art d'imprimer*. (Bourges, 1685, in-4°), p. 8.

(5) *Lettres* (Lett. à Tabourot). Edit. de 1619, in-8°, liv. 8, t. 1, p. 493. Il nomme l'auteur Du Perrier.

fin, ils sont tombez en telle rage, que non seulement ils ont desgorgé leurs blasphemes execrables contre Iesus-Christ & sa doctrine, mais ont estimé quant à leurs âmes qu'ils ne differoyent en rien des chiens & des pourceaux. Les autres, comme Rabelais, Degouea, Deperius & beaucoup d'autres, que ie ne nomme pas pour le present, apres auoir gousté l'Euangile, ont esté frappez d'un mesme aueuglement (1). » Le *Villeneuve*, dont parle Calvin, est certainement l'Espagnol Servet, car il est dit plus loin : « Il y a vn certain Hespagnol, nommé Michel Seruet, qui contrefait le medecin, se nommant Villeneuve. Ce poure glorieux estant desia enflé de l'arrogance de Portugal, mais creuant encore plus de sa propre fierté, a pensé qu'il pourroit acquerir quelque grand bruit en renuerfant tous les principes de la Chrestienté (2). » Il s'accuse de traiter la Trinité de *fable* (3), & il ajoute (4) : « Il se monstre tellement vn chien enragé abbayant & mordant, sans propos ne raison.... » Rangé en si damnée compagnie, quel supplice n'eût pas subi des Periers, si

(1) *Des scandales qui empeschent aujourd'huy beaucoup de gens de venir à la pure doctrine de l'Euangile, & en desbauchent d'autres.* — *Traicte compose nouuellement par Iehan Calvin.* — Jehan Crespin, Genève, 10 décembre 1550, in-4°. — Cette version française est de Calvin lui-même, comme le *De Scandalis*. — P. 74.

(2) *Ibid*, p. 80.

(3) On fait que Servet avait publié un livre intitulé : *De Trinitatis erroribus libri VII*.

(4) *Ibid*, p. 81.

comme Servet, il lui fût advenu de se fier au *pape de Genève*?

Bayle, développant le mot de Pasquier — *c'est un Lucianisme* — mais sans demander le feu pour le coupable, compare très-judicieusement les satires de Rabelais & de des Periers aux moqueries de Lucien, & en signale la portée (1).

Du Verdier — & il n'est pas le seul — professe avec candeur une opinion toute contraire : « Je n'ai, dit-il en sa *Bibliothèque françoise*, trouvé autre chose en ce livre qui mérite d'avoir été plus censuré que la *Métamorphose d'Ovide*, les *Dialogues de Lucian* & les livres de folastre argument & de fictions fabuleuses. » Pour lui, l'imitation de Lucien est toute de forme & pleine d'innocence. P. Marchand compare le dessein de des Periers à celui des Pères de l'Eglise, sous prétexte qu'il raille aussi les divinités païennes. Le P. Nicéron, comme du Verdier, ne voit dans le *Cymbalum* qu'un pur badinage, sans liaison & sans importance (2). Dans l'Avertissement des *Joyeux devis* de 1711, des Periers est devenu « un pieux imitateur du zèle des Saints Peres, un devot qui veut ruiner le paganisme.... le saint auteur du *Cymbalum*. » Ce dernier trait est d'un haut comique. Voltaire, qu'avait sans doute impatienté l'allégorie du *Cymbalum*, & qui n'y revint pas pour se raviser, comme

(1) Spizelius dit de l'œuvre de Rabelais exactement la même chose : *Scriptum Lucianicum*.

(2) *Mémoire pour servir à l'histoire des Hommes illust. dans la républ. des Lettres*, t. 34, p. 314-325.

il fit au sujet de Rabelais, déclare que « c'est un ouvrage qui n'a pas le plus léger, le plus éloigné rapport au christianisme ; » ce qui ne l'empêche pas d'observer que des Periers s'est moqué des protestants comme des catholiques, & que « c'est peut-être pour avoir excité la colère des deux partis qu'il se tua de désespoir. » Ici, il rencontre juste ; mais il n'est guère plus équitable que le P. Nicéron pour ce pamphlet où il ne voit, en courant, qu'un « fatras de plat écolier, » traitant lestement de fots les commentateurs du XVIII^e siècle qui s'en sont occupés (1). Voltaire, tout Voltaire qu'il est, ne nous persuadera jamais que l'homme des *Noëls bourguignons*, La Monnoye, ce franc Gaulois, fut un sot ! L'abbé Goujet, plus excusable que Voltaire, confesse que le *Cymbalum* l'a ennuyé & qu'il n'y a « presque rien compris (2). » Autant en disent, pour le fond, les auteurs de la *France protestante* (3), mais en admirant la forme dont ne se souciait guère le digne janséniste.

(1) *Lettres au prince de Brunswick* (1767), & notes sur le *Cymbalum* (1770), dans le t. 46 de l'édition de Beuchot.

(2) V. p. XXII, ci-dessus, note.

(3) Art. *des Periers*. — Bonaventure y est qualifié : « Excellent prosateur français, dont les écrits offrent les modèles de notre langue classique, versificateur correct & élégant, conteur agréable... » — Au sujet du Dial. I : « Nous avouons n'y pas entendre malice. » — Sur l'ensemble : « Le plus grand tort de des Periers, c'est de nous avoir donné quatre dialogues bien ennuyeux, après en avoir promis de très-facétieux. (C'est la copie de la boutade de Voltaire.) Mais il a racheté ce défaut par un mérite qui doit disposer à l'indulgence : son livre est un chef-d'œuvre de style. » Bon cela ! Et voilà qui nous console du surplus de ce jugement sans malice sur la portée de l'œuvre.

Ch. Nodier, lui, ne se dissimule nullement le scepticisme de des Periers. Eloi Johanneau, s'il s'égare souvent dans le détail, discerne la tendance maîtresse. M. de la Ferrière-Percy ne prend pas le change non plus (1). En revanche, M. P. Lacroix, malgré plusieurs interprétations assez justes, se replie derrière M. Lacour, lequel efface le mot *impie* dans son Errata, & dans l'impuissance de prouver l'orthodoxie de son auteur ou même sa foi chrétienne, veut du moins à toute force lui prêter une façon de déisme sentimental dans le goût de Jean-Jacques. « Loin de Bonaventure des Periers la pensée de nier la présence d'un Dieu créateur, son œuvre est pleine de lui. » N'équivoquons pas ! Hors du *Cymbalum*, dans ses œuvres protestantes, il écrit : *Au seul Dieu honneur & gloire*, cela va de soi ; mais, sans contester la sincérité de la devise, on n'y saurait trouver une preuve contre l'incrédulité définitive de l'auteur du *Cymbalum*. Calvin dit bien qu'il fut croyant, mais qu'il cessa de l'être absolument ; or, il faudrait que M. Lacour nous montrât dans le *Cymbalum* des preuves de ses croyances déistes ; c'est le contraire qui s'y rencontre. On n'y relèvera pas un passage semblable à celui de Rabelais, au chap. xxiii de *Gargantua* : « Si

(1) Il était, selon lui, de ceux que Sainte-Marthe désigne dans son *Oraison funèbre*, de la reine de Navarre : « Elle avoit entretenu & supporté de son bien, son ayde, sa faveur, sa grâce, plusieurs personnages qui estoient suspects, les uns d'avoir violé nostre religion, les autres de l'avoir mesprisée. » (V. La Ferrière-Percy, *ouvr. cit.*, p. 45.)

prioyent Dieu le createur en ladorant, & ratifiant leur foy enuers luy & le glorifiant de sa bonté immense. » L'expression même *Tout à un*, qui termine, dans le *Recueil des OEuvres*, deux pièces où la reine de Navarre est invoquée : *Caresme prenant* (raillerie des hypocrisies du Carême) & le *Voyage à l'Isle-Barbe* (1539), pourrait bien signifier *Tout à nu*, & annoncer que l'intention de des Periers est de révéler la vérité *toute nue*. Si, dans le poëme des *Quatre Vertus*, M. Lacour, sous les mots *vive vertu*, a deviné le mot *vérité* (je crois qu'il faut lire *vérité vue*, par le changement d'un *v* en *e*), là encore les mots *vertu née*, dans ces vers :

Laiſſons iuger de telle vertu née
De noſtre temps.....

donnent : *vérité nue*, par l'addition d'un *i* ; ce qui est confirmé par un autre vers, auſſitôt après :

Car ſa beauté contemplent *toute nue*
Maintz bons eſpritz.....

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt bien la *vérité nue* que le *Cymbalum* prétend expoſer, & non la connoiſſance de Dieu. — « Il le veut débarraſſé des langes dont les hommes enfans l'ont enveloppé à ſon image, » dit M. Lacour. — Eh ! pourquoi faire du *Cymbalum* quelque choſe comme la clochette d'un *vicaire ſavoyard* du xvi^e ſiècle ? Toute cloche, ſans doute, ſonne comme on le deſire : *Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando*, clame Janotus de Bragmardo ; pourquoi la cloche de des Periers ne ſonnerait-elle pas les louanges de Dieu ? *Ergo gluc.*

Mais le *Cymbalum* résiste ; le timbre en est d'une autre forte, &, si je l'affirme, ce n'est pas que je l'imagine ni que cela me convienne, c'est que je le constate.

Pourquoi tant de peines & tant de craintes ? Sommes-nous au temps de l'Inquisition ? — Constatez d'abord, vous jugerez ensuite ; mais, sous aucun prétexte, ne reculez devant la réalité qui s'impose ; & laissez aux des Periers & aux Rabelais le caractère & la responsabilité aussi bien que le mérite de leurs œuvres.

Comme tous les libres penseurs de ce temps, des Periers pencha d'abord vers la *Réforme* de Luther & de ses émules. « Nous pensons, dit la *France protestante*, qu'on doit le ranger parmi les partisans de la Réforme ou tout au moins dans cette classe de libres penseurs qui favorisèrent le schisme sans s'y rallier. » Voilà le point exact. « Mais nous devons reconnaître en même temps qu'il laissa peu de traces de ses opinions religieuses dans ses écrits, où il s'occupe plus d'amuser que de dogmatiser. » Certes, il dogmatise peu, étant poète & conteur de nature ; mais il découvre ses opinions plus qu'on ne le dit ici. N'est-il pas, avec Calvin, un des collaborateurs d'Olivetan pour la Bible française (1) ? Ne s'applique-t-il pas à traduire ou paraphraser divers passages de l'Ancien ou du Nouveau Testament, comme la

(1) Son nom y figure en latin : *Eutychus Dep.* (*Deperius*), comme celui d'un des auteurs de la *Table de tous les mots ebrieux, caldées, grecs*, qui termine ce curieux ouvrage.

reine Marguerite & Marot, le translateur des *Psaumes* à la mode protestante, contre l'usage papiste (1)? Ne parle-t-il pas de l'église

Où quelque iour faut qu'on euangelise (2)!

Calvin affirme qu'à l'instar de Rabelais il tomba dans l'aveuglement « apres auoir gousté l'Euangile. » Apparemment il en savait quelque chose, pour avoir traversé le milieu de Rabelais & de des Periers, & pour avoir frayé, vers 1533 & 1534, avec la petite Cour de Marguerite d'Angoulême, qui lui donna même asile à Nérac.

Mais ce beau zèle néo-chrétien ne dura guère; comme Rabelais, des Periers tourna vite le dos aux *Réformés*, qui, de leur côté, avaient cédé à l'entraînement du fanatisme persécuteur. En 1537, il s'est absolument délivré de leur tutelle (3). La transition entre les vers pieux de sa première manière & le *Cymbalum* est marquée par des échappées de satire ou de scepticisme qui annoncent déjà *Trigabus* dans les poésies de des Periers. La *Prophétie*, insérée dans le *Recueil des OEuvres*, me paraît une première raillerie du protestantisme, &, si

(1) *Rec. des OEuvres*. — V. le *Cantique de Siméon*, le *Cri* touchant de trouuer la bonne femme (Salomon : *Mulierem fortem quis inueniet!*) *Victimæ Paschalis laudes*, &c. — Il avait traduit à part le *Cantique de Moïse*, reproduit plus tard à la suite des *Psaumes* de Marot.

(2) Préface de la *Prognostication des Prognostications*.

(3) La *Prognostication des Prognostications*, dont les exemplaires datés portent le millésime de 1537, fut composée avant cette époque : le *Cymbalum* en est le contre-pied.

je ne me trompe, Calvin y est visé dans les *Trois Compagnons de Basle*, dont le second serait Guillaume Farel; car, s'ils n'étaient point natifs de Bâle, leur propagande s'y exerça, Calvin y écrivit l'*Institution chrétienne*, Farel y eut de l'autorité, & tous deux s'en vinrent de là révolutionner Genève.

O qu'ilz auront autour d'eulx des flatteurs
Qui les tiendront comme législateurs,
Et les croyront, mesme sans mot fonner,
Mieulx que plusieurs par beaucoup raisonner !

.
Je ne diray meshuy ce que i'en pense,
Pource qu'aussi de brief tout se sçaura;
Mais pour le moins sachez qu'il y aura,
Entre ceulx la qui fuyuront leurs contentz,
Peu de ioyeux & plusieurs mal contentz.

Ne distingue-t-on pas clairement le but où va ce trait ? Et le *novateur* ne se trahit-il pas d'autre part, avec sa foi dans le progrès, avec son peu de foi aux vieilles croyances, dans ce passage de l'*Epistre* à la jeune princesse Marguerite de France ? Que fera-t-il, au sortir de sa maladie, ce *Dedalus* toujours tenté de déployer ses ailes ?

« Volera il aux faicts des Hesperides !
Ira il veoir que font les Nereïdes !
Voulez vous bien qu'il vole oultre les cieux,
Pour espier, si tant est soucieux
(Comme l'on dict) *Iupiter de ce monde !*

.
Il volera par le trou d'Auernus
Dont nulz oyseaulx ne sont point reuenus,
Et s'en ira aux Champs Elisiens,
Si vous voulez, pour veoir les anciens ;

Ou, s'il vous plaît que mieux son vol esprenne,
Il volera iusques en terre neufue,
Neufue, ie dis, que trouuée on n'a point.

Des Periers prend en maint endroit de ses Poésies ce surnom de *Dedalus*. Pourquoi ? Parce qu'il se piquait d'être un habile artiste, comme Dédale ; parce qu'il voulait s'élever hors du *labyrinthe* d'erreur, comme Dédale hors du labyrinthe de Crète ; parce que Dédale était d'Athènes, & que, dans le langage allégorique du *Cymbalum*, Athènes c'est Lyon, dont Bonaventure se regardait comme l'enfant d'adoption ; enfin parce que le voyage aérien de ce personnage fabuleux lui semblait une image de ses efforts de poète & de penseur :

A ton aduis, fait-il pas meilleur estre
En ce doux *vol* qu'en ce dur nid terrestre !

Il désire *voler à l'imitation* de la reine de Navarre & se dit, en lui parlant :

Le vostre *volant* Dedalus.

L'allégorie est claire : ne souhaitant pas le sort d'Icare, il choisit le nom de *Dédale* qui vola avec succès, sans fondre au soleil la cire de ses ailes. Sans doute il se rappelait ces vers d'Ovide, un de ses auteurs favoris :

Suspensum librans media inter nubila corpus
Enavit, superosque novus conterruit ales.

Dans la rubrique des lettres écrites par la gent opprimée aux *antipodes supérieurs* (*ad superos*) aux puissants & aux dieux de la terre, ne se souvenait-il pas encore de cet effor, de ce défi aux régions d'en haut ?

Il est de *frairie*, vous dis-je, avec la bande aventureuse des Rabelais, des Clément Marot, des Estienne Dolet & de leurs pareils.

Le plus léger d'eux tous est Marot, génie charmant & vagabond, dont la claire chanson de moquerie & d'amour, sifflant l'ennemi, sonnant pour l'ami, salue joyeusement l'aurore du monde renouvelé, pareil au rossignol de la reine Marguerite :

Le rossignol qui s'est fasché
Pour la rigueur de l'hiver froid,
Maintenant il n'est plus caché,
Mais sur la branche il se tient droit :
Il gergonne & verboye,
Voicy nouvelle joye (1).

La liaison de Bonaventure & de Marot, attestée par le premier dans ses poésies (2) & dans les allusions du *Cymbalum* (Dial. III) aux œuvres du *Maro* ou Virgile français, a le caractère d'une chaude amitié, avec une nuance de déférence marquée chez des Periers. Les pièces du débat de Marot & de Sagon, ce méchant poète, cagot & envieux, le prouvent de reste (3). Sous le nom de son valet Frippelippes, le poète insulté s'écrie :

Redressons cest asne qui choppe,
Qu'il sente de tous la poincture
Et nous aurons *Bonadventure*,
A mon aduis assez sauant
Pour le faire tirer auant.

(1) *Marguerites de la Marguerite* (Chanson spirituelle).

(2) « Maro en Marot, immortel poète, &c. » *Recueil des OEuvres*.

(3) V. le Recueil Y-4503 de la Bibl. nationale.

Le même Frippelippes dit aussi de son maître Marot :

Je ne voy point quun saint Gelais,
Vng Heroet, vng Rabelaiz,
Vng Brodeau, vng Seue, vng Chappuy,
Voyfent escriuant contre luy (1).

Bonaventure est donc rangé en bonne & belle compagnie. Les amis de Marot se mirent en campagne pour le défendre; mais la palme appartient à Bonaventure qui, le premier (1536), dans son apologie *Pour Marot absent contre Sagon* (2), releva le gant avec autant de verve que de courage : il en fallait alors pour se porter garant du poète *absent*, c'est-à-dire en exil & sentant toujours le fagot. Des Periers se vante avec un juste orgueil d'avoir osé

Seul excuser Marot en son absence.

Il est éloquent lorsqu'il se demande si le lâche Sagon pense être vainqueur

Du grand poète après lequel il chasse!

Lorsqu'il s'écrie encore :

Mais quoy ! l'effort des hayneux perira,
Et des Maroz les œuvres on lira.

(1) *Le valet de Marot contre Sagon*, cum commento.

(2) Ceux des opuscules relatifs au débat entre Sagon & Marot, qui sont datés, portent le millésime de 1537; mais quelques-uns, comme le plaidoyer *Pour Marot absent*, avaient eu évidemment une édition antérieure, puisque le retour de Marot eut lieu dans les derniers mois de 1536.

Ce secours ne fut pas petit pour Marot, puisque son rappel suivit de près l'apologie de des Periers.

Bientôt, Dolet, ayant obtenu du roi (février 1536, c'est-à-dire 1537) des lettres de rémission pour le meurtre du peintre Compaing qu'il avait tué en se défendant contre lui dans un guet-apens, réunit ses amis dans un repas de réjouissance à Paris, repas dont il nomme les convives : Budé, Nicolas Bérauld, Danès, J. Touffain, Salmon Macrin, Nicolas Bourbon, précepteur de Jane d'Albret, Dampierre, Voulte, *Clément Marot & François Rabelais*, avec des épithètes élogieuses. — Les noms de Clément Marot & de Rabelais, cités avec honneur dans les *digressions* des *Commentarii*, parmi les plus illustres, reviennent plusieurs fois dans les poésies latines de Dolet. Il exalte la science médicale de Rabelais, & là, & ailleurs en vers français. Ils sont en rapports familiers. Dolet, qui appelle Maurice Scève *amicum singularem*, parle aussi avec chaleur de son amitié pour Marot : « Ad Franciscum Rabelæsum, *de mutua inter se & Clementem Marotum amicitia*. » La liaison entre Dolet & Marot ne paraît s'être altérée que vers la fin de 1543, au moment du dernier exil & peu avant la mort de Marot. On fait que le poète imprimeur se fit l'éditeur des livres de ses deux amis, maître François & maître Clément.

On ne peut s'expliquer l'absence de Bonaventure, au repas rappelé ici, que par une cause indépendante de sa volonté, vu ses relations intimes avec Marot & Dolet.

Je viens de rappeler les liens d'amitié qui unissaient des Periers à Marot. La familiarité de ses rapports avec

Dolet est mise hors de doute par un passage des *Commentarii linguæ latine* (1), de ce dernier, publiés en deux tomes in-folio (1536-1538); énorme travail d'érudition auquel des Periers avait collaboré, comme l'attestent ces lignes : « *Eutyclus DEPERIUS Heduus : cujus opera, fideli ea quidem, & accurata in primo Commentariorum nostrorum Tomo describendo usi sumus.* » Il le cite parmi les poètes contemporains qu'entraîne à écrire la force de leur génie : « *Non inconsultus ardor... sed divina ingenii & judicii felicitas.* »

Pour ses relations avec Rabelais, quand elles ne résulteraient pas des points de contact si nombreux entre l'œuvre de maître François & le *Cymbalum*, dans la forme, l'esprit & le dessein, ainsi que des rapports de des Periers avec Marot & Dolet, unis, d'autre part, à l'auteur de *Pantagruel*, elles ressortent forcément de l'existence de nos quatre compagnons dans ce centre bien-aimé de la cité lyonnaise où ils se coudoient, vaquant aux mêmes tâches, hantant les mêmes imprimeries, échangeant les mêmes idées & se créant un même corps de philosophie novatrice, marquée du même sceau aux yeux de la postérité, & réputée *libertine* au même titre par les contemporains. Si Rabelais, qui connut tout son siècle, ne nous dit rien de Bonaventure, les témoignages qu'il laisse des autres sont aussi bien rares, & nous n'avons que bien peu de feuillets de sa correspondance. Mais, en 1532-1534, lorsqu'il était médecin du grand Hôtel-

(1) V. ci-dessus, p. XXXV, note 2^e.

Dieu de Lyon, & plus tard dans ses fréquents séjours en cette ville, il y rencontra certainement des Periers, dont le génie est si proche parent du sien. Calvin, qui était au courant des gestes & pensées de Rabelais, de Dolet & des Periers, les unit tous trois dans un même anathème, en son traité des *Scandales*, & Henri Estienne dans l'*Apologie pour Hérodote*, rapproche expressément Bonaventure des Periers de Rabelais, en les accusant l'un & l'autre d'avoir ressuscité la philosophie de ce « meschant Lucrèce. »

Dolet, Marot & Rabelais sont donc bien les amis & les *complices* de Bonaventure ; son génie original réunit les traits épars de ces trois natures si distinctes dans l'expression de leur *pantagruélisme*, de cette soif de vérité & d'émancipation qui leur est commune ; & l'on y trouve en outre une parenté intime avec le génie mélancolique & rêveur de la reine Marguerite. Les relations fréquentes qu'il eut avec de tels esprits ont développé en lui ces affinités natives, sans entamer sa propre personnalité, qui s'affirme par des vues, des formes, des tours *sui generis*.

Comme Marot, il décoche l'épigramme barbelée, rime facilement rondeaux, chansons, épîtres familières, avec une bonhomie pleine de charme. Mais, de plus que lui, il va au fond du cœur par un vers suave & pénétrant, ainsi qu'en laisse glisser de sa plume la reine de Navarre au milieu de quelque aride composition ascétique, en ses *Marguerites de la Marguerite*. De plus que l'un & l'autre il pressent un art élégant, plus raffiné, plus complet & plus souple. Il a atteint la perfection dans son poème.

des *Roses*, où il peint le soleil méconnaissant la fleur fanée depuis la veille, quand il ne voit plus

Sa grand'beauté qui sembloit éternelle.

Ce poème, dédié à Jane de Navarre, est un chef-d'œuvre. Les fameux vers de Malherbe :

Et Rose elle a vécu ce que vivent les roses, &c.

Et la pièce de Ronfard :

Mignonne, allons voir si la rose, &c.

n'ont rien de plus exquis ; il y a là, en outre, une description détaillée de l'éclosion de la rose qui est d'une grâce infinie.

Colletet dit fort bien (1) : « Guillaume des Autels, gentilhomme Charolais, dans sa réplique aux fameuses defenses de Louis Maigret, avance des paroles très-considérable en faveur de ce poète, lorsqu'il adverte les François que la Bourgogne leur a produit le premier celui qui a commencé à bien user de l'Ode : « C'est Bonaventure des Periers, comme montre son voyage de l'Isle. » — Le nom seul y manquait, en effet, comme il l'observe. Avant Ronfard & du Bellay, des Periers cherche, essaie, crée des rythmes dans le goût de la future & prochaine *Pléiade*. Lui aussi, & avant elle, les Grecs & les Latins l'ont préoccupé, quoiqu'ils ne l'aient point asservi.

(1) *Vies des poètes français*, passage cit. par M. P. Lacroix dans sa *Notice*.

Erudit comme Dolet & le docte Rabelais, il traduit en vers ou en prose, les pages de l'antiquité qu'il préfère (1). Il fait, de même que Dolet, tourner en vers latins sa pensée si française ; avec lui, il se plonge dans ces travaux de vocabulaire si longs, si absorbants, qui semblent faits pour étouffer l'imagination sous le fatras. Mais c'est bien un Gaulois de franche allure, & il se dégagera lestement des broussailles, n'emportant de ses excursions au pays des morts que la fleur du passé lointain. J'insisterai ailleurs sur le mérite, parfois si rare, de ses poésies & sur cet art de conter, si remarquable dans les *Joyeux Devis*. Mais quelle satire que celle du *Cymbalum*, si rabelaisienne de verve, si précise, si nerveuse de style, où le sarcasme est enjoué, où la gaieté s'aiguise d'une pointe narquoise, où l'art le plus sûr prend la forme d'un laissez-aller plein de grâce, & où se rencontrent soudainement ces mâles simplicités de la vraie éloquence qui signent un chef-d'œuvre d'un mot !

Avec de pareilles forces, avec les idées qui l'unifiaient aux pantagruélistes, Bonaventure devait tenter une grande entreprise, dans le genre de celle que Rabelais accomplit : le *Cymbalum mundi* est le résultat de ce dessein qui ne le cédait en rien, pour l'audace, au dessein de Rabelais.

(1) V. le *Discours de la Queste d'Amytié*, dit *Lyfis*, de Platon, en prose ; *Des Mal Contens*, première satire d'Horace, rendue en vers blancs, imprimés sous forme de prose ; *Les Quatre Princesses de vie humaine*, c'est à sçavoir les Quatre vertus cardinales, selon Senecque, en vers. (*Recueil des OEuvres.*)

Voici le jugement d'Henri Estienne : « Qui ne sçait que nostre siècle a faict reuiure vn Lucian en vn François Rabelais, en matiere d'escripts brocardans toute sorte de religion ? Qui ne sçait quel contempteur & moqueur de Dieu a esté Bonauenture des Periers, & quels témoignages il en a rendus par ses liures ? Sçauons nous pas que le but de ceux-ci & de leurs compagnons a esté, en faisant semblant de ne tendre qu'à chasser la melancholie des esprits & leur donner du passe temps, & en s'insinuant par plusieurs risees & brocards qu'ils iettent contre l'ignorance de nos predecesseurs (laquelle a faict qu'ils se sont laissez mener par le nez aux cagots abuseurs), venir apres ietter aussi bien des pierres en nostre jardin, comme on dit en commun prouerbe ? C'est à dire donner des coups de bec à la vraye religion chrestienne ? Car quand on aura bien espluché tous leurs discours, ne trouuera on pas que leur intention est d'apprendre aux lecteurs de leurs liures à deuenir aussi gens de bien qu'eux ? c'est à dire de ne croire de Dieu & de sa Prouidence non plus qu'en a creu ce meschant Lucrece ? de leur apprendre que tout ce qu'on en croit, on le croit à credit (1) ?... Et, pour clorre ce propos, ie di que les liures de ces deux que nous auons nommez, & de leurs compagnons, sont autant de filets tendus pour prendre ceux qui ne sont bien armez de la crainte de Dieu ; & que ces filets sont d'autant plus mal aisez à voir qu'ils sont mieux couuers de propos plaisans &

(1) H. Estienne est l'écho de Calvin ; je passe plusieurs lignes qui sont prises presque textuellement chez celui-ci.

chatouillans les oreilles. Et pourtant doiuent estre aduertis tous ceux qui n'ont point d'enuie de se desuoyer du bon chemin, de se donner garde de tels chasseurs (1). »

Calvin n'est pas moins net, & il est plus virulent encore dans ses déclarations. Après avoir qualifié, comme on l'a vu, Rabelais, des Periers, &c. (2), il dit : « Les chiens dont ie parle, pour auoir plus de liberté à degorger leurs blasphemes sans reprehension, font des plaifans : ainsi voltigent par les banquets & compagnies ioyeuses, & là en causant à plaisir, ils renuersent autant qu'en eulx est toute crainte de Dieu : vray est qu'ils s'insinuent par petis broquards & faceties, sans faire semblant de tascher sinon à donner du passe temps à ceulx qui les escoutent. Neantmoins leur fin est d'abolir toute reuerence de Dieu. Car apres auoir bien tourné alentour du pot, ils ne feront point difficulté de dire que toutes religions ont esté forgées au cerueau des hommes : que nous tenons qu'il est quelque Dieu pour ce qu'il nous plaist de le croire ainsi ; que l'esperance de la vie eternelle est pour amuser les idiots : que tout ce qu'on dit d'enfer est pour espouuanter les petits enfans (3). »

Prendra-t-on pour contes de bonne femme ces déclarations explicites de l'auteur de *l'Institution chrétienne*, si maître de lui, si réfléchi jusqu'en ses violences ?

Autour de la machine ronde
Tournant, virant & voltigeant,

(1) Edit. de 1735, t. I, p. 178, 179.

(2) V. p. XXXVIII, XXXIX ci-dessus.

(3) *Des scandales*, p. 74-75.

comme il le dit en une de ses *Epigrammes*, des *Periers* n'est-il pas de ces brocardeurs que hait Calvin? Son premier mot n'est-il pas toujours, en effet, pour attirer les gens?

Ici n'y ha seulement que pour rire (1)?

Après quoi il les enlace dans ses *filets* qui ne sont pas ceux de saint Pierre. *O povres gens!*

Aussi bien, ce titre même de *Cymbalum mundi*, avec l'anagramme devinée par Johanneau dans les noms de la Dédicace (2), est toute une révélation. — C'est l'*incrédule* qui catéchise le *croyant*; et, pour indiquer son but d'une façon éclatante, tout en se réservant, comme Rabelais, la ressource défensive de l'allégorie qui dérobe la preuve directe aux malintentionnés, il prend ce surnom de *Cymbalum mundi*, porté par deux grammairiens grecs, Didyme d'Alexandrie & Apion d'Oasis, chose en parfait accord avec son dessein. Il fera du bruit comme ce Didyme (3); or, *Didyme* est justement, d'autre part, le nom de Thomas l'apôtre, dans l'Évangile, de *Thomas l'Incrédule*: donc le titre & l'inscription dédicatoire se complètent. Puis il lancera son pamphlet contre les catholiques & les protestants, contre les croyants de tout

(1) Sonnet en tête des *Joyeux Devis*.

(2) *Thomas du Clevier & Pierre Troycan*. (*Thomas Incrédule & Pierre Croyant*.)

(3) Ce nom de Didyme pouvait d'autant plus hanter l'esprit de des *Periers* que les Scolies de Didyme d'Alexandrie sont restées célèbres, & qu'en 1521 avaient paru chez Alde : *Didymi interpretationes... in Homeri Iliada necnon in Odyssæa*.

bord, comme Apion fit le sien contre les Juifs (1). Tibère disait qu'Apion devrait plutôt porter le surnom de *Tympanum famæ publicæ* que celui de *Cymbalum mundi* : des Periers, par une double allusion, que Jeanneau & les divers commentateurs n'ont pas exactement saisie, semble dire : Puissé-je être la *Cymbale du monde*, la voix retentissante & illustre de la Vérité ! Mais si je ne remplis les siècles d'un bruit immortel, à tout le moins aurai-je l'importance qu'on accordait à cet Apion, d'être comme le *tambour* qui sert aux annonces & proclamations ; & de par moi sera fait « vn cry publique... si est besoing, aux quatre coings du monde (2). » Ainsi seront divulguées & propagées les idées que j'apporte en mes quatre Dialogues. — Et de fait, ce *Trigabus* ou *triple gabeur* (3), n'eût-il même usé que du joyeux art de maître Jean de Pontalais, faisant « sonner le *tabourin* au carrefour... afin que le monde vint à ses jeux, » il n'aurait pas déjà si mal besogné (4).

Le *Cymbalum mundi*, aussi moqueur que ce *tabourin*, est au fond très-sérieux. Il raille la cloche du cloître,

(1) Il est clair qu'aucun rapport de fond ne saurait exister entre l'œuvre d'Apion & celle de des Periers ; celui-ci ne s'est emparé (cela suffisait pour son but) que des analogies superficielles, littérales, qui servaient son allégorie.

(2) V. ci-après, Dial. III, p. 29, l. 10-11.

(3) V. Dial. II, & *Comm.*, p. 77 & 80.

(4) *Joyeux Devis*, nouv. XXX. Un curé, dont il troublait le prêche & qui avait crié en vain de sa chaire : « qu'on aille faire taire ce *tabourin* ! » lui ayant fendu son tambour, Jean de Pontalais l'en coiffa aux éclats de rire de tous.

cymbalum, & il est la cloche du monde, substitué au cloître ! Il se rit du *symbole* traditionnel de la religion, & il est le symbole de la pensée nouvelle. *Symbole* contre *symbole*, *tocfin* contre *tocfin* ; le jeu de mots est partout & recouvre partout le défi, la déclaration de guerre aux adorations du passé.

Dans cette glose, née d'un examen attentif du livre & du temps, je ne fais que développer un mot de Catherinot qui nous révèle ce que pensait plus d'un du titre & du but de l'œuvre. « Je ne parle point de l'Atheïsme ou de l'Antidéïsme, car, bien loin d'être une Religion, c'est une irreligion, une execration, une abomination digne du feu. Il s'inscrit en faux contre l'Évangile. Les devots ont assez de foy, les superstitieux en ont trop, & les athées point. Non vocant *Symbolum*, sed *Cymbalum* (1). » Je ne crois pas avoir vu relevées ailleurs ces lignes significatives.

Donc le *Cymbalum* ébranle l'air, menace pour les uns, appel libérateur pour les autres. Il sonne pour une étrange abbaye dont Rabelais est le fondateur & le prieur, & qui a nom l'abbaye de Thélème, avec la devise neuve : *Fais ce que veux*. Il sonne pour le rendez-vous des incrédules, comme la cloche du couvent pour le rendez-vous

(1) *La Religion unique*, opusc., p. 2. — Catherinot n'avait pas lu le *Cymbalum*, mais il était le porte-voix de l'opinion accréditée. C'est sans doute dans la préoccupation de ce rapprochement de mots & d'idées qu'il faut chercher l'explication de ces désignations incorrectes : *Cymbolum* dans un autre endroit de Catherinot, *Simbalum* sur le dos de l'exemp. de 1538 de la Bibl. nationale.

des moines; il sonne pour le monde entier, le libre monde, comme la cloche bénite pour l'étroit préau où les pas & les mots sont comptés, où la pensée est esclave! Toutes barrières sont rompues désormais, & la cloche, à grandes volées, convoque l'humanité affranchie, que des Periers, apôtre imprévu, va évangéliser.

Il est sorti de notre *Cymbalum* un autre *Cymbalum*, resté manuscrit, dont Vogt donne l'indication d'après quelques bibliographes allemands, & qui est ainsi décrit : « *Titulus est Cymbalum mundi, hoc est Doctrina solida de Deo, Spiritibus, Mundo, Religione, ac de bono & malo, superstitioni paganæ ac christianæ opposita.* » Cet ouvrage est censé avoir été écrit par un auteur italien & avoir eu deux éditions, l'une en 1617, l'autre en 1668 (Francfort). Mais Reimmann, qui rapporte cette mention, la regarde comme purement fictive; il ne croit ni à l'auteur italien, ni aux deux éditions, ni à aucune, attendu que parmi les plus érudits chercheurs & historiens de livres condamnés, il n'en a jamais été question : *altum de eo fuerit silentium*. Quant au dessein de l'œuvre, c'est avec horreur, dit-il, que l'esprit s'y arrête, car l'auteur y fappe toutes les bases de l'Eglise & de l'Etat, & il considère toute religion comme une invention politique : « *Scilicet religionem omnem commentum putat esse politicum* (1). »

Or bien, laissons cet inconnu qui, trouvant le titre du *Cymbalum mundi* de bonne prise, s'en est délibéré-

(1) J. Vogt, ouvr. cit., p. 229.

ment affublé pour son dessein particulier, & revenons au vrai *Cymbalum* qui n'est ni italien, ni allemand, mais du meilleur crû de France : « C'est icy *vin de Beaune* ! (1) »

Oui, je le répète, le *Cymbalum* est un *Contre-Evangile* ; les quatre Dialogues de Bonaventure sont les *Quatre Evangiles* qu'il offre au monde ; le *symbole* de l'avenir y est contenu ; la satire est grosse d'une *révélation*. Ces quatre Dialogues se tiennent par un lien intime & logique, dont la plupart des annotateurs ont méconnu l'existence, pour n'y avoir pas regardé d'assez près. Triple & un, quant au sens, dans ses quatre actes si futiles d'apparence, ce livre est une page d'histoire, un pamphlet & une prophétie : il retrace l'état des esprits & des mœurs en ce temps-là, il s'attaque au sanctuaire & ouvre sur les destinées humaines des jours surprenants.

MM. Lacour & Lacroix, après Johanneau, reconnaissent également le Christ dans Mercure. Mais le sens dans lequel est prise cette mission du Fils de Dieu leur échappe. M. Lacour veut absolument qu'il s'agisse de l'établissement même du christianisme. Byrphanes & Curtalius font, dit-il, allusion « aux Grecs & aux Latins, dont le Christ venait renverser les autels. » Johanneau voit dans ce Dialogue, en même temps que les Juifs ou les païens, les contemporains de des Periers. M. Lacroix y entrevoit plus nettement une allégorie de la *Réforme*. Mais tout cela demeure dans la pénombre, & le choc des indications contradictoires engendre le chaos au lieu de la lumière.

(1) V. *Commentaire*, p. 70, l. 4-5.

Une des notes de La Monnoye, reproduite par M. Lacour, aurait bien dû pourtant l'éclairer, ainsi que Johanneau : « Si j'osois ici débiter mes soupçons, je dirois que Mercure jouë dans ces Dialogues un rolle bien odieux pour le christianisme... (1) *Si ces soupçons avoient lieu, adieu la sainteté du Cymbalum & du pieux dessein de ruiner le paganisme* (2). » Il est d'autant plus étonnant qu'ils se soient mépris sur la portée du Dial. I, qu'ils ont reconnu l'un & l'autre les chefs de la *Réforme* dans les personnages du Dial. II. Tous les détails qui suivent concordent à prouver qu'il s'agit, en effet, des entreprises du protestantisme, des luttes entre protestants & catholiques (Dial. I), des disputes entre les réformateurs mêmes (Dial. II), des dogmes religieux & de l'oppression morale aux prises avec la loi de *nature* (Dial. III) & de la révolte ou plutôt de la révolution générale des esprits, figurée par les *Lettres venues des Antipodes inférieurs* (Dial. IV).

Le caractère de Mercure y subit une transformation significative ; au Dial. I, il semble qu'il parle & agisse en fauteur de la *Réforme* ; au Dial. II, il se dépouille de ses attributs divins, se moque de ceux qui prétendent agir d'après lui & se tourne lui-même en dérision ; au Dial. III, il s'amuse du renversement des lois chrétiennes, ne paraît plus guère chercher, que pour la forme, le livre de Jupiter, volé au Dial. I, & après avoir ouï parler le cheval *Phlegon*, la bête de fomme qui se rebelle, il se hâte de disparaître fort gaiement, comme s'il abdiquait

(1) Voir la suite de la note ci-après, *Comment.* du Dial. II.

(2) Edit. du *Cymbalum mundi* de 1735, *Notes.*

de grand cœur : aussi, au Dial. IV ne le retrouve-t-on plus, & s'il est question encore du Christ, sous le nom d'*Actéon*, c'est pour dire qu'il est mort déchiré par la dent de ses propres chiens. Il était difficile de pousser plus loin le *lucianisme*.

Le Commentaire détaillé du *Cymbalum mundi* qui suit le texte dans cette édition, me dispense d'introduire ici un exposé de chacun des quatre Dialogues : j'y renvoie donc le lecteur, pour l'explication des noms & du rôle de *Byrphanes* & de *Curtalius*, ces deux suppôts de Sorbonne, au Dial. I; de l'anti-catholique *Ardelio*, aux Dial. I & IV; des personnages hétérodoxes, du Dial. II & notamment de *Drarig* (Erasme) aux prises avec son rival *Rhetulus* (Luther) (1); enfin pour l'éclaircissement des allégories goguenardes & impies qui figurent au

(3) On fait de quelle haine atroce Luther poursuivait Erasme & comment ils en étaient venus à se répudier l'un & l'autre. Erasme a dit : *Ego possui ovum gallinaceum; Lutherus exclusit pullum longe dissimillimum.* (V. Biogr. univ. Didot, art. Luther, par F. Hœfer.) Ces paroles s'accordent parfaitement avec celles de *Drarig* contre *Rhetulus* : « O traître enuieux que tu es, ne me pouvois tu autrement nuire, finon de me faire perdre en un moment tous mes labeurs depuis trente ans ! » (Dial. II, p. 19, & *Comment.*, p. 84.) Quant à la connivence de Luther & de ses sectateurs avec les Turcs, au début de leur lutte contre Rome, il faut encore rappeler, à l'appui du *Commentaire* (p. 85, 86), qu'en 1531, d'après le pacte conclu entre François I^{er} & Jean Zapoly, élu roi par les Hongrois & soutenu par le *sultan* contre Ferdinand d'Autriche, Zapoly était tenu de ne faire aucune incursion contre les confédérés protestants de Smalkalde, alliés du roi de France. (V. Sismondi, *Hist. des Français*, t. XVI.)

début du Dial. III, avant les épisodes caractéristiques de *Celia* & du cheval *Phlégon*. Mais je dois m'arrêter un instant aux Dialogues III & IV.

L'épisode de *Celia* & celui du cheval *Phlegon* ne sont pas une divagation de l'auteur, comme le pensait légèrement Nodier ; mais le spirituel critique en apprécie bien la valeur littéraire : « Une fois ce gros mot lâché (contre *ce vieux raffotté* Jupiter), des Periers oublie son sujet, & le reste du dialogue n'est qu'une fantaisie de poète, mais une fantaisie à la manière de Shakspeare ou de La Fontaine, dont la première partie rappelle les plus jolies scènes de la *Tempête* & du *Songe d'une nuit d'été*, dont la seconde a peut-être inspiré un des excellents apologues du fabuliste immortel. Il faut relire dans l'ouvrage même, pour comprendre mon enthousiasme, & si je ne m'abuse, pour le partager, la charmante idylle de *Celia vaincue par l'Amour*, & les éloquentes doléances du *Cheval qui parle*. » Rien de plus juste ni de mieux dit. Ce sont deux bijoux du style le plus exquis & de la plus originale fantaisie. Mais, en outre, quelle verdure, quelle logique de pensée ! — « Ha ! vous aimerez, belle dame sans mercy, avant qu'ayez marché trois pas. » — Ainsi l'Amour défie l'insensibilité de commande dont cette belle fille, vouée au Ciel (*Celia*) se fait un sot mérite. Et le cœur mal endurci s'éveille au tendre appel : — « O ingrate & mescognoissante que ie suis ! En quelle peine est il maintenant pour l'amour de moy ?... Nay ie pas grand tort d'ainsi mespriser et econduire celluy qui mayme tant, voire plus que soy mesmes ? Veulx ie tousiours estre autant insensible qu'une statue de marbre ? Viuray-ie tousiours

ainsi feullette ? Helas, il ne tient qu'à moy ; ce n'est que ma faulte et folle opinion. Ha, petits oisillons, que vous chantez & montrez bien ma leçon ! Que nature est bonne mere de menfeigner par vos motetz & petits ieux que les creatures ne se peuvent passer de leurs semblables ! »

Que nature est bonne mère... n'est-ce pas toute une philosophie nouvelle, avenante & généreuse ? — « Helas, quand reviendra il mon amy ? » Ah ! le vrai cri, l'admirable cri du cœur !

Dans ce passage de son œuvre, des Periers s'est inspiré visiblement de Marot, que rappellent & le personnage de *Cupido* & plusieurs motifs de chansons mêlés au Dialogue.

Mais que de mâle énergie dans le second épisode, quelle vigueur de touche & quelles larges vues ! — On veut du nouveau, dit Mercure ? « ... A celle fin que le monde ait de quoy en forger & que ie puisse en porter là hault, ie m'en vais faire que ce cheual la parlera à son palefrenier qui est dessus. » Certes, ce sera quelque chose de nouveau à tout le moins & de quoi renverser les dieux sous l'Olympe en débris : — *Gargabanado Phorbantas Sarmotoragos !* — « Ho ! qu'ay ie fait ? Iay presque profere tout haut les paroles qu'il faut dire pour faire parler les bestes. »

Ces mots, qui semblent d'abord de vains sons, ont un sens, en effet, un sens prestigieux, dont on ne s'était pas douté jusqu'à ce jour. Ils contiennent l'impératif latin : *Ora*, parle, qui va frapper l'oreille de la bête de somme. (Le premier mot se termine par *o* ; le second offre le verbe presque formé déjà : *or* ; le troisième dit : *ora* en toutes

lettres ; enfin, chacun de ces mots, isolés, renferme la formule *ora.*) Mais ceci n'est rien encore : la formule totale, dont la plupart des éditeurs ont eu le tort de séparer les termes par des virgules, constitue une phrase grecque qui est la clef de cette partie du dialogue, & l'on pourrait dire, à cet égard, la clef du *Cymbalum* entier.

J'explique, dans le *Commentaire*, p. 105-108, comment cette formule anagrammatique se ramène aux termes suivants : *Pantagarado phorbantas Sarcomoragos* (Πάντα γὰρ ᾄδω φόρβαντας Σαρκομοραγός) en français : *Je rassasie (je viens rassasier) les nourriciers de toutes choses, moi qui conduis l'humaine destinée.* — Le mot grec *phorbantas* (φόρβαντας) qui figure sans altération dans la formule ; le rapprochement que j'indique entre *Sarmotoragos*, *Sarcomoragos* & le nom de *Sarcomoros* emprunté par des Periers au titre de la *Prognostication des Prognostications* ; le sens de la formule, ainsi devinée, & le sens des paroles du cheval, tout de suite après, concordent à établir la solidité de cette interprétation.

Ce cri étrange & fatidique, c'est l'appel, le signal de l'affranchissement jeté par Mercure au peuple muet & accablé qui va *parler*, qui va regimber sous l'aiguillon. Il y a là une analogie frappante avec le fameux passage de Rabelais où Grandgousier rend justice au peuple dont la *substance* l'alimente, lui & les siens (1).

La même idée se retrouve dans un extrait d'une pièce du vieil écrivain populaire Hans Sachs, le cordonnier

(1) V. *Comm.*, p. 108.

poète, créateur du théâtre allemand, au xvi^e siècle :
« Une courte & joyeuse pièce de carnaval, à trois personnages, savoir : Un bourgeois, un paysan & un homme noble. — *Les Gâteaux creux*. » LE BOURGEOIS : Hors d'ici, imbécile ! ne vois-tu pas venir un noble ? Que veux-tu faire ici avec nous?... — LE PAYSAN : Dois-je vous dire à tous deux ce que j'ai dans l'âme ? » Et il proclame crûment que le sang d'un rustre vaut celui d'un chevalier. — « LE NOBLE : ...Aujourd'hui vous n'êtes plus que des fripons, des scélérats ; vous avez la bouche dure, vous ne vous laissez pas conduire... toi, tu n'es qu'un malotru ; moi, je suis de noble race... j'ai des revenus & des rentes, je suis élégant & poli quand je vais à la cour des princes. — LE PAYSAN : Ma politesse, à moi, c'est de labourer, de semer, de moissonner, de battre le grain, de couper le foin, d'arracher les herbes, & tant d'autres travaux *par lesquels je vous nourris tous deux*... (1).

On remarquera l'indication : PHLEGON, IE CHEVAL, que nous avons conservée telle quelle, sans mettre *le* pour *ie*, comme la plupart des éditeurs ; ce petit livre, comme nombre d'œuvres du même temps, est plein d'anagrammes & d'arrangements de mots subtils. Dans *Phlegon, ie cheual*, on trouve l'anagramme : *Haine ou paine leue col*, qui est bien un tour de la langue du xvi^e siècle ; mettez *le* pour *ie* & l'anagramme disparaît.

(1) Passage cité par Michelet, dans les notes & éclaircissements de son *Introduction à l'Histoire universelle* (1843).

Ces vétilles ont leur prix lorsqu'il s'agit d'un auteur qui u fait de tous les moyens dans l'intérêt de son dessein. Cet âge, je l'ai déjà dit, par subtilité comme par nécessité, besoin de mystère ou de demi-jour en bien des cas, est l'âge des jeux de mots comme des jeux d'esprit ; les plus grandes intelligences y sacrifient au rébus. Dans le *Cymbalum mundi* chaque énigme cache une pensée d'importance.

Le titre du Dialogue IV fait songer au fameux dialogue, resté inachevé, entre les deux chiens Scipion & Berganza, de Miguel Cervantes, chef-d'œuvre de satire incisive & profonde, sous une forme enjouée, comme le *Don Quichotte*, & merveille de style. Là s'arrête la comparaison ; si Cervantes peut avoir emprunté à notre Bonaventure le cadre de son œuvre, il a exprimé de tout autres idées. Cervantes fait une satire générale de l'humanité, il l'esquisse du moins ; on sait quel était le but particulier de des Periers, non moins sagace observateur, non moins caustique & plaisant dans la satire, mais ayant en vue un ennemi déterminé & poursuivant un résultat précis. Ce n'en est pas moins un grand honneur pour le conteur gaulois que ce rapprochement, dont on peut dire qu'il ne sort pas diminué.

Ce dernier Dialogue du *Cymbalum*, contrairement aux jugements portés par les divers critiques, est bien la conclusion de tout l'œuvre, & non un hors-d'œuvre étranger au dessein des autres parties. Sans doute, il s'en distingue par la fable extérieure, puisque Mercure & le livre de Jupiter n'y reparaissent non plus qu'aucun autre personnage humain ou divin des trois Dialogues

précédents. Mais il ne faut pas l'exagérer les différences superficielles, alors que le fond reste le même. *Actéon* & *Diane*, dont il est question dans l'entretien, ont remplacé *Mercur* & l'*Hôteſſe*, au premier plan, occupé par les deux chiens interlocuteurs, & l'histoire commencée continue par l'organe des deux mécréants, chiens non du sanctuaire, mais du dehors, aboyant au sanctuaire, *canes latrantes*, & emportant le morceau. Dans la forme, d'ailleurs, un lien subsiste qu'il est difficile de ne pas apercevoir : après le *cheval qui parle*, les *chiens qui devisent*. Il y a donc suite, progression, &, en conséquence, harmonie, sinon unité de composition, là même où les inattentifs ont vu une solution de continuité.

Si le Christ-Mercur n'est plus en scène, c'est que le Christ-Actéon est mort ; ses chiens lui ont dévoré la langue : il ne peut donc figurer là en personne. Il ne faut pas oublier l'allégorie capitale d'Actéon changé en cerf ou serf par Diane, & dévoré par ses chiens, *Melancheres*, *Theridamas* & *Oreſitrophus*, c'est-à-dire Melanchthon, Zwingle & Luther (1), au Dialogue IV, que terminent avec tant d'originalité & de force les *Lettres des antipodes inférieurs aux antipodes supérieurs*.

Les lettres des *antipodes inférieurs* n'ont pas dû fort réjouir Calvin, non plus que les catholiques, bien qu'elles

(1) V. *Comm.*, p. 115. — A l'appui de l'opinion que Luther est figuré par *Oreſitrophus* (nourri dans les montagnes), je rappellerai qu'il date ses lettres, écrites de la Wartbourg : « *De la région de l'air, ... de la montagne, &c.* » V. Michelet, *Mémoires de Luther*, t. I, p. 85.

resembloit beaucoup au passage suivant de l'*Institution chrestienne*, qui implore François I^{er} pour les protestants innocents, & le défie en même temps, s'il persiste dans le rôle de persécuteur : « Mais si, au contraire, les detractions des malueillans empeschent tellement vos oreilles, que les accusés n'ayent aucun lieu de se defendre ; d'autre part, si ces impetueuses furies, sans que vous y mettiez ordre, exercent tousiours cruauté par prisons, fouets, gehennes, coppures, brulures ; nous, certes, comme brebis devouées à la boucherie, nous ferons iettés en toute extrémité. » Ce que Calvin proclamait au nom de la Réforme, le *Cymbalum* le proclame au nom de la libre pensée, ce qui dut exaspérer le pape de Genève comme une horrible parodie, car, dans la curée d'Actéon mis en pièces, il avait reconnu la curée du christianisme, &, dans les chiens Hylactor & Pamphagus, les champions de la *libre pensée*, aboyant au passé, & de la condition de simples *chiens* s'élevant au rang & au langage des *hommes*.

Hylactor, plein d'ardeur, turbulent, téméraire, *acuta vocis Hylactor*, représente plutôt le zélé enthousiaste, se flattant de gloire & de faveur populaire, tout préoccupé encore des liens qu'il vient de briser, en tirant vanité, y revenant pour les mordre, comme s'il n'était pas sûr de les avoir absolument secoués ; bref, un Estienne Dolet. Quelques traits de ce caractère rappellent çà & là Marot ; mais la jeunesse querelleuse de Dolet dans Toulouse, ses démêlés avec l'autorité locale, ses frasques d'étudiants, ses disputes avec la population, puis son affaire avec Compaing, ses diatribes contre le tiers & le

quart, ses essais de pseudo-christianisme : Explication des Evangiles, *Cato Christianus*, &c., sa soif de renom, avouée éloquemment par lui-même, cadrent parfaitement avec le personnage d'Hylaëtor.

Pamphagus, plus réservé de prime abord, mais plus fort au fond, est de l'école des *Temporifateurs* qui guerroient en rufant, — comme Rabelais, — tandis que son camarade *Hylaëtor* est de la meute des *Téméraires*, comme Dolet. J'ai une autre raison de croire que *Pamphagus* est Rabelais ; c'est que Rabelais reçut vraiment ce surnom, sous lequel — en le prenant au sens littéral, *avale-tout* — Ronfard, Du Bellay & Béroalde de Verville, le plus grossier de ses détracteurs, l'ont turlupiné par animosité littéraire (1). Ils prennent *Pamphagus* dans un sens matériel & défobligeant, comme il est de règle dans les satires. Mais comment, si le public n'eût pas été dans le secret de ce surnom, si l'on ne s'en fût avisé contre Rabelais que dans un petit cénacle, les invectives auraient-elles été comprises & eussent-elles porté coup ? Ils n'auront certainement fait que s'emparer du surnom déjà en usage, & pris dans un sens noble (qui *dévore toute science ou toute vérité*), & ils l'auront traduit par *glouton* (qui *mange tout*) pour le ridiculiser, comme on agit pour son nom *Rabelæsus*, changé en *Rabie læsus* (*atteint de rage*). C'est Calvin & la Sorbonne qui

(1) V. les poésies latines de Du Bellay, & *Les Muses incognues* ou *La Seille aux Bourriers*, &c. Recueil de poésies satyriques de Béroalde de Verville, &c., réimpr. chez J. Gay, Paris, 1862, in-18.

avaient une *rage* inextinguible contre le libre esprit. Et cette rage n'en fait que mieux ressortir le caractère profondément humain de l'œuvre de Bonaventure, qui ébranle toutes les tyrannies, de ce *tocfin du monde* qui plaide avec une si généreuse & si puissante colère la cause de toutes les saines énergies de la vie.

Dans le *Cymbalum mundi*, les qualités littéraires de l'auteur des *Joyeux Devis* atteignent au plus haut degré d'originalité, de précision, de nerf & de vivacité. *Rabelæsus alter* : c'est l'épigraphe que Eloi Johanneau adopte pour sa lettre sur le *Cymbalum*. Mais quel Rabelais ? un Rabelais concentré & condensé à la manière de La Fontaine, dans la langue colorée du xvi^e siècle. Je ne fais quoi de vif & d'acéré, comme Voltaire, de malicieusement naïf, comme La Fontaine, s'y mêle au rire gaulois & au large esprit de maître François. La verve de notre Bonaventure s'arrange des mots salés, mais n'en accusez point les mœurs ; il répond d'avance aux gloseurs :

Vita verecunda est, musa jocosa mihi.

Quant au *Cymbalum mundi*, la griffe du maître y est. Certes, éclairé de tous côtés par l'érudition & par la critique, restitué en sa teneur authentique, le *Cymbalum* gagne en autorité ; mais jetez-le défiguré & altéré aux mains de la foule, elle y prendra plaisir encore, tant la forme, comme une arme exquise, y est bien à la main, fine, forte & souple, &, d'un seul mot, *française*. Avoir du génie en quelques pages, là est le grand art, *notre* art par excellence : ce fut celui de Bonaventure des Periers.

Voici ce que dit Charles Nodier de Bonaventure des Periers considéré comme écrivain : « La première moitié du seizième siècle est dominée en France par trois grands esprits, auxquels les âges anciens & modernes de la littérature n'ont presque rien à opposer : ce sont ceux-là qui ont fait la langue de Montaigne & d'Amyot, la langue de Molière, de La Fontaine & de Voltaire.... De ces trois grands hommes, le premier, c'est Rabelais ; le second, c'est Clément Marot ; le troisième (je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, vous ne le trouverez pas), c'est Bonaventure des Periers, & Bonaventure des Periers n'est, sous aucun rapport, inférieur aux deux autres. » Nodier, malgré la forme un peu paradoxale de son jugement, n'est pas seul de cet avis ; on ne saurait donc ici l'accuser d'enthousiasme irréfléchi & extravagant. Les sages auteurs de la *France protestante*, qui avouent avoir si peu compris le sens du *Cymbalum*, ont porté ce jugement sur le style de l'auteur : « Avant des Periers notre langue ne faisait que bégayer ; le premier, il la fit parler. Sa phrase lutte de souplesse & de correction avec la langue des anciens. Combien peu dans son siècle ont marché sur ses traces ! » Bref, comment qualifient-ils le *Cymbalum mundi* ? « Un chef-d'œuvre de style. »

Et maintenant, résumons ces impressions multiples. Comme le chien d'Hylasior, qui ne saurait se tenir de crier, on ne saurait trop admirer, en en profitant, l'œuvre de ces érudits qui avaient du cœur, de ces grammairiens qui étaient des poètes, de ces *pédants* illustres qui étaient des *hommes* dans la plus forte acception du mot. La

Renaissance, avant la *Révolution française*, & comme elle, fut une révolution profonde & radicale; la *Réformation* ne fut qu'une révolution latérale. Tout ce qu'on loue au point de vue des conséquences générales, du progrès de la libre pensée & de la libre conscience dans la Réformation, était contenu dans l'esprit de la Renaissance; mais que d'aveugle réaction, dans la Réforme, contre ce que la Renaissance eut de plus ferme & de plus vivifiant!

La révolution religieuse du xvi^e siècle entame l'Eglise romaine, la lourde domination cléricale, mais elle rétablit aussitôt un cercle dogmatique; si vaste, si extensible qu'il puisse être, c'est un cercle pourtant, en dehors duquel mainte chose nécessaire est laissée, dans lequel une oppression, ou, si l'on veut, une obsession subsiste, l'obsession du surnaturel, du dogme, du mysticisme. La Renaissance, au contraire, illumine, ouvre, pénètre, embrasse tout dans son mouvement immense; & ceux qu'elle inspire nous apparaissent comme des héros de la pensée, dans l'éclat des hautes entreprises & dans l'éternelle beauté des chefs-d'œuvre.

Il s'agit là vraiment d'autre chose que de simples mots couchés dans un dictionnaire historique: cette poussière vit, ces morts sont nos contemporains. Aussi, quand nous avons *regratté* diligemment vocables, points & virgules, notre âme se sent-elle pénétrée d'enthousiasme pour cette *Renaissance* qui tira l'humanité hors de la grande *géhénne* du moyen-âge; pour ces hommes, amoureux de la vie & de la lumière, qui, sans rien avoir du « stoïque aux yeux secs » pétrifié dans sa hautaine

vertu, choisirent la voie douloureuse au bout de laquelle était la prison, le deuil ou le supplice, & se préparèrent à toutes les affres de la mort par toutes les fatigues de la lutte. Car, tandis qu'ils chantent

L'imprimerie

Chérie

Des Muses comme leur sœur (1),

tandis qu'ils se bercent de l'espoir de mener aux rives nouvelles & fortunées, entrevues par eux,

La gent sans mélancolie (2),

mille tempêtes se déchaînent contre eux. Leur courage ne faillira pas cependant :

C'est assez vescu en tenebres ! (3).

Voilà dans quelle atmosphère & parmi quels hommes la destinée plaça Bonaventure des Periers. Il fut digne d'eux, digne de Lyon qui joua un si grand rôle dans l'histoire littéraire & politique de la France, au début & vers le milieu du xvi^e siècle, comme intermédiaire entre la France & l'Italie, & comme lieu de passage ou de séjour des plus libres, des plus charmants & des plus vigoureux esprits de ce temps-là. Rien d'étrange comme cette période que Voltaire compare à *une robe d'or & de soie ensanglantée*, & dont la plume d'Estienne Dolet

(1) Des Periers : *Voyage de Lyon à Notre Dame de l'Isle*.

(2) *Ibid.*

(3) Vers d'Estienne Dolet.

a laissé un si large tableau, avec les noms des hommes les plus marquants de France & d'Europe, dans ses *Commentarii* (1). — « Age heureux, dit-il dans une de ses poésies latines, pour l'effor des études littéraires; âge malheureux, aussi, pour les haines de *quidams* indignes contre ceux qui s'adonnent aux lettres (2). »

Et si l'on demande où ils prenaient tant de résolution obstinée, ceux qui, avec ou sans l'aide de fictions transparentes, osaient braver la tempête certaine & supporter mille peines, l'ardeur du jour, le froid, la privation de sommeil & de manger, Dolet nous répondra pour tous : « L'amour de la Postérité que nul, sinon la brute, ne méprise ! Ah ! qu'elle est nulle la vie à qui manque la Postérité !

Fecit id optatæ Posteritatis amor :

Posteritatis amor : quem quis, nisi bellua, spernat :

Heu vita ut nulla est, posteritate carens (3) ! »

Toute la Renaissance est dans ce cri.

L'enthousiasme & le pressentiment de l'avenir, je ne fais quel vaste amour de l'humanité, quelle foi profonde dans les destinées du monde arraché aux ténèbres, les fascinent, les attirent, les emportent dans un tourbillon de flammes. Comme la fatalité les guette pour les dévorer, ils dévorent eux-mêmes les jours ; ils préci-

(1) T. I, col. 1156-1158.

(2) Ad Jacobum Thufanum. (*Carminum libri quatuor*. Lugduni, 1538. — Apud Seb. Gryphium.)

(3) *De se ipso* : pièce latine à la fin des *Commentarii*, t. II .

pitent les études & les œuvres. Ces hommes ont vaincu le temps : pour jeunesse, ils comptent leur adolescence ; pour âge mûr, leur jeunesse ; ayant plus que triplé les étapes, ils sont prêts de bonne heure pour la gloire & pour la tombe. Savent-ils quel répit leur sera accordé ? Pour un qui vieillira, comme Rabelais, non sans avoir risqué le bûcher chaque jour de sa vie, combien partiront brusquement avant le terme naturel, brisés, mais non vaincus, vengés par leurs amis ou leurs disciples survivants, mieux vengés encore par le triomphe de leur pensée toute-puissante, dont rien n'éteindra le rayonnement ! Aussi n'épargnent-ils rien pour que le legs soit plus riche & plus beau ; si pourtant quelque chose y manque çà et là, à nos yeux, souvenons-nous du rude combat qu'ils ont combattu. Ce sont nos pères & nos maîtres, & nous leur devons tout : nos idées, notre langue & la force même qui nous pousse en avant. *La mort n'y mord* (1).

FÉLIX FRANK.



(1) Devise de Clément Marot.



Cymbalũ mũdi


EN FRANCOYS,

Contenant quatre Dialogues Poetiques,
fort antiques, ioyeux, & facetieux.



Probitas laudatur, & alget.

M.D.XX XVI I



1875





THOMAS DV CLEVIER

a son amy Pierre Tryocan S.

IL y a huyt ans ou enuiron, cher amy, que ie te promis de te rendre en langaige francoys le petit traicte que ie te monstray, intitule Cymbalum mundi, contenant quatre dialogues poetiques, lequel iauoys trouue en vne vieille Librairie dung Monastere qui est aupres de la cite de dabas. de laquelle promesse iay tant faiet par mes iournees, que ie men suis acquite au moins mal que iay peu. Que si ie ne te lay rendu de mot a mot selon le latin, tu doibs entendre que cela a este faiet tout expres, affin de suyure le plus quil me seroit possible, les facons de parler qui sont en nostre langue Francoise : laquelle chose cognoistras facilement aux formes de iuremens qui y sont, quand pour Me Hercule, Per Iouem, Disperream, Aedepol, Per Styga, Proh Iupiter, & aultres semblables, iay mis ceux la dont noz bons gallandz vsent, asscauoir : Morbieu, Sambieu, le puisse mourir. comme

voulant plus tost translater & interpreter l'affection de celuy qui parle, que ces propres parolles. Semblablement, pour vin de Phalerne, iay mis vin de Beaulne : a icelle fin quil te fust plus familier & intelligible. Iay aussi voulu adiouter a Proteus, maistre Gonin, pour myeux te declarer que cest que Proteus. Quant aux chansons que Cupido chante au troysiesme dialogue, il y auoit au texte certains vers lyriques damourettes, au lieu desquelz iay mieux ayme mettre des chansons de nostre temps, voyant quelles seruiron t autant a propos, que lesdictz vers lyriques, lesquels (selon mon iugement) si ie les eusse translatez, neussent point eu tant de grace. Or ie te lenuoye tel quil est, mais cest soubz condition que tu te garderas den bailler aulcune copie, a celle fin que de main en main il ne vienne a tomber entre celles de ceulx qui se meslent du faict de limprimerie, lequel art (ou il fouloit apporter iadis plusieurs commoditez aux lettres) par ce quil est maintenant trop commun, faict que ce qui est imprime, na point tant de grace, & est moins estime, que sil demouroit encore en sa simple escripture, si ce nestoit que limpression fust nette, & bien correcte. Je tenuoiray plusieurs autres bonnes choses, si ie cognoy que tu nayas point trouue cecy mauuais. Et a Dieu mon cher amy, auquel ie prie quil te tienne en sa grace, & te doint ce que ton petit cueur desire.



DIALOGVE PREMIER.

LES PERSONNAGES.

Mercure, Byrphanes, Curtalius, Lhostesse.

MERCURE.

IL est bien vray quil ma commande que ie luy
feisse relier ce liure tout a neuf: mais ie ne
scay sil le demande en aix de boys, ou en
aix de papier. Il ne ma point dict, sil le
veult en veau, ou couuert de veloux. Je doubte aussi sil
entend que ie le face dorer, & changer la facon des fers
& des cloux, pour le faire a la mode qui court. Iay
grand peur quil ne soit pas bien a son gre. Il me haste
si fort, & me donne tant de choses a faire a vng coup,
que ioublie lune pour lautre. Dauantage Venus ma dict
ie ne scay quoy que ie disse aux Iouuencelles de Cypre
touchant leur beau tainct. Iuno ma donne charge en
passant que ie luy apporte quelque dorure, quelque iase-
ran, ou quelque ceincture a la nouvelle facon, sil en y a

point ca bas. Je scay bien que Pallas me demandera si ses Poetes auront rien fait de nouveau. Puis il me fault aller mener a Charon xxvij ames de coquins, qui sont mors de langueur ce iourdhuy par les rues, & treze qui se sont entretuez aux cabarets, & dixhuiet au bordeau, huit petitz enfans que les Vestales ont suffoquez, & cinq Druydes qui se sont laissez mourir de manie & male rage. Quant auray ie fait toutes ces commissions? Ou est ce que lon relie le myeulx? a Athenes, en Germanie, a Venise, ou a Romme? Il me semble que cest a Athenes. Il vault mieulx que ie y descende. ie passeray la par la rue des orfeures & par la rue des merciers, ou ie verray sil y a rien pour ma dame Iuno. Et puis dela men iray aux libraires pour chercher quelque chose de nouveau a Pallas. Or me conuient il garder sur tout que lon ne sache de quelle maison ie suis : Car ou les Atheniens ne surfont la chose aux aultres que deux fois autant quelle vault, ilz me la voudroyent vendre quatre fois au double.

BYRPHANES. Que regardes tu la mon compaignon?

CVRTALIVS. Que ie regarde? ie voy maintenant ce que iay tant de fois trouue en escript, & que ie ne pouuois croire.

BYRPHANES. Et que Dyable est ce?

CVRTALIVS. Cest Mercure le messagier des Dieux, que iay veu descendre du ciel en terre.

BYRPHANES. O, quelle resuerie. il le te semble, poure homme tu as cela songe en veillant. Sus sus allons boire, & ne pense plus a telle vaine illusion.

CVRTALIVS. Par le corbieu, il ny a rien plus vray, ce nest pas mocquerie : il sest la pose, & croy quil passera tantost par icy, attendons vng petit. Tien, le voys tu la?

BYRPHANES. Il ne sen fault gueres que ie ne croye ce que tu me diz, veu aussi que ie voy la chose a loeil. Pardieu voyla vng homme acoustre de la forte que les Poetes nous descriptuent Mercure. Ie ne scay que faire de croire que ce le soit.

CVRTALIVS. Tay toy : voyons vng petit qui deuiendra, il vient droit a nous.

MERCVRE. Dieu gard les compagnons. vend on bon vin ceans? Corbieu iay grand soif.

CVRTALIVS. Monsieur, ie pense quil nen y a point de meilleur dedans Athenes. Et puis monsieur quelles nouvelles?

MERCVRE. Par mon ame ie nen scay nulles, ie viens icy pour en apprendre. Hostesse, faictes venir du vin, sil vous plait.

CVRTALIVS. Ie tasseur que cest Mercure sans aultre, ie le cognoys a son maintien : & voyla quelque cas quil apporte des cieulx. Si nous vallons rien, nous scaurons que cest, & luy desroberons, si tu men veulx croire.

BYRPHANES. Ce seroit a nous vne grande vertu, & gloire, de desrober non seulement vng larron, mais lateur de tous larrecins, tel quil est.

CVRTALIVS. Il laissera son paquet sur ce list, & sen ira tantost veoir par toute la maison de ceans sil trouuera rien mal mis apoint pour le happer, & mettre

en sa poche. ce pendant nous verrons que cest quil porte la.

BYRPHANES. Cest tres bien dict a toy.

MERCVRE. Le vin est il venu? Ca compagnons passons dela en ceste chambre, & allons taster du vin.

CVRTALIVS. Nous ne faisons que partir de boire, touteffois monsieur nous sommes contens de vous tenir compagnie, & de boire encor avec vous.

MERCVRE. Or messieurs tandis que le vin viendra, ie men voys vng petit a lesbat, faiçtes reïnsser des verres ce pendant, & apporter quelque chose a manger.

CVRTALIVS. Le voys tu la le galland? le cognois ses facons de faire : ie veulx quon me pende sil retourne quil nayt fouille par tous les coings de ceans, & quil nayt faiçt sa main, comment que ce soit, & tasseure bien quil ne retournera pas si tost. Pource voyons ce pendant que cest quil a icy, & le desrobons aussi si nous pouuons.

BYRPHANES. Despeschons nous donc, quil ne nous surprenne sur le faiçt.

CVRTALIVS. Voy cy vng liure.

BYRPHANES. Quel liure est ce?

CVRTALIVS. Quæ in hoc libro continentur :

Chronica rerum memorabilium quas Iupiter gessit antequam esset ipse.

Fatorum præscriptum: siue, eorum quæ futura sunt, certæ dispositiones.

Catalogus Heroum immortalium, qui cum Iove vitam victuri sunt sempiternam.

Vertubieu, voicy vng beau liure mon compagnon, ie croy quil ne sen vend point de tel dedans Athenes. Scays tu que nous ferons ? nous en auons vng dela, qui est bien de ce volume, & aussi grand, va le querir, & le mettons en son sac, en lieu de cestuy cy, & le refermons comme il estoit, il ne sen doubtera ia.

BYRPHANES. Par le corbieu nous sommes riches, nous trouuerons tel libraire qui nous baillera dix mil escuz de la copie. Cest le liure de Iupiter lequel Mercure vient faire relier (comme ie pense) Car il tombe tout en pieces de vieillesse. tien voyla celuy que tu diz, lequel ne vault de gueres mieulx, & te prometz que a les veoir il nya pas grand difference de lung a lautre.

CVRTALIVS. Voyla qui va bien, le paquet est tout ainsi quil estoit, il ny scauroit rien cognoistre.

MERCVRE. Sus beuons compagnons. Ie viens de visiter le logis de ceans, lequel me semble bien beau.

BYRPHANES. Le logis est beau, monsieur, pour cela quil contient.

MERCVRE. Et puis que dict on de nouueau ?

CVRTALIVS. Nous nen scauons rien Monsieur, si nous nen apprenons de vous.

MERCVRE. Or bien, ie boy a vous Messieurs.

BYRPHANES. Monsieur, vous foyes le tres bien venu, nous vous allons pleiger.

MERCVRE. Quel vin est ce cy ?

CVRTALIVS. Vin de Beaulne.

MERCVRE. Vin de Beaulne ? Corbieu, Iupiter ne boit point de nectar meilleur.

BYRPHANES. Le vin est bon : mais il ne fault

pas acomparager le vin de ce monde au neectar de Iupiter.

MERCVRE. Je renybieu, Iupiter nest point feruy de meilleur Neectar.

CVRTALIVS. Aduisez bien que cest que vous dictes. car vous blasphemez grandement : & diz que vous nestes pas homme de bien, si vous voulez soustenir cela, voire par le sambieu.

MERCVRE. Mon amy, ne vous colerez pas tant. Iay taste des deux : & vous dys que cestuy cy vault mieulx.

CVRTALIVS. Monsieur, Je ne me colere point, ny ie nay point beu de Neectar, comme vous dictes quaez faict : mais nous croions ce quen est escript, & ce que lon endict. Vous ne deuez point faire comparaizon de quelque vin qui croisse en ce monde icy, au neectar de Iupiter : vous ne seriez pas soustenu en ceste cause.

MERCVRE. Je ne scay comment vous le croyez ; mais il est ainsi comme ie le vous dys.

CVRTALIVS. Je puisse mourir de male mort, Monsieur, (& me pardonnez, sil vous plait) si vous voulez maintenir ceste opinion, si ie ne vous fais mettre en lieu ou vous ne verres vos piedz de troys moys, tant pour cela, que pour quelque chose que vous ne cuydez pas que ie fache. (Escoute mon compaignon, il a desrobe ie scay bien quoy la hault en la chambre, par le Corbieu, il ny a rien si vray) Je ne scay qui vous estes : mais ce nest pas bien faict a vous de tenir ces propos la : vous vous en pourriez bien repentir, & dautres cas que vous auez faictz il ny a pas long temps : & sortez de ceans hardyment : car, par la morbieu, si ie fors premier que vous,

ce fera a voz despens. Je vous ameneray des gens quil vouldroit mieulx que vous eussiez a faire a tous les diables denfer, que au moindre deulx.

BYRPHANES. Monsieur, il dict vray : vous ne deuez point ainsi vilainement blasphemer. Et ne vous fiez en mon compagnon que bien apoint. Par le Corbieu, il ne vous dict chose quil ne face, si vous luy eschauffez gueres le poil.

MERCVRE. Cest pitie dauoir affaire aux hommes, que le grand diable ayt part a lheure que mon pere Iupiter me donna iamais loffice pour traficquer & conuerfer entre les humains. Hostesse, tenez, payez vous, prenez la ce quil vous fault. Et bien, estes vous contente ?

LHOSTESSE. Ouy monsieur.

MERCVRE. Ma dame, que ie vous dye vng mot a loreille si vous plait. Scauez vous point comment sappellent ces deux compagnons qui ont beu dela avec moy ?

LHOSTESSE. Lung sappelle Byrphanes, & lautre Curtalius.

MERCVRE. Cest assez. A Dieu ma dame. mais pour le plaisir que mauez fait, tant de mauoir donne de si bon vin, que de me dire les noms de ces meschans, ie vous prometz & asseure, que votre vie sera allongée de cinquante ans en bonne sante, & ioyeuse liberte, oultre linstitution & ordonnance de mes cousines les Destinees.

LHOSTESSE. Vous me promettez merueilles, monsieur, pour vng rien : mais ie ne le puis croire : pour ce que ie suis bien asseuree, que cela ne pourroit iamais aduenir. Je croy que vous le voudriez bien, aussi feroy ie de ma part : car ie seroye bien heureuse de viure si

longuement en tel estat, que vous me dictes : Mais si ne sen fera il rien pourtant.

MERCVRE. Dictes vous ? ha, vous en riez, & vous en mocquez ? Non, vous ne viurez pas tant voirement, & si serez tout le temps de vostre vie en seruitude, & malade toutes les lunes iusques au sang. Or voy ie bien que la mauuaistie des femmes surmontera celle des hommes. Hardiment il ne sen fera rien, puis que vous ne lauez pas voulu croire. vous naurez iamais hoste (quelque plaisir que luy ayez fait) qui vous paye de si riches promesses. Voyla de dangereux maraudz. Tudieu, ie neuz iamais plus belle paour : Car ie croy quilz mont bien veu prendre ce petit ymage dargent, qui estoit sur le buffet en hault, que iay desrobe pour en faire vng present a mon cousin Ganymedes, lequel me baille tousiours ce qui reste en la coupe de Iupiter, après quil a pris son nectar. Cestoit dequoy ilz parloyent ensemble. Silz meussent vne foys pris, iestoye infame, moy, & tout mon lignage celeste. Mais si iamais ilz tumbent en mes mains, ie les recommanderay a Charon, quil les face vng petit chommer sur le riuage, & quil ne les passe de trois mil ans. Et si vous ioueray encores vng bon tour, messieurs Byrphanes, & Curtalius : car deuant que ie rende le liure dimmortalite a Iupiter mon pere, lequel ie vois faire relier, ien effaceray voz beaux noms, si ie les y trouue escriptz, & celuy de vostre belle hostesse, qui est si desdaigneuse, quelle ne veult croire ny accepter que lon luy face du bien.

CVRTALIVS. Par mon ame, nous luy en auons bien baille. Cestoit ainsi quil failloit besongner, Byrpha-

nes, afin den vuyder la place, cest Mercure luy mesme, sans faillir.

BYRPHANES. Cest luy sans autre voyrement. Voyla le plus heureux larcin qui fut iamais faict : car nous auons desrobe le prince & patron des robeurs : qui est vng acte digne de memoire immortelle : & si auons recouuert vng liure dont il nest point de semblable au monde.

CVRTALIVS. La pippee est bonne, veu que au lieu du sien nous luy en auons mis vng qui parle bien dautres matieres. Je ne crains que vne chose, cest, que si Iupiter le voit, & quil trouue son liure perdu, il nen fouldroye & abyfme tout ce pource monde icy, qui nen peult mais, pour la punition de nostre forfait. il ny auroit gueres a faire : car il est assez tempestatif quand il se y met. Mais ie te diray que nous ferons. Pource que ie pense que tout ainsi que rien nest contenu en ce liure, qui ne se face : ainsi rien ne se faict, qui ny soit contenu. Nous regarderons ce pendant si cestuy notre larcin y est point predict & pronostique, & si il dict point que nous le rendrons quelque foys, a celle fin que nous soyons plus asseurez du faict.

BYRPHANES. Sil y est, nous le trouuerons en cest endroiect, car voicy le tiltre, Fata & euentus anni.

CVRTALIVS. St, St. Cache ce liure : car ioy Ardelio qui vient : lequel le vouldroit veoir. Nous le verrons plus amplement vne autre foys tout a loysir.





DIALOGVE II

—
LES PERSONNAGES.

Trigabus, Mercure, Rhetulus, Cubercus, Drarig.

TRIGABVS.

IE puisse mourir, Mercure, si tu es qung abuseur, & fusses tu filz de Iupiter troys foys, affin que ie te le dye. Tu es vng caut Varlet. Te souuient il du bon tour que tu feiz oncques puis ne fuz tu icy? Tu en bailles bien a noz Refueurs de Philosophes.

MERCVRE. Comment donc?

TRIGABVS. Comment? Quant tu leur dis que tu auois la pierre Philosophale, & la leur monstras, pour laquelle ilz font encore en grant peine, dont ilz timportunerent tant par leurs prieres, que toy doubtant a qui tu la donnerois entiere, vins a la briser, & mettre en pouldre, & puis la respandiz par lareine du theatre, ou ilz esloyent disputans (comme ilz ont de costume) a celle fin que vng chascun en eust quelque peu, leur disant quilz cher-

chassent bien, & que filz pouuoient recouurer dicelle pierre philosophale, tant petite piece fust elle, ilz feroient merueilles, transmuroyent les metaulx, romproyent les barres des portes ouuertes : gariroyent ceulx qui nauroyent point de mal : Interpreteroyent le langage des oyseaulx : Impetreroient facilement tout ce quilz voudroyent des Dieux, pourueu que ce fust chose licite, & qui deust aduenir, comme apres le beau temps la pluye, fleurs & serain au printemps, en este pouldre & chaleurs, fruietz en automne, froid & fanges en hyuer. bref, quilz feroient toutes choses, & plusieurs aultres. Vrayement ilz nont cesse depuis ce temps de fouiller & remuer le sable du theatre, pour en cuyder trouuer des pieces. Cest vng passetemps que de les veoir esplucher. Tu dirois proprement que ce sont petiz enfans, qui sesbattent a la pouldrette, sinon quand ilz viennent a se battre.

MERCVRE. Et bien, nen y a il pas eu vng qui en ayt trouue quelque piece ?

TRIGABVS. Pas vng, de par le dyable : mais il ny a celuy qui ne se vante quil en a grande quantite, tellement que si tout ce quilz en monstrent, estoit amasse ensemble, il seroit dix foys plus gros que nestoit la pierre en son entier.

MERCVRE. Il pourroit bien estre, que pour des pieces dicelle pierre philosophale, ilz auroient choisi par my le sable du sable mesmes, & si ny auroit pas gueres a faire : car il est bien difficile de les cognoistre dentre le sable, pource quil ny a comme point de difference.

TRIGABVS. Je ne scay : mais iay veu plusieurs affermer quilz en auoient trouue de la vraye, & puis bien tost

apres doubter si cen estoit, & finablement ietter la toutes les pieces quilz en auoient, pour se mettre a en chercher daultres. Puis de rechef apres en auoir bien amasse, ne se pouuoient asseurer ny persuader que cen fust : tellement que iamais ne fut exhibe vng tel ieu, vng si plaissant esbatement, ny vne si noble fable, que ceste cy. Corbieu, tu les nous a bien mis en besongne nos veaulx de philosophes.

MERCVRE. Nay pas?

TRIGABVS. Sambieu, ie vouldroie que tu eusses veu vng peu le desduit, comment ilz sentrebattent par terre, & comment ilz ostent des mains lung de laultre les myes dareine quilz trouuent : comment ilz rechignent entre eulx quant ilz viennent a confronter ce quilz en ont trouue. Lung se vante quil en a plus que son compaignon, lautre luy dict que ce nest pas de la vraye. Lung veult enseigner comme cest quil en fault trouuer, & si nen peut pas recouurer luy mesmes. Lautre luy respond quil le scait aussi bien & mieulx que luy : Lung dict que pour en trouuer des pieces, il se fault vestir de rouge & vert. Lautre dict quil vouldroit mieulx estre vestu de iaune & bleu. Lung est dopinion quil ne fault manger que six foys le iour avec certaine diette. Lautre tient que le dormir avec les femmes ny est pas bon. Lung dict quil fault auoir de la chandelle, & fust ce en plain mydi. Lautre dict du contraire. Ilz crient, ilz se demeinent, ilz se iniurient, & dieu scait les beaulx proces criminelz qui en fourdent, tellement quil ny a court, rue, temple, fontaine, four, molin, place, cabaret, ny bourdeau, que tout ne soit plein de leurs parolles, caquetz, disputes,

factions & enuies. Et si en y a aucuns dentre eulx qui sont si oultreuidez & opiniaftres, que pour la grande perfuafion quilz ont que lareine par eulx choifie eft de la vraye pierre philosophale, promettent rendre raifon & iuger de tout, des cieulx, des champs Elifiens, de vice, de vertu, de vie, de mort, de paix, de guerre, du paffe, de laduenir, de toutes chofes & plusieurs aultres, tellement quil ny a rien en ce monde, de quoy il ne faille quilz en tiennent leurs propos, voire iufques aux petis chiens des garfes des Druydes, & iufques aux poupees de leurs petis enfans. Il eft bien vray quil en y a quelques vngs (ainfi que iay ouy dire) lefquelz on eftime en auoir trouue des pieces : mais icelles nont eu aucune vertu ne propriete, finon quilz en ont transforme des hommes en cigales, qui ne font aultre chofe que cacquetter iufques a la mort, daultres en perroquetz iniurieux, non entendans ce quilz iargonnent, & daultres en afnes propres a porter gros faix, & opiniaftres a endurer force coups de baftons. Bref, cest le plus beau paffetemps, & la plus ioyeufe rifee de confiderer leur facon de faire, que lon vit oncques, & dont lon ouyt iamais parler.

MERCVRE. A bon efcient?

TRIGABVS. Voire par le corbieu. Et si tu ne men veulx croire, vien ten, ie te meneray au theatre, ou tu verras le miftere, & en riras tout ton beau faoul.

MERCVRE. Cest tres bien dict, allons y. Mais iay grand paour quilz me cognoiffent.

TRIGABVS. Ofte ta verge, tes talaires, & ton chapeau, ilz ne te cognoiftront iamais ainfi.

MERCVRE. Non non : ie feray bien mieulx, ie men voys changer mon visage en aultre forme. Or me regarde bien au visage pour veoir que ie deuiendray.

TRIGABVS. Vertubieu, quest cecy? quel Proteus ou maistre Gonin tu es? comment tu as tantost eu change de visage? ou tu estois vng beau ieune gars, tu tes faict deuenir vng viellart tout gris. ha ientendz bien maintenant dont cela procede, cest par la vertu des motz que ie tay veu ce pendant mormonner entre tes leures : Mais, par le corbieu si fault il que tu men monstres la science, ou tu ne feras pas mon amy. ie paieray tout ce que tu voudras. Sil aduient que ie sache une foys cela, & que ie prenne tel visage que ie voudray, ie feray tant que lon parlera de moy. Or ie ne tabandonneray iamais que tu ne le me ayes enseigne. le te supplie, Mercure mon amy, apprens moy les parolles quil fault dire, affin que ie tienne cela de toy.

MERCVRE. Vraiment ie le veulx bien, pource que tu es bon compaignon. ie le tenseigneray auant que ie parte dauec toy. Allons premierement aux areines, & puis apres ie le te diray.

TRIGABVS. Or bien, ie me fie en ta parolle. Voy tu cestuy la qui se promene si brusquement? le voudrois que tu louyffes vng petit raisonner, tu ne vis oncques en ta vie le plus plaissant badin de philosophe. Il monstre ie ne scay quel petit grain dareine, & dict par ses bons dieux que cest de la vraye pierre philosophale, voire & du fin cueur dicelle. Tien la, comment il torne les yeulx en la teste? est il content de sa personne? voy tu comment il nestime rien le monde au prix de foy?

MERCURE. En voyla vng aultre qui nest pas moins rebarbatif que luy, approchons nous vng petit, & voions les mines quilz feront entre eulx, & oyons les propos quilz tiendront.

TRIGABVS. Cest bien dict.

RHETVLVS. Vous avez beau chercher messieurs, car cest moy qui ay trouue la feue du gasteau.

CVBERCVS. Mon amy, ne vous glorifiez ia tant. La pierre philosophale est de telle propriete, quelle pert sa vertu si lhomme presume trop de foy apres quil en a trouue des pieces. ie pense bien que vous en auez : mais souffrez que les autres en cherchent, & en aient aussi bien que vous, si leur est possible. Mercure qui la nous a baillee, nentend point que nous vsions de ces reprouches entre nous, mais veult que nous nous entraymions lung lautre comme freres. Car il ne nous a pas mis a la queste dune si noble & diuine chose pour diffension : mais plus tost pour dilection. Toutefois (a ce que ie voy) nous faisons tout le contraire.

RHETVLVS. Or vous avez beau dire, ce nest que fable tout ce que vous autres auez amasse.

DRARIG. Vous mentez par la gorge, en voyla vne piece, qui est de la vraye pierre philosophale, mieulx que la vostre.

RHETVLVS. Nas tu point de honte de presenter cela pour pierre philosophale? Est il pas bon a veoir que ce nest que fable? Phy phy, oste cela.

DRARIG. Pourquoi me las tu faict tumber? elle fera perdue. ie puisse mourir de male rage, si iestoie homme de guerre, ou que ieusse vne espee, si ie ne

te tuoye tout roide, fans iamais bouger de la place. comment est il possible que ie la puisse trouuer maintenant? Iauois tant pris de peine a la chercher, & ce meschant, mauidict, & abominable la ma faict perdre.

RHETVLVS. Tu nas pas perdu grant chose, ne te chaille.

DRARIG. Grant chose? Il ny a trefor en ce monde pour lequel ie leusse voulu bailler, que males furies te puissent tormenter. O traistre enuieux que tu es, ne me pouuois tu autrement nuyre, sinon de me faire perdre en vng moment tous mes labeurs depuis trente ans? ie men vengeray, quoy quil tarde.

CVBERCVS. Ien ay quinze ou seze pieces, entre lesquelles ie suis bien aßeure quil en y a quatre (pour le moins) qui sont de la plus vraye, quil est possible de recouurer.

TRIGABVS. Or ca messieurs, dictes nous (sil vous plaist) que cest que vous autres philosophes cherchez tant tous les iours parmy lareine de ce theatre?

CVBERCVS. A quoy faire le demandez vous? Scauez vous pas bien que nous cherchons des pieces de la pierre philosophale, laquelle Mercure mist iadis en poudre, & nous la repandit en ce lieu?

TRIGABVS. Et pour quoy faire de ces pieces?

CVBERCVS. Pour quoy faire dea? pour transmuier les metaulx, pour faire tout ce que nous vouldrions, & impetrer tout ce que nous demanderions des dieux.

MERCURE. Est il bien possible?

CVBERCVS. Sil est possible? en doubtes vous?

MERCVRE. Voire ien doute : Car vous qui auez dict nagueres que vous en auez pour le moins quatre pieces de la vraye, pourriez bien faire par le moyen de lune (si toutes ne les y voulez employer) que vostre compaignon pourroit facilement recouurer la sienne laquelle lautre luy a faict perdre, dont il est demy enrage. Et moy qui nay point dargent, vous priroy volontiers que ce fust vostre bon plaisir de me conuertir en escuz quinze liures de monnoye (sans plus) que iay en ma bourse, vous ny scauriez rien perdre : il ne vous pourroit couster que le vouloir, ou la parolle, si tant estoit que ces pieces (que vous auez) eussent tant defficace que vous dictes.

CVBERCVS. Je vous diray Monsieur, il ne le fault pas prendre ainsi. vous deuez entendre quil nest pas possible que la pierre soit de telle vertu, quelle estoit iadis, quand elle fust brisee nouvellement par Mercure, pource quelle est toute esuentee depuis le temps quil la respan due par le theatre. & si vous dy bien vng point quil nest ia besoing quelle monstre sa valeur quant ainsi seroit quelle lauroit encores. Et dauantage, Mercure luy peult soustraire & restituer sa vertu, ainsi quil luy plait.

MERCVRE. Il nest ia besoing, dictes vous ? & pour quoy vous rompez vous donc la teste, les yeulx, & les reins a la chercher si obstinement ?

RHETVLVS. Non non, ne dictes point cela, car elle est autant puissante & vertueuse, quelle fut iamais, nonobstant quelle soit esuentee, comme vous dictes. Si ce que vous en auez, ne monstre point par œuure & par effect quelque vertu, cest bien signe que ce nen est point de la vraye. Quant au regard de ce que ien ay, ie vous ad-

uertiz bien dung cas que ien fay ce que ie veulx. Car non seulement ie transmue les metaulx, comme lor en plomb (ie vous dy le plomb en lor) mais aussi ien fay transformation sur les hommes, quand par leurs opinions transmuees bien plus dures que nul metal, ie leur fay prendre autre facon de viure : car a ceulx qui nosoient nagueres regarder les Vestales, ie fay maintenant trouuer bon de coucher avec elles. Ceulx qui se soloient habiller a la Bouhemienne, ie les fay acoustrer a la Turquie. Ceulx qui parcydeuant alloient a cheual, ie les fay trotter a piedz. Ceulx qui auoient coustume de donner, ie les contrains de demander. Et si fay bien mieulx, car ie fay parler de moy par toute la Grece, tellement quil en y a telz qui soustiendront iusque a la mort contre tous que ien ay de la vraye. & plusieurs autres belles choses que ie fay par le moyen dicelles pieces, lesquelles seroient trop longues a racompter. Or ca bon homme, que te semble il de noz philosophes?

MERCVRE. Il me semble quilz ne sont gueres sages, monsieur, ne vous aussi.

RHETVLVS. Pour quoy?

MERCVRE. De se tant trauailler & debatre pour trouuer & choyrir par lareine de si petites pieces dune pierre mise en pouldre, & de perdre ainsi leur temps en ce monde icy, sans faire autre chose que chercher ce que a ladventure il nest pas possible de trouuer, & qui (peult estre) ny est pas. Et puis ne dictes vous pas que ce fut Mercure qui la vous brisa, & respendit par le theatre?

RHETVLVS. Voire, ce fust Mercure.

MERCVRE. O pources gens, vous fiez vous en Mer-

cure, le grand aucteur de tous abuz & tromperie? Scauez vous pas bien quil na que le bec, & que par ses belles raisons & persuasions il vous feroit bien entendre de vessies que sont lanternes, & de nuees que sont poilles darain? Ne doubtez vous point quil ne vous ait baille quelque aultre pierre des champs, ou, peult estre, de lareine mesmes, & puis quil vous ayt faißt a croire que cest la pierre philosophale, pour se mocquer de vous, & prendre son passetemps des labeurs, coleres, & debatz quil vous voit auoir en cuydant trouuer la chose laquelle nest point?

RHETVLVS. Ne dißtes pas cela monsieur, car sans faillir cestoit la pierre philosophale, on en a trouue des pieces, & en a lon veu certaines experiences.

MERCVRE. Vous le dißtes, mais ien doute, car il me semble que, si cela fust, vous feriez choses plus merueilleuses, veu la propriete que vous dißtes quelle a, & mesmement comme gens de bon vouloir que vous estes, pourriez faire deuenir tous les pources riches, ou a tout le moins, vous leur feriez auoir tout ce qui leur est necessaire, sans truander.

RHETVLVS. Les belistres sont de besoing au monde, car si tous estoient riches, lon ne trouueroit point a qui donner, pour exercer la belle vertu de liberalite.

MERCVRE. Vous trouueriez aysement les choses perdues, & scauriez les cas dont les hommes doutent, affin de les mettre dapointement selon la verite, laquelle seroit bien cognue.

RHETVLVS. Et que diroyent les iuges, aduocatz,

& enquesteurs? que feroient ilz de tous leurs codes, pandectes, & digestes, qui est yne chose tant honeste & vtile?

MERCVRE. Quand il y auroit quelcun qui feroit malade, & on vous manderoit, vous ne feriez que mettre vne petite piece dicelle pierre philosophale sur le patient, quil feroit gary incontinent.

RHETVLVS. Et de quoy seruiroient les medecins, & apothicaires, & leurs beaulx liures de Galien, Auicenne, Hippocrates, Egineta, & autres qui leur coustent tant? Et puis par ce moyen tout le monde voudroit tousiours guerir de toutes maladies, & iamais nul ne voudroit mourir, laquelle chose feroit trop defraisonnable.

TRIGABVS. En voyla vng lequel semble auoir trouue quelque chose, tenez comment les aultres y accourent denuie, & se mettent a chercher au mesme lieu.

RHETVLVS. Ilz font tref bien de chercher : car ce qui nest trouue, se trouuera.

MERCVRE. Voire, mais depuis le temps que vous cherchez, si nest il point de bruit que vous ayez faict aucun acte digne de la pierre philosophale, qui me faict doubter que ce ne lest point, ou (si ce lest) quelle na point tant de vertu que lon dict : mais que ce ne sont que parolles, & que vostre pierre ne sert que a faire des comptes.

RHETVLVS. Je vous ay ia dict plusieurs cas que iay faict par le moyen de ce que ien ay.

MERCVRE. Et puis quest ce que cela? Le grand babil & hault caquet que vous en auez, en est cause, & non pas vostre grain de sable: vous tenez cela tant seule

ment de Mercure, & non aultre chose : car tout ainsi quil vous a payez de parolles, vous faisant a croire que cestoit la pierre philosophale, aussi contentez vous tout le monde de belle pure parole. Voyla de quoy ie pense que vous estes tenuz a Mercure.

TRIGABVS. Ie puisse mourir si iestoye que du Senat, si ie ne vous enuoyoye bien tous a la charrue, aux vignes, ou en galleres. Pensez vous quil faict beau veoir vng tas de gros veaulx perdre tout le temps de leur vie a chercher de petites pierres comme les enfans? Encores si cela venoit a quelque profit, ie ne diroys pas : mais ilz ne font rien de tout ce quilz cuydent, quilz resuent & promettent. Par le Corbieu ilz font plus enfans que les enfans mesmes : Car des enfans encor en faict on quelque chose, & sen sert lon aulcunement. filz samusent a quelque ieu, lon les faict cesser aiseement pour les faire besongner : Mais ces Badins & Refueurs de philosophes, quant ilz se sont vne foys mis a chercher des grains dareine parmy ce theatre pensans trouuer quelque piece de leur belle pierre philosophale, on ne les peult iamais retirer de ce sot ieu de barbue & perpetuelle enfance, ains vieillissent & meurent sur la besongne. Combien en ay ie veu qui deuoyent faire merueilles? Ouy dea, des naueaulx, ilz en ont belles lettres.

RHETVLVS. On nen trouue pas des pieces ainsi que lon voudroit bien, & puis Mercure nest pas tousiours fauorable a tous.

MERCVRE. Ie le pense.

RHETVLVS. Or messieurs, il ne vous desplaira

point, si ie prens conge de vous, car voy la monsieur le Senateur Venulus, avec lequel iay promis daller souper, qui menuoye querir par son seruiteur.

MERCVRE. A dieu donc monsieur.

TRIGABVS. Voyla de mes gens, il sera assis au hault bout de la table, on luy trenchera du meilleur, il aura lauduit, & le cacquet par dessus tous, & dieu scait sil leur en comptera de belles.

MERCVRE. Et tout par le moyen de ma pierre philosophale.

TRIGABVS. Et quoy donc? Quand ce ne seroit ia que les repues franches quilz en ont, ilz sont grandement tenus a toy Mercure.

MERCVRE. Tu voy de quoy sert mon art. Or il me fault aller faire encor quelque message secret de par Iupiter mon pere, a vne dame, laquelle demeure au pres du temple dapollo : & puis il me fault aussi vng petit veoir mamye, deuant que ie retourne. A dieu.

TRIGABVS. Tu ne me veulx donc pas tenir promesse?

MERCVRE. De quoy?

TRIGABVS. De menseigner les motz quil fault dire pour changer ma trongne & mon visage en telle forme que ie voudray.

MERCVRE. Ouy dea, cest bien dict : escoute en loreille.

TRIGABVS. Comment? ie ne toy pas, ie ne scay que tu dis, parle plus hault.

MERCVRE. Voyla toute la recepte, ne loblies pas.

TRIGABVS. Qua il dict? par le sambieu, ie ne lay

point entendu, & croy quil ne ma rien dict, car ie nay rien ouy. Sil meust voulu enseigner cela, ieusse fait mille gentilleffes, ie neusse iamais eu paour dauoir faulte de rien. Car quand ieusse eu affaire dargent, ie neusse fait que transmuier mon visage en celluy de quelcun a qui ses treforiers en doyuent, & men feusse alle le receuoir pour luy. Et, pour bien iouyr de mes amours, & entrer sans danger chez ma mye, ieusse pris souuent la forme & la face de lune de ses voisines, a celle fin que lon ne meust cogneu, & plusieurs aultres bons tours que ieusse fait. O la bonne facon de masques que ceust este, sil meust voulu dire les motz, & quil ne meust point abuse. Or ie reuiens a moymesmes, & cognois que lhomme est bien fol, lequel sattend auoir quelque cas de cela qui nest point, & plus malheureux celuy, qui espere chose impossible.





DIALOGVE III.

LES PERSONNAGES.

*Mercure, Cupido, Celia, Phlegon, Statius,
Ardelio.*

MERCURE.

ENCORES suis ie grandement esmerueille comment il peult auoir si belle patience. le forfaict de Lycaon, pour lequel il fit iadis venir le deluge sur la terre, nestoit point tant abominable que cestuy cy. le ne scay a quoy il tient, quil nen a desia du tout fouldroye & perdu ce malheureux monde, de dire que ces traistres humains non seulement lui ayent ose retenir son liure, ou est toute sa prescience : Mais encores, comme si cestoit par iniure & mocquerie, ilz luy en ont enuoye vng au lieu dicelluy, contenant tous ses petiz passetemps damours, & de ieu- nesse, lesquelz il pensoyt bien auoir faictz a cachette de Iuno, des dieux & de tous les hommes : Comme quand il se feit Taureau pour raur Europe : Quand il se des-

guifa en Cygne pour aller a Læda : Quand il print la forme dAmphitrion, pour coucher avec Alcmena : quand il se transmua en pluye dor, pour iouyr de danae : quand il se transforma en Diane, en Pasteur, en Feu, en aigle, en Serpent, & plusieurs aultres menues follies, quil nappartenoit point aux hommes de scauoir, & encore moins les escrire. Pensez si Iuno trouue vne foys ce liure, & quelle vienne a lire tous ces beaulx faictz, quelle feste elle luy menera? Je mefbahis comment il ne ma gette du hault en bas, comme il fit iadis Vulcanus : lequel en est encor boiteux du coup quil print, & fera toute sa vie. Je me fusse rompu le col, car ie nauois pas mes talaires aux piedz pour voler, & me garder de tumber. Il est vray que ce a este bien ma faulte en partie : car ie y deuoye bien prendre garde de par dieu auant que lemporter de chez le relieur : mais que eusse ie faict? cestoit la veille des Bacchanales, il estoit presque nuyt, & puis tant de commissions que ie auoys encores a faire, me troubloient si fort lentendement, que ie ne scauoye que ie faisoie. Daultre part, ie me fioye bien au relieur, car il me sembloit bien bon homme, aussi est il, quant ne seroit ia que pour les bons liures quil relie & manie tous les iours. iay este vers luy depuis, il ma iure avec grandz sermens, quil mauoit rendu le mesme liure, que ie luy auoye baille, dont ie suis bien asseure quil ne ma pas este change en ses mains. Ou est ce que ie fuz ce iour la? il my fault songer. Ces meschans avec lesquelz ie beu en lhostellerie du charbon blanc, le mauroient ilz point desrobe, & mys cestuy cy en son lieu? Il pourroit bien estre, car ie mabsentay deulx assez long temps, ce

pendant quon estoit alle tirer le vin. Et par mon serment, ie ne scay comment ce vieulx rassotte na honte? Ne pouuoit il pas auoir veu aultrefois dedans ce liure (ouquel il cognoissoit toutes choses) que icelluy liure debuoit quelque fois deuenir? le croy que sa lumiere la esblouy : car il failloit bien que cestuy accident y fust predict, aussi bien que tous les aultres : ou que le liure fust faulx. Or, sil sen courrousse, quil sen deschausse, ie ny scaurois que faire. Quest ce quil ma baille icy en memoire? De par Iupiter laltitonant soit faict vng cry publique par tous les carrefours Dathenes, & sil est besoing, aux quatre coings du monde, que sil y a personne qui ayt trouue vng liure intitule : *Quæ in hoc libro continentur : Chronica rerum memorabilium, quas Iupiter gessit antequam esset ipse. Fatorum præscriptum, siue eorum quæ futura sunt, certæ dispositiones. Catalogus heroum immortalium qui cum Ioue vitam victuri sunt sempiternam.* Ou sil y a quelcun qui sache aulcune nouuelle dicelluy liure, lequel appertient a Iupiter, quil le rende a Mercure, lequel il trouuera tous les iours en lacademie, ou en la grand place, & icelluy aura pour son vin la premiere requeste quil luy fera. Que sil ne le rend dedans huiet iours apres le cry faict, Iupiter a delibere de sen aller par les douze maisons du ciel, ou il pourra aussi bien deuiner celuy qui laura, que les astrologues : dont fauldra que icelluy qui la, le rende non sans grande confusion, & punition de sa personne. Et quest ce cy? Memoire a Mercure de bailler a Cleopatra de par Iuno, la recepte qui est cy dedans ce papier ployee, pour faire des enfans, & en deliurer avec aussi

grand ioye que quand on les conceoit : & apporter ce qui sensuyt. Voire dea apporter, ie le feray tantost : attendez vous y. Premièrement vng perroquet qui sache chanter toute Liliade Dhomere. Vng corbeau, qui puisse causer & harenguer a tous propos. Vne pie qui sache tous les preceptes de philosophie. Vng Singe, qui ioue au quillard. Vne guenon, pour luy tenir son miroir le matin quand elle saccoustre. Vng miroir dacier de Venise, des plus grandz quil pourra trouuer. De la Ciuette, de la Ceruse, Vne grosse de lunettes, des Gandz parfumez. Le Carequant de pierrerie qui faict faire les cent nouuelles nouuelles. Ouide de lart daymer, & six paires de potences Dhebene. Ie ne puisse iamais remonter aux cieulx, si ie faiz rien de tout cela, & voyla son memoire & sa recepte en pieces, elle yra chercher vng autre vallet que moy, par le corbieu. Comment me feroit il possible de porter toutes ses besongnes la hault? Ces femmes icy veulent que lon leur face mille seruices, comme si lon estoit bien tenu a elles : mais au diable lune qui dye, tien Mercure, voyla pour auoir vng feutre de chapeau. Et puis qu'est cecy? Memoire a Mercure de dire a Cupido de par sa mere Venus (ha, est ce vous Venus? vous ferez obeye vrayement) que, le plus tost quil pourra, il sen voise tromper & abuser ces Vestales (lesquelles cuydent estre si sages & prudentes) pour leur remonstrer vng petit leur malheureuse follie & temerite. Et que pour ce faire, il s'adresse a Somnus, qui luy prestera volontiers de ses garçons, avec lesquels il yra de nuyt a icelles Vestales, & leur fera taster & trouuer bon en dormant ce quen veillant elles ne cessent de

blasmer : & quil escoute bien les propos de regretz & repentances que chascune tiendra a par soy, pour luy en mander toutes nouvelles bien au long, & le plus tost quil luy sera possible. Item dire à ces dames & damoyelles, quelles noublient pas leurs touretz de nez quand elles yront par la ville, car ilz font bien bons pour se rire & mocquer de plusieurs choses que lon voit, sans que le monde sen apercoiue. Item aduertir ces ieunes filles quelles ne faillent pas darrouser leurs violettes deuers le soir, quand il fera seichereffe : & quelles ne se voient pas coucher de si bonne heure, quelles nayent receu & donne le bon soir a leurs amys : & quelles se donnent bien garde de se coiffer sans miroir, & quelles apprennent & recordent souuent toutes les chansons nouvelles. Quelles soyent gracieuses, courtoises & amiables aux amans. Quelles ayent plusieurs Ouyz aux yeulx, & force Nennye en la bouche : & que surtout elles se facent bien prier a tout le moins que par leurs dictz elles ne viennent point si tost a declairer leur volunte, ains quelles la dissimulent le plus quelles pourront, pource que c'est tout le bon. la parolle faiet le ieu. Bien. il ny aura point de faulte, si ie treuve Cupido. Encores des commissions? Ha, cest ma dame Minerue. ie cognois bien son escripture. Certes ie ne luyouldroye faillir, pour perdre mon immortalite. Memoire a Mercure de dire aux Poetes de par Minerue, quilz se deportent de plus escrire lung contre lautre, ou elle les desaduouera, car elle nen ayme ny appreuue aucunement la facon, & quilz ne samusent point tant a la vaine parolle de mensonge, quilz ne prennent garde a lutile silence de verite.

Et que silz veullent escrire damour, que ce soit le plus honestement, chastement & diuinement quil leur fera possible, & a l'exemple delle. Dauantage, scauoir si le poete Pindarus a riens encores mis en lumiere, & recouurer tout ce quil aura faict, & apporter tout ce quil pourra trouuer de la facon des painctres, Apelles, Zeuxis, Parrasius, & aultres de ce temps, mesmement touchant le faict de broderie, tapisserie, & patrons douurages a lesguille. Et aduertir toute la compagnie des neuf Muses, quelles se donnent bien garde dung tas de gens qui leurs font la court faisans semblant les seruir & aymer, mais ce nest que pour quelque temps, afin quilz acquerent bruyt & nom des poetes, & que par le moyen delles (comme de toutes aultres choses dont ilz se scauent bien ayder) ilz puissent trouuer acces enuers Plutus, pour les richesses, duquel elles se font veu souvent estre mesprisees & abandonnees, dont elles deuroyent bien estre sages doresnauant. Vrayement ma dame Minerue, ie le feray pour lamour de vous. Qui est cestuy la qui vole la? Par dieu ie gage que cest Cupido. Cupido?

CVPIDO. Qui est ce la? he, bon iour Mercure : est ce toy? & puis quelles nouvelles? Que se dict de bon la hault en vostre cour celeste? Iupiter est il plus amoureux?

MERCVRE. Amoureux de par le diable? il na garde pour le present : mais la memoire & souuenance de ses amours luy torne maintenant en grand ennuy, & facherie.

CVPIDO. Comment donc?

MERCVRE. Pource que ces paillars humains en

ont fait vng liure, lequel de male aduventure ie luy ay apporte au lieu du sien, ou il regardoit tousiours quant il vouloit commander quel temps il deuoit faire, lequel iestoye alle faire relier : mais il ma este change : ie men voys pour le faire crier a son de trompe, affin que sil y a quelcun qui layt, quil le rende. il men a bien cuide manger.

CVPIDO. Il me semble que iay ouy parler dung liure le plus merueilleux que lon vit oncques, que deux compagnons ont, avec lequel (ainsi quon dict) ilz disent la bonne aduventure a vng chascun, & scauent aussi bien deuiner ce qui est a venir, que iamais fit Tyresias, ou le Chefne de Dodone. Plusieurs Astrologues briguent pour lauoir, ou en recouurer la copie : Car ilz disent quilz feroient leurs Ephemerides, Pronostications, & Almanachs beaucoup plus seurs & veritables. Et dauantage, ces gallantz promettent aux gens de les enroller au liure dimmortalite pour certaine somme dargent.

MERCVRE. Voire ? Par le corbieu cest ce liure la sans aultre. Il ny a que danger quilz ny escripuent des vsuriers, rongeurs de pources gens, des bougres, des larrons, & quilz en effacent des gens de bien, pource quilz nont que leur donner. Iupiter en auroit bien de par le diable. Et ou les pourroys ie trouuer ?

CVPIDO. Ie ne ten scaurois que dire : car ie ne suis point curieux de ces matieres la. Ie ne pense sinon a mes petiz ieux, menuz plaisirs, & ioyeux esbattemens, & entretenir ces ieunes dames, a iouer au cachemouchet au domicile de leurs petiz cueurs ou ie picque & laisse fouuent de mes legeres flesches, a voltiger par leurs

cerueaulx, & leur chatoiller leurs tendres mouelles, & delicattes entrailles, a me monſtrer & promener de dedans leurs ryans yeulx, ainſi quen belles petites galleries, a baiſer & ſuccer leurs leures vermeilles, a me laiſſer couler entre leurs durs tetins, & puis de la me deſrober, & men aller en la vallee de ioyſſance, ou eſt la fontaine de iouvence, en laquelle ie me ioue, ie me rafreſchy & recree, & y faiz mon heureux ſeiour.

MERCVRE. Ta mere ma icy baille vng memoire pour taduertir de quelque choſe : Tien, tu le verras tout a loisir, & feras le contenu : car iay grand haſte. adieu.

CVPIDO. Tout beau, tout beau ſeigneur Mercure.

MERCVRE. Vertubieu, tu me arracheras mes taires, laiſſe moy aller Cupido ie te prie, ie nay pas ſi grand enuye de iouer que toy.

CVPIDO. Pour tant que ie ſuis ieunette, amy nen prenez eſmoy, ie feroys myeux la choſette que plus vieille que moy.

MERCVRE. Ha, que tu as bon temps, tu ne te ſoucyes gueres s'il doit plouuoir ou neiger, comme faiſt noſtre iupiter, lequel en a perdu le liure.

CVPIDO. Touſiours les amoureux auront bon iour, Touſiours & en tout temps les amoureux auront bon temps.

MERCVRE. Voire voire, nous en ſommes bien.

CVPIDO. Il y a ma damoyſelle il y a ie ne ſcay quoy. Qui eſt ceſte belle ieune fille, que ie voy la bas en vng verger ſeullette ? Eſt elle point encore amoureuse ? il fault que ie la voye en face. Nenny, & touteſſois ie

ſcay bien que ſon amy languit pour lamour d'elle. Ha, vous aymerez belle dame ſans mercy, auant qu'ayez marche trois pas.

CELIA. O ingrate & meſcognoiſſante que ie ſuis. en quelle peine eſt il maintenant pour lamour de moy? Or cognois ie a ceſte heure (mais las ceſt bien trop tard) que la puissance damour eſt merueilleuſement grande, & que lon ne peult euter la vengeance diceluy. Nay ie pas grand tort dainſi meſpriſer & eſconduire ceſtuy qui mayme tant? voire plus que ſoy meſmes? Veulx ie toujours eſtre autant inſenſible qu'une ſtatue de marbre? Viuray ie toujours ainſi ſeullette? Helas, il ne tient qu'a moy : ce n'eſt que ma faulte, & folle opinion. Ha petiz oyſillons, que vous me chantez & monſtrez bien ma lecon, que nature eſt bonne mere de menſeigner, par voz motetz & petitz ieux, que les creatures ne ſe peuuent paſſer de leurs ſemblables. Or vous feroys ie volontiers vne requeſte, ceſt que vous ne m'importuniſſiez plus par voz menuz iargons : car ientendz trop ce que vous voulez dire : & que ne me ſeiſſiez plus veoir les ſpectacles de voz amoureux aſſemblemens : car cela ne me peult reſiouyr, ains me faiſt iuger que ie ſuis la plus malheureuſe creature qui ſoit en ce monde. Helas quand reuiendra il mon amy? Iay grand paour que ie ne lui aye eſte ſi farouche, quil ne retourne plus. Si fera, ſil ma autant aymee ou ayme encores, comme ie layme maintenant. Il me tarde bien que ie ne le voy : ſil reuiert iamais, ie luy feray plus gracieuſe, & lui feray bien vng plus doux racueil, & meilleur traiſtement, que ie nay pas faiſt par cy deuant.

CVPIDO. Va va de par dieu va, dict la fillette, puis que remede ny puis mettre. Or, elle est bien la bonne dame, elle en a ce quil luy en fault.

MERCURE. Nest ce pas pitié, soit que ie vienne en terre, ou que ie retourne aux cieulx, tousiours le monde, & les dieux me demandent, si iay, ou si ie scay rien de nouveau. il faudroit vne mer de nouuelles, pour leur en pescher tous les iours de fresches. Je vous diray, a celle fin que le monde ayt de quoy en forger, & que ien puisse porter la hault, ie men voys faire tout a ceste heure, que ce cheual la parlera a son palefrenier, qui est dessus, pour veoir quil dira : ce sera quelque chose de nouveau a tout le moins. Gargabanado Phorbantas Sarmotoragos. O, quay ie fait ? iay presque profere tout hault les parolles quil fault dire pour faire parler les bestes. Je suis bien fol, quant ie y pense, si ieusse tout dict, & quil y eust icy quelcun qui meust ouy, il en eust peu apprendre la science.

PHLEGON, LE CHEVAL. Il a este vng temps que les bestes parloyent : mais si le parler ne nous eust point este oste non plus qua vous, vous ne nous trouueriez pas si bestes que vous faictes.

STATIVS. Quest ce a dire cecy ? Par la vertu bieu, mon cheual parle.

PHLEGON. Voire dea, ie parle, & pourquoy non ? Entre vous hommes, pource que a vous seulz la parolle est demouree, & que nous pources bestes nauons point dintelligence entre nous, par cela que nous ne pouuons rien dire, vous scavez bien vsurper toute puissance sur nous, & non seulement dictes de nous tout ce quil vous

plait, mais aussi vous montez sur nous, vous nous picquez, vous nous battez : il fault que nous vous pourtions, que nous vous vestions, que nous vous nourrissions, & vous nous vendez, vous nous tuez, vous nous mangez. Dont vient cela? cest par faulte que nous ne parlons pas. Que si nous scauions parler & dire noz raisons, vous estes tant humains (ou deuez estre) que apres nous auoir ouy, vous nous traicteriez autrement, comme ie pense.

STATIVS. Par la morbieu il ne fut oncques parle de chose si estrange que ceste cy. Bonnes gens, ie vous prie venez ouyr ceste merueille, autrement vous ne le croirez pas. Par le sambieu mon cheual parle.

ARDELIO. Qui a il la, que tant de gens y accourent, & s'assemblent en vng troupeau? Il me fault veoir que cest.

STATIVS. Ardelio, tu ne scay pas, par le corbieu mon cheual parle.

ARDELIO. Diz tu? voyla grand merueille. Et que dict il?

STATIVS. Ie ne scay : car ie suis tant estonne douyr sortir parolles dune telle bouche, que ie nentends point a ce quil dict.

ARDELIO. Metz pied a terre, & lescoutons vng petit raisonner. Retirez-vous messieurs sil vous plait, faictes place, vous verrez aussi bien de loing que de pres.

STATIVS. Or ca, que veulx tu dire belle beste, par tes parolles?

PHLEGON. Gens de bien, puis quil a pleu au bon Mercure de mauoir restitue le parler, & que vous en

voz affaires prenez bien tant de loysir de vouloir escouter la cause dung poure animau que ie suis, vous deuez scauoir que cestuy mon palefrenier me faiët toutes les rudesses quil peult, & non seulement il me bat, il me picque, il me laisse mourir de fain, Mais.

STATIVS. le te laisse mourir de fain ?

PHLEGON. Voire, tu me laisses mourir de fain.

STATIVS. Par la morbieu vous mentez, & si vous le voulez soustenir, ie vous couperay la gorge.

ARDELIO. Non ferez dea, seriez vous bien si hardy, de tuer vng cheual qui scait parler ? Il est pour faire vng present au roy Ptolomee le plus exquis quon vist iamais. Et si vous aduertiz bien que tout le tresor de Cresus ne le pourroit pas payer. Pource aduisez bien que vous ferez, & ne le touchez point, si vous estes sage.

STATIVS. Pourquoi diët il donc ce qui nest pas vray ?

PHLEGON. Te souuient il point quant derniere-ment on tauoit baille de largent pour la despence de quatre cheuaulx que nous sommes, que tu faisois ton compte ainsi. Vous auez force fein, & force paille, faiëtes grand chere, vous naurez que pour tant daueine le iour, la reste sera pour aller banqueter avec mamye.

STATIVS. Il teust myeulx valu que tu neusses iamais parle : ne te soucyes.

PHLEGON. Encores ne men chault il de tout cela : mais quand ie rencontre quelque iument au moys que nous sommes en amour (ce qui ne nous aduient quune foys lan) il ne me veult pas souffrir monter sur elle, & toutesfoys ie le laisse bien tant de foys le iour monter sur moy. Vous hommes voulez vng droiët pour vous, &

vng aultre pour voz voisins. Vous estes bien contens dauoir tous voz plaisirs naturelz : mais vous ne les voulez pas laisser prendre aux aultres, & mesmement a nous poures bestes. Combien de foys tay ie veu amener des garfes en lestable pour coucher avec toy ? Combien de foys ma il fallu estre tesmoing de ton beau gouuernement ? Ie ne te voudrois pas requerir que tu me laissasses ainsi amener des iuments en lestable pour moy, comme tu amaines des garfes pour toy : Mais quant nous allons aux champs, tu le me pourrois bien laisser faire en la saison, a tout le moins vng petit coup. Il y a six ans quil me cheuauche : & si ne ma pas encores laisse faire cela vne poure foys.

ARDELIO. Par dieu tu as raison, mon amy, tu es le plus gentil cheual, & la plus noble beste, que ie veiz iamais. Touche la, iay vne lument, qui est a ton commandement, ie la te presteray volontiers, pour ce que tu es bon compaignon, & que tu le vaulx. tu en feras ton plaisir. Et de ma part, ie ferois trefaise, & ioyeux si ie pouuois auoir de ta semence, quant ce ne seroit ia que pour dire, voyla de la rache du cheual qui parloit.

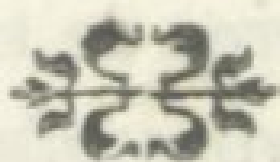
STATIVS. Par le corbieu ie vous en garderay bien, puis que vous vous estes mesle de parler si auant. Sus sus, allons, & vous deliberez de trotter hardiment, & ne faictes point la beste si vous estes sage, que ie ne vous auance bien de ce baston.

ARDELIO. Adieu adieu compaignon, te voyla bien peneux de ce que ton cheual a si bien parle a toy.

STATIVS. Par la vertubieu ie laccoustreray bien si ie puis estre a lestable, quelque parleur quil soit.

ARDELIO. Or iamais ie neusse creu qung cheual eust parle, si ie ne leusse veu & ouy. voyla vng cheual qui vault cent millions descuz. Cent millions descuz? On ne le scauroit trop estimer. Ie men voys comter le cas a maistre Cerdonius, lequel ne loblira pas en ces annalles.

MERCURE. Voyla desia quelque chose de nouveau pour le moins, ie suis bien ayse quil y auoit belle compagnie de gens, dieu mercy, qui ont ouy et veu le cas. Le bruit en fera tantost par la ville, quelcun le mettra par escript, & par aduenture quil y adioustera du sien pour enrichir le compte. Ie suis asseure que ien trouueray tantost la copie a vendre vers ces libraires. Ce pendant quil viendra quelques aultres nouuelles, ie men voys faire mes commissions, & specialement chercher la trompette de la ville, pour faire crier sil y a personne qui ayt point trouue ce diable de liure.





DIALOGVE IIII

DE DEUX CHIENS,

Hylaëtor & Pamphagus.

SIL plaifoit a Anubis, que ie peuffe trouuer vng chien lequel fceut parler, entendre, & tenir propos comme ie fay, que ie feroye ayfe? Car ie ne me veulx pas auancer de parler, que ce ne foit a mon femblable. Et toutesfois ie fuis bien affeure, que fi ie vouloye dire la moindre parolle deuant les hommes, que ie feroye le plus heureux chien, qui fut iamais. Ie ne fcay prince ne roy en ce monde, qui fut digne de mauoir, veu lestime que lon pourroit faire de moy. Se ien auoye tant feulement diët autant que ien vien de dire, en quelque compagnie de gens, le bruyt en feroit defia iufques aux Indes. Et diroit lon partout. Il y a en vng tel lieu vng chien qui parle. On viendroit de tous les quartiers du monde, la ou ie feroye, & bailleroit lon de l'argent pour me veoir & ouyr parler. Et encores ceulx qui mauroyent veu, & ouy, gagneroyent fouuent leur efcot a

racompter aux estrangers, & aux pays loingtains de ma facon, & de mes propos. Je ne pense pas que lon ayt veu chose plus merueilleuse, plus exquise, ne plus delectable. Si me garderay ie bien toutesfoys de rien dire deuant les hommes, que ie naye trouue premierement quelque chien qui parle comme moy, car il n'est pas possible, quil nen y ayt encores quelcun au monde. ie scay bien quil ne me scauroit eschapper si petit mot, que incontinent ilz ne courrussent tous a moy, pour en ouyr dauantage : & peult estre que a ceste cause, ilz me voudroyent adorer en Grece, ainsi que lon a faict Anubis en Egypte, tant sont les humains curieux de nouveaute. Or, encores nay ie rien dict, & ne diray entre les hommes, que ie naye trouue quelque chien qui ayt parle a moy. Toutesfoys que cest vne grand peine de se taire, mesmement a ceulx qui ont beaucoup de choses a dire, comme moy. Mais voicy que ie fay quant ie me trouue feulet, & que ie voy que personne ne me peult ouyr : ie me prends a dire a par moy tout ce que iay sur le cueur, & vuyde ainsi mon flux de ventre, ie vous dy de langue, sans que le monde en soit abreue. Et, bien souuent en allant par les rues a lheure que tout le monde est couche, iappelle pour mon passetemps quelcun de noz voisins par son nom, & luy fay mettre la teste a la fenestre, & crier vne heure, Qui est la? Apres quil a prou crye, & que personne ne luy respond, il se colere, & moy de rire. Et quant les bons compagnons de chiens s'assemblent pour aller battre le paue, ie my trouue volentiers, affin que ie parle librement entre eulx pour veoir si ien trouueray point qui entende & parle comme

moy, car ce me feroit vne grande consolation, & la chose que plus ie desire en ce monde. Or quand nous iouons ensemble, & nous mordons lung lautre, ie leur dy tousiours quelque chose en loreille, les appelant par leurs noms & furnoms, en leur demandant filz parlent point. de laquelle chose ilz sont aussi estonnez que si cornes leur venoyent : Car voyans cela, ilz ne scauent que penser, si ie suis homme desguise en chien, ou chien qui parle. Et afin que ie die tousiours quelque chose, & que ie ne demeure sans parler, ie me prens a crier, au meurtre, bonnes gens, au meurtre. Adonc tous les voisins se sueueillent, & se mettent aux fenestres. Mais quand ilz voyent que ce nest que mocquerie, ilz sen retournent coucher. Cela faict, ie passe en vne aultre rue, & crye tant que ie puis : aux larrons aux larrons : les boutiques sont ouuertes. Ce pendant quilz se lieuent, ie men voys plus auant, & quand iay passe vng coing de rue, ie commence a crier, au feu, au feu : le feu est en vostre maison. Incontinent vous les verriez tous saillir en place les vngs en chemises, les aultres tous nudz, les femmes toutes descheueeles, cryans : ou est ce ? ou est ce ? Et quant ilz ont prou este en ceste sueur, & quilz ont bien cherche & regarde partout, ilz trouuent a la fin que ce nest rien, dont sen retournent acheuer leurs besongnes, & dormir seurement. Puis quant iay bien faict toutes les follies de mes nuictz attiques, iusques au chapitre. Qui sunt leues & importuni loquutores, pour mieulx passer le demourant de mes phantasies, vng peu deuant que le iour vienne, ie me transporte au parc de noz ouailles, faire le loup en la paille : ou ie men voys defra-

ciner quelque arbre mal plante : ou brouiller & meller les filetz de ces pefcheurs : ou mettre des os & des pierres au lieu du trefor que Pygargus lufurier a cache en fon champ : ou ie voys piffer aux potz du potier, & chier en fes beaulx vases. Et fi daduenture ie rencontre le guet, ien mors trois ou quatre pour mon plaisir, & puis ie men fuy tant que ie puis, cryant, qui me pourra prendre, fi me preenne. Mais quoy quil en foit, fi fuis ie bien marry que ie ne trouue quelque compaignon lequel fache auffi parler. Toutesfoys fi ay ie bonne esperance den trouuer, ou il nen y aura point au monde. Voyla Gargilius avec tous fes chiens qui fen va a la chaffe, ie men voy esbattre avec eulx, affin de fcauoir fil en y a point en la compaignie quelcun qui parle. Dieu gard les compaignons, dieu gard espagnol mon amy. dieu gard mon compaignon leurier. Ouy dea, ilz font tous muetz : au diable le mot que lon scauroit auoir deulx. Nefc ce pas pitie ? Puis que ainfi eft que ie nen trouue pas vng qui me puiſſe reſpondre, ie voudrois fcauoir quelque poison ou herbe qui me feist perdre la parolle, & me rendiſt auffi bien muet quilz font. Ie feroye bien plus heureux que de languir ainſi du miserable deſir que iay de parler & ne trouuer oreilles commodés pour ce faire, telles que ie les deſire. Et toy compaignon, ne ſcaurois tu rien dire ? Parlez a des beſtes. Dy he matin, parles tu point ?

PAMPHAGVS. Qui appelles tu matin ? Matin toy meſmes.

HYLACTOR. He mon compaignon, mon amy pardonne moy, ſil te plait, & maccolle, ie te prie. Tu es

celuy que iay le plus desire & cherche en ce monde. Et voyla vng fault pour lamour de Diane, qui ma rendu tant heureux en ceste chasse, que ie y ay trouue ce que ie cherchoye. En voyla encores vng autre pour toy gentil Anubis. Et cestuy la pour Cerberus, qui garde les enfers. Dy moy ton nom fil te plait?

PAMPHAGVS. Pamphagus.

HYLACTOR. Est ce toy, Pamphagus mon cousin, mon amy? Tu cognois donc bien Hylactor.

PAMPHAGVS. Voire dea, ie cognois bien Hylactor. ou est il?

HYLACTOR. Cest moy.

PAMPHAGVS. Par ta foy? Pardonne moy Hylactor mon amy, ie ne te pouuoye recognoistre, car tu as vne oreille coupee, & ie ne scay quelle cicatrice au front, que tu ne foulois pas auoir. dont test venu cela?

HYLACTOR. Ne ten enquiers plus auant, ie te prie, la chose ne vauldroit pas le raconpter, parlons dautre matiere. Ou as tu este, & quas tu faict depuis que nous perdismes nostre bon maistre Acteon?

PAMPHAGVS. Ha, le grand malheur, tu me renouvelles mes douleurs. O que ie perdiz beaucoup en sa mort, Hylactor mon amy: Car ie faisoie grand chere lors, ou maintenant ie meurs de fain.

HYLACTOR. Par mon ferment nous auions bon temps, quand ie y pense. Cestoit vng homme de bien que Acteon, & vray gentilhomme, car il aymoist bien les chiens. On neust ose frapper le moindre de nous, quoy quil eust faict. Et avec cela que nous estions bien traictez, tout ce que nous pouuions prendre, feust en la

cuisine, au gardemanger, ou ailleurs, estoit nostre, sans que personne eust este si hardy de nous battre ou toucher. Car il lauoit ainsi ordonne, pour nous nourrir plus liberalement.

PAMPHAGVS. Helas, il est vray. Le maistre que ie fers maintenant, nest pas tel, il sen fault beaucoup : car il ne tient compte de nous, ny ses gens ne nous baillent rien a manger la pluspart du temps : & toutes les foyz que lon nous trouue en la cuyfine, on nous hue, on nous hare, on nous menace, on nous chasse, on nous bat tellement que nous sommes plus murdris & deschirez de coups, que vieulx coquins.

HYLACTOR. Voyla ce que cest, Pamphagus mon amy, il fault prendre en patience. Le meilleur remede que ie sache pour les douleurs presentes, cest doublier les ioyes passees en esperance de mieulx auoir. Ainsi que au contraire, le souuenir des maux passez sans crainte diceulx, ny de pis, faict trouuer les biens presents bien meilleurs, & beaucoup plus doux. Or, scais tu que nous ferons Pamphagus mon cousin ? Laissons leur courre le lieure, & nous escartons toy & moy pour deuiser vng petit plus a loisir.

PAMPHAGVS. Ien suis content, mais il ne nous fault gueres demourer.

HYLACTOR. Tant peu que tu voudras, peut estre que nous ne nous reuerrons de long temps. Ie seray bien ayse de te dire plusieurs choses, & den entendre aussi de toy. Nous voicy bien. Ilz ne nous scauroient veoir en ce petit bosage. Et puis leur gibbier ne sadresse pas pardeca. Ce pendant ie te demanderoye volontiers

si tu scays point la cause pourquoy toy & moy parlons, & tous les autres chiens sont muetz, Car ie nen trouuay iamais qui me sceust rien dire fors que toy, & si en ay beaucoup veu en mon temps.

PAMPHAGVS. Nen scais tu rien? Ie te la voys dire. Te souuiens il bien quand noz compagnons Melancheres, Theridamas, & Oresitrophus faillirent sus Asteon leur bon maistre, & le nostre, lequel Diane auoit nouvellement transforme en serf, & que nous autres accourusmes, & luy baillasmes tant de coups de dentz, quil mourut en la place? Tu dois scauoir (comme iay depuis veu en ie ne scay quel liure qui est en nostre maison).

HYLACTOR. Comment? tu scais donc bien lire. ou as tu appris cela?

PAMPHAGVS. Ie le te diray apres : mais escoute cecy premierement. Tu doys entendre que quand vng chascun de nous faisoit ses effortz de le mordre, daduenture ie le mordiz en la langue, laquelle il tiroit hors la bouche, si bien que ien emportay vne bonne piece que iauallay. Or dict le compte, que cela fut cause de me faire parler. il ny a rien si vray : car aussi Diane le le vouloit. Mais pource que ie nay point encores parle deuant les hommes, on cuyde que ce ne soit qu'une fable : touteffois, si est on tousiours apres pour trouuer les chiens qui mangerent de la langue Dasteon serf. Car le liure dict quil y en eust deux, dont ien suis lung.

HYLACTOR. Corbieu ie suis donc lautre : car iay souuenance que ie mangeay vng bon loppin de sa langue. Mais ie neusse iamais pense que la parolle me fust venue a cause de cela.

PAMPHAGVS. le taffeure Hylactor mon amy, quil est ainſi que ie le te dy : car ie lay veu en eſcript.

HYLACTOR. Tu es bien heureux de te cognoiſtre ainſi aux liures, ou lon voit tant de bonnes choſes. Que ceſt vng beau paſſetemps, ie voudroye que Diane meuſt faiſt la grace den ſcauoir autant que toy.

PAMPHAGVS. Et ie voudroye bien que ie nen ſceuffe ia tant, car dequoy fert cela a vng chien, ny le parler avec ? Vng chien ne doibt autre choſe ſcauoir, finon abayer aux eſtrangers, ſeruir de garde a la maiſon, flatter les domeſtiques, aller a la chaſſe, courir le lieure, & le prendre, ronger les os, leſcher la vaiſſelle, & ſuiure ſon maiſtre.

HYLACTOR. Il eſt vray : mais, toutesfoys ſi faiſt il bon ſcauoir quelque choſe dauantage : car on ne ſcait ou lon ſe trouue. Comment ? tu nas donc point encores donne a entendre aux gens, que tu ſcais parler ?

PAMPHAGVS Non.

HYLACTOR. Et pourquoy ?

PAMPHAGVS. Pource quil ne men chault : car iayme mieulx me taire.

HYLACTOR. Toutesfoys ſi tu voulois dire quelque choſe deuant les hommes, tu ſcais bien que les gens de la ville non ſeulement te iroyent eſcouter, ſeſmerueillans, & prenans plaifir a te ouyr : Mais auſſi ceulx de tout le pays a lenuiron, voire de tous coſtez du monde viendroyent a toy, pour te veoir, & ouyr parler. Neſtimes tu rien veoir a lentour de toy dix millions doreilles qui teſcoutent, & autant dyeulx qui te regardent en face ?

PAMPHAGVS. Je ſcay bien tout cela. Mais quel

prouffit men viendroit daduantage? Ie nayme point la gloire de causer, affin que ie le te dye : car avec ce que ce me feroit vne peine, il ny auroit si petit coquin a qui il ne me faillist tenir propos, & rendre raison. On me tiendrait en chambre, ie le scay bien, on me frotteroit, on me pignerait, on maccoustrerait, on madorerait, on me doreroit, on me dorelotterait, Bref, ie suis bien asseure que lon me voudroit faire viure autrement que le naturel dung chien ne requiert. Mais.

HYLACTOR. Et bien, ferois tu pas content de viure vng petit a la facon des hommes?

PAMPHAGVS. A la facon des hommes? Ie te iure par les trois testes de Cerberus, que iayme mieulx estre tousiours ce que ie suys, que plus auant ressembler les hommes, en leur miserable facon de viure, quand ne feroit ia que pour le trop parler dont il me faudroit vser avec eulx.

HYLACTOR. Ie ne suis pas de ton opinion. Vray est que ie nay point encores parle deuant eulx. Mais sans cela que iauoye en phantasie de trouuer premierement quelque compagnon qui sceut parler comme nous, ie neusse pas tant mis a leur dire quelque chose : car ien viuroye mieux, plus honnorablement, & magnifiquement. Ma parole feroit preferee a celle de tous les hommes, quoy que ie disse : Car incontinent que iouriroye la bouche pour parler, lon feroit faire silence pour mescouter. Ne scay ie pas bien que cest que des hommes? Ilz se faschent volentiers des choses presentes, accoustumees, familiares, & certaines, & ayment tousiours mieulx les absentes, nouuelles, estrangeres, &

impossibles. Et sont si sottement curieux, qu'il ne faudroit qu'une petite plume qui s'esleuast de terre le moins du monde pour les amuser tous quantz quilz sont.

PAMPHAGVS. Il ny a rien si vray, que les hommes se faschent douyr parler lung lautre, & voudroyent bien ouyr quelque chose dailleurs que deulx mesmes. Mais confiderez aussi, qua la longue il leur ennuiroit de te ouyr causer. Vng present nest iamais si beau ne si plaisant qua lheure quon le presente, & que avec belles parolles on le faict trouuer bon. On na iamais tant de plaisir avec Lycisca que la premiere foys que lon la couure. Vng collier nest iamais si neuf, que le premier iour quon le met : Car le temps enuieillit toutes choses, & leur faict perdre la grace de nouveaute. Aurait lon prou ouy parler les chiens, on voudroit ouyr parler les chatz, les beufs, les cheures, les ouailles, les asnes, les porceaulx, les pulces, les oyseaulx, les poissons, & tous aultres animaulx. Et puis quauoit lon dauantage quand tout seroit dict ? Si tu consideres bien, il vault mieulx que tu foyes encores a parler, que si tu eusse desia tout dict.

HYLACTOR. Or ie ne men pourrois pas tenir longuement.

PAMPHAGVS. Je men rapporte a toy, on te aura en fort grand admiration pour vng temps, on te prifera beaucoup, tu mengeras de bons morceaulx, tu feras bien seruy de tout, excepte que lon ne te dira pas, duquel voulez vous ? car tu ne boys point de vin, comme ie croy : au reste, tu auras tout ce que tu demanderas : Mais tu ne feras pas en telle liberte que tu desireroys : Car bien souuent il te faudra parler a lheure que tu

vouldrois dormir, & prendre ton repos. Et puis ie ne scay si a la fin on ne se faschera point de toy. Or il est temps de nous retirer pardeuers noz gens, allons nous en a eulx : mais il fault faire semblant dauoir bien couru & trauaille, & destre hors daleine.

HYLACTOR. Quest ce que ie voy la au chemin ?

PAMPHAGVS. Cest vng paquet de lettres, qui est tumbe a quelcun.

HYLACTOR. Ie te prie desplie le, & regarde veoir que cest, puis que tu scais bien lire ?

PAMPHAGVS. Aux antipodes superieurs.

HYLACTOR. Aux antipodes superieurs ? ie croy quil y aura quelque chose de nouueau.

PAMPHAGVS. Les Antipodes inferieurs, aux Antipodes superieurs.

HYLACTOR. Mon dieu, quelles viennent de bien loing.

PAMPHAGVS. Messieurs les Antipodes, par le desir que nous auons de humainement conuerfer avec vous, a celle fin dapprendre de voz bonnes facons de viure, & vous communiquer des nostres, suyans le conseil des astres, auions faict passer par le Centre de la terre aucuns de noz gens pour aller par deuers vous : mais vous ayans aperceu cela, leur auez estouppe le trou de vostre coste, de sorte, quil faut quilz demeurent aux entrailles de la terre. Or nous vous prions que vostre bon plaisir soit leur donner passage : autrement nous vous en ferons sortir pardela de tant de costez, & en si grande abundance, que vous ne scaurez au quel courir : Tellement, que ce que lon vous prie faire de grace & amour,

ferez contrains souffrir par force, a vostre grande honte & confusion. Et Adieu foyez. Voz bons amys les Antipodes inferieurs. Voyla bien des nouuelles.

HYLACTOR. Cest mon, & merueilleuses.

PAMPHAGVS. Escoute, on me husche, il men fault aller, nous lirons le demeurant des lettres vne aultre foy.

HYLACTOR. Mais ou est ce que tu les mettras ? Cache les la en quelque trou de ceste pyramide, & les couure dune pierre, on ne les trouuera iamais, & puis au iourdhuy a quelque heure si nous sommes de loysir, ou demain qui est le iour des Saturnalles, nous les viendrons acheuer de lire : car iespere quil y aura quelques bonnes nouuelles, aussi bien te veulx ie apprendre plusieurs belles fables, que iay ouy raconter autrefois : comme la fable de Prometheus, la fable du grand Hercules de Lybie, la fable du iugement de Paris, la fable de Saphon, la fable de Erus qui reuesquit, & la chanson de Ricochet, si daduenture tu ne la scaiz.

PAMPHAGVS. Tu men bailles bien. ie suis tout berse de telles matieres. Hastons nous, ie te prie, & nous taisons, que noz gens qui sont icy pres, ne nous oyent parler.

HYLACTOR. Ie ne parleray donc meshuy ? Si feray par Diane, si ie puis estre en nostre maison : car ie ne men pourroie plus tenir. Adieu donc.

PAMPHAGVS. Et nonblie pas de bien ouurir la bouche, & tirer la langue, affin de faire les mines dauoir bien couru.

PAMPHAGVS. Ce follastre Hylactor ne se pourra

tenir de parler, affin que le monde parle aussi de luy. Il ne scauroit dire si peu de parolles quil n'assemblist tantost beaucoup de gens, & que le bruit nen coure incontinent par toute la ville, tant sont les hommes curieux, & deuifans voluntiers des choses nouuelles & estrangeres.

Fin du present Liure intitule Cymbalum
Mūdi, en Francoys Imprime nouuellement a
Paris pour Iehan morin Libraire de-
mourant audiēt lieu en la rue
Saint Iacques a Lensei-
gne du croyssant.

M. D. XXXVII.





COMMENTAIRE

TITRE : *Cymbalum mundi*.

Ce titre singulier, que La Croix Du Maine a traduit par *Clochette du monde*, est ainsi expliqué par Prosper Marchand : « Peut-être l'auteur manquoit-il d'expressions françoises assez énergiques pour faire sentir aussi fortement qu'il l'auroit souhaité que le but de son ouvrage n'étoit que de se moquer indifféremment de tout le monde, & qu'il a eu recours au latin pour exprimer par les mots de *Cymbalum mundi* ce que nous exprimerions très-bien en françois par la *Tympanisation du monde* » (1). — On se rendra de préférence aux raisons d'Eloi Johanneau (2) : « C'est le nom de Thomas que prend l'auteur de cet ouvrage (dans la Dédicace) qui m'a fait connaître l'origine & la signification du titre *Cymbalum mundi*... Ayant remarqué que l'apôtre *Thomas* était surnommé *Didyme*, ainsi que le dit l'Evangile de saint Jean, chap. II, v. 16... & qu'il y avait un grammairien célèbre d'Alexandrie, du même nom de *Didyme*, qu'on surnommait *Cymbalum mundi*, à cause du bruit qu'il faisait par ses nombreux ouvrages, qu'on disoit monter jusqu'à 3,500, j'ai pensé que c'est parce que Des Periers prend le nom de Thomas, que c'est parce qu'il fait l'incrédule comme cet apôtre... qu'il lui a donné le titre de *Cymbalum mundi*, la cymbale retentissante du monde, *as sonans*

(1) Lettre cit. I.

(2) Lettre à M. de Schonen.

aut *cymbalum tinniens*, comme le dit saint Paul de lui-même (I Corinth., chap. 13, v. 1), & comme Tibère le disait d'Apion le grammairien, selon Pline, dans son Epître dédicatoire, 20 : *Apion, grammaticus hic quem Tiberius Cæsar Cymbalum mundi vocabat, quum publicæ famæ tympanum potius videri posset.* « Apion le grammairien, que Tibère appelait la *Cymbale du monde*, & qui pourrait paraître plutôt un mauvais tambourin. » C'est donc parce que Des Periers s'attendait bien que son petit livre, malgré l'obscurité profonde d'une allégorie plutôt soupçonnée jusqu'ici qu'expliquée... ferait du bruit dans le monde, comme un airain sonore ou une cymbale retentissante, qu'il lui a donné le titre de *Cymbalum mundi*, cymbale ou tocsin du monde. » Eloi Johanneau montre parfaitement d'où est venu ce titre & comment il convient au dessein général de l'œuvre de Bonaventure des Periers. On peut ajouter que sans doute celui-ci le prenait dans un sens plus précis encore. M. Lacour rappelle les noms des six espèces de cloche jadis en usage : *SQUILLA in triclinio*, *CYMBALUM in clauistro*, *NOLA in choro*, *NOLULA in horologio*, *CAMPANA in refectorio*, *SIGNUM in turri*. Or, l'office que la cloche nommée *Cymbalum* remplissait dans le *cloître*, des Periers veut le remplir dans le *monde* par le retentissement de son livre, qui sonne le rendez-vous des incrédules.

En françois. — Cette mention, rapprochée du titre, semble indiquer l'existence d'un texte *latin*. Mais c'est là un pur jeu d'esprit & une précaution auxquels nul lecteur sagace ne saurait se laisser prendre. M. Paul Lacroix, après La Croix du Maine, du Verdier & le P. Merseune, accepte pour allégation sérieuse la plaisanterie de l'auteur, démentie par l'originalité primesautière du style. Avec Prosper Marchand, La Monnoye, Eloi Johanneau & M. Lacour, j'estime qu'il n'en est rien. La Monnoye ne voit, dans la supposition du titre, qu'une *fineffe d'auteur* « qui veut ou donner un prétendu relief à son Ouvrage, ou détourner l'idée de ceux qui pourroient le soupçonner de l'avoir composé (1). » Cette

(1) Avertissement de l'édition du *Cymbalum mundi* de 1732.

dernière raison est la vraie. Les persécutions dirigées contre les novateurs, Marot, Dolet, &c., & auxquelles Rabelais n'échappa que par miracle, bien qu'usant du masque le plus bouffon, devaient engager des Periers aux précautions : encore n'en usa-t-il pas assez.

Quatre Dialogues Poétiques, fort antiques, ioyeux & facétieux. — Ces quatre épithètes figurent également ici pour dépister les soupçons & esquiver les coups de la Sorbonne : *Poétiques*... ce sont de pures songeries ; *fort antiques*.. il n'y est question en rien des affaires présentes ; *ioyeux & facétieux*... que voulez-vous de plus pour être rassurés ! Il s'agissait avant tout d'échapper en apparence au reproche de satire sérieuse sur des matières respectables : de là cette innocente étiquette ; de là encore l'emploi constant, dans les quatre Dialogues, de la mythologie classique, pour voiler tant de rudes attaques dirigées contre l'Eglise romaine, la religion & la divinité même.

EVGE ΣΟΦΟΣ. — Ces deux mots grecs, estropiés par MM. Lacour & Lacroix, qui en font *Ενγε Σοφος*, assemblage de lettres dénué de sens, signifient : *Courage, en avant, hardi, Sage !* — Ils sont en rapport avec la donnée de l'ouvrage, qui prêche l'affranchissement indéfini de l'esprit.

— *Probitas laudatur, & alget*, « On vante la vertu, & on la laisse se morfondre. » Cette devise, empruntée à Juvénal, s'applique à la figure de la vignette qui orne le titre de l'édition originale, fidèlement reproduit ici.

— I, M. — Initiales de *Iehan Morin*, nom du premier éditeur (1).

DÉDICACE.

P, 1. — *Thomas du Clevier a son amy Pierre Tryocan S.* — La dernière lettre *S*, signifie : *Salut*.

Eloi Johanneau, en découvrant l'anagramme imaginée par des

(1) V. la *Notice*, en tête de ce volume.

Periers & restée inaperçue jusqu'alors, malgré sa transparence, a beaucoup plus fait que tous ses devanciers pour l'intelligence du *Cymbalum mundi* : « En faisant attention au nom de *Thomas*, j'ai deviné que *du Clevier* était l'anagramme d'*incrédule*, & *Tryocan* celle de *croyant*, épithètes qui conviennent très-bien, la première à *Thomas* l'incrédule, qui ne voulut pas croire que Jésus-Christ était ressuscité; la deuxième à Pierre, le chef des croyants, qui, après l'avoir renié à la passion, le confessa après la résurrection, & au vicaire de saint Pierre, au pape. » Il s'en faut d'une lettre, il est vrai : *v* pour *n*; mais, outre que c'est une licence permise dans l'anagramme, l'altération du mot aura eu très-probablement pour but principal de dépister les *Sorbonnaîtres* & *chatz fourrez*, les bêtes noires de l'auteur & celles de Rabelais. L'arrêt du Parlement prouve que, s'ils n'ont rien vu *ici*, le surplus suffisait pour les mettre en branle. — Johanneau lut sa lettre à Ch. Nodier en 1829, & celui-ci publia l'explication de Johanneau dans son art. sur *Bonaventure Desperriers*, (*Revue des Deux-Mondes* — octobre 1839), en la revendiquant pour lui-même d'un air de persiflage, avec plus d'esprit que de vraisemblance, & déclarant que « cette petite découverte... avoit comblé son esprit d'une douce satisfaction à l'âge de quinze ans. » On n'en a pas moins continué à regarder Johanneau comme le véritable « OEdipe de l'énigme. » selon son expression; énigme dont l'éclaircissement — & Nodier le savait bien — avoit ici une importance capitale, puisqu'il jette un jour décisif sur l'idée-mère du *Cymbalum mundi*.

« Ce qui aura engagé des Periers à faire du titre d'*incrédule* qu'il prend, le nom de *du Clevier*, plutôt que tout autre nom qu'il aurait pu composer avec les lettres... c'est peut-être parce que Clément Marot, son ami, l'était aussi d'Etienne *Clavier*, secrétaire du roi & de la reine de Navarre; Marot ayant été mis, en 1531, en prison pour avoir mangé de la chair en carême... Clavier vint au Parlement cautionner... ce poète. » (El. Joh.)

Il n'y aurait là rien d'invraisemblable; car plus loin (Dial. III) il est fait allusion, sous le nom de Cupido, aux poésies mêmes de Marot, qui avait écrit le *Temple de Cupido*, & dont Bonaventure

a imité par badinage, en ce Dialogue, certains couplets de chansons.

IBID. — *Il y a huyt ans ou environ.* — L'hypothèse de la composition primitive du *Cymbalum* en latin étant rejetée, on peut regarder la mention qui précède comme une simple fantaisie, ou bien y voir l'indice de l'époque à laquelle des Periers conçut le projet de son livre, ce qui nous reporterait vers 1528. Mais il est peu probable qu'alors il eût adopté les idées de ceux qu'on nommait *libertins* — nous dirions *libres penseurs* — & il devait être encore en communion de pensées avec les *Réformateurs*, si ouvertement raillés par lui en 1537.

IBID. — *En vne vieille Librairie dung Monastere qui est aupres de la cite de dabas.* — Des Periers suit la donnée de sa fiction en supposant que le *Cymbalum* en latin était dans cette vieille bibliothèque. Quant au monastère, on peut croire que c'était celui de l'*Isle-Barbe*, qui est auprès & en amont de Lyon, sur la Saône : Lyon étant *en aval*, ce nom de *cité de dabas* lui convient parfaitement. Ce qui le confirme, selon Johanneau, c'est : 1° la relation que des Periers a écrite en vers du *Voyage de Lyon à Notre-Dame-de-l'Isle (Barbe)*, 1539; 2° que dans le premier Dialogue il fait passer Mercure par la rue des Orfevres & par la rue des Merciers, qui sont deux rues de la ville de Lyon, & le fait descendre dans le cabaret du *Charbon blanc*, qui a donné son nom à une rue de la même ville. « *Dabas* doit être pour *d'à bas*; on a dit & écrit *abas* en un seul mot, pour *à bas*, en espagnol *abaxo*, en italien *abbasso*, & même *dabbasso*, en bas, au-dessous, en descendant, comme *à val* pour *aval*; de plus, c'est ainsi qu'on lit *çabas* en un seul mot dans le premier Dialogue (p. 4) : « Quelque ceinture a la nouvelle facon, fil en y avoit point *çabas* (1). » C'est ainsi que Voltaire a dit : « Les trois gueules du chien de là-bas,

(1) On disait *ça hault*, *ça sus* [v. le sonnet en tête des *Marguerites de la Marguerite des princesses*, de la reine de Navarre, 1547] et *ça bas*, comme dans la *Bergerie* de la *Comédie de la Nativité* [même recueil]. Mais Johanneau se trompe en lisant *çabas* en un seul mot dans le *Cymbalum*. Cela n'infirme d'ailleurs en rien la portée de sa note.

pour de l'enfer.» — Tout confirme cette interprétation, & la *cité de dabas*, comme l'*Athenes* du premier Dialogue, est certainement la ville de Lyon, séjour habituel de l'auteur.

IBID. — *Morbieu, Sambieu, Je puisse mourir.* — Mercure & ses interlocuteurs assaisonnent tous leurs propos de ces *juremens*, qui scandalisaient fort le puritanisme des protestants rigides. On remarquera que le plus souvent le sens de chaque serment s'accorde avec le sens du passage où il est employé, & que *sambieu, corbieu, morbieu, &c.*, font allusion ironiquement aux mystères & aux cérémonies du Christianisme, où il est question du *Sang de Dieu*, du *Corps de Dieu*, de la *Mort de Dieu*, &c. Ce ne fut pas un des moindres sujets d'horreur des Calvin & des Henri Estienne pour « ce misérable Bonaventure. »

P. 2. — *Pour vin de Phalerne, iay mis vin de Beaulne. Iay aussi voulu adiouster a Proteus maistre Gonin.* — Ce *maistre Gonin*, dont le nom est devenu une appellation proverbiale, pour désigner un maître fripon ou escamoteur, était un bateleur, charlatan & mystificateur célèbre qui réjouissait de ses tours la Cour de François 1^{er}. — « Notez que sous le nom de ce prétendu vin de Beaune ou de Falerne, l'auteur entend non-seulement le nectar des dieux, mais celui de la sainte Cène; que sous le nom de Protée ou de maître Gonin, il entend le prêtre catholique qui change en Dieu le pain & le vin au sacrifice mystique de la messe... Jugez maintenant s'il n'avait pas un puissant motif de déguiser son nom, de supposer que son livre n'était qu'une *traduction* d'un ouvrage ancien, & de se couvrir du voile de l'allégorie. » (El. Joh.)

IBID. — *Soubz condition que tu te garderas den bailler aulcune copie; &c.* M. P. Lacroix veut absolument que le *Cymbalum mundi* ait été imprimé sur une copie subreptice; il en donne pour preuves, & ce passage du Prologue, & la substitution d'une lettre dans la Dédicace : du *Clevier* pour du *Clenier*, où il voit une *faute d'impression*. Prosper Marchand n'est pas tombé dans la première erreur (il a compris que la fiction continuait) & Eloi Johanneau, qui a découvert l'anagramme de *du Clevier* (*incrédule*), n'a pas persisté dans la seconde erreur; on conçoit fort bien, en effet, qu'un écrivain qui recourait au masque de l'anagramme, là & ail-

leurs (comme on le verra plus loin), ait voulu ôter un prétexte à ses ennemis par ce léger changement qui, sans rendre l'allégorie impénétrable, empêchait la preuve complète & officielle du délit d'impiété.

IBID. — *Et a Dieu... auquel ie prie qu'il te tienne en sa grace.* — Formule de politesse, mais formule défensive aussi, formule édifiante, qui n'annonce certes pas les railleries mordantes du mécréant Trigabus & du sceptique Mercure, ce *filz de Dieu* accommodant qui s'écrie lui-même : *Ie reny Dieu !*

DIALOGUE I

P. 3. — *Mercur.* « *Mercur*, le messager des dieux, qui descend du ciel à *Athenes* pour y faire relire tout à neuf, de la part de Jupiter, le *Livre des Destinées*, est Jésus-Christ, le messager, l'envoyé de Dieu, qui descend sur la terre & qui va à Jérusalem porter la loi nouvelle... y publier l'Evangile. — Jupiter, père de *Mercur* est Dieu, Ζεὺς πατήρ père de Jésus-Christ... On lit dans les *Actes des Apôtres*, ch. IV, v. 10 & 11, que les habitants de Lystris prenaient saint Paul pour *Mercur* & saint Barnabé pour Jupiter. » (El. Joh.) Il rappelle encore ce passage de Celse (in. *Orig.*, liv. VI, n. L. XXVIII) : « Le poète comique a écrit que Jupiter envoya *Mercur* aux Athéniens & aux Lacédémoniens : toi, chrétien, ne penses-tu pas être plus ridicule, quand tu assures que le fils de Dieu a été envoyé aux Juifs ! »

MM. Lacour & Lacroix reconnaissent également le Christ dans *Mercur*. Mais le dessein véritable du Dial. I leur échappe. Johanneau n'y voit que la mission du Christ chez les Juifs ; M. Lacour, le renversement du paganisme grec & latin. La Monnoye avait été plus perspicace. (V. ci-après Dial. II.)

IBID. — *Byrphanes.* — La Monnoye & Johanneau veulent que « le nom grec de *Byrphanes*, composé de βυρρός pour πυρρός, roux, d'où *Burrhus*, *Byrrhus* & *Pyrrhus*, noms propres, & de Φαίνω briller, qui paraît roux, qui tire sur le roux » soit le nom de Claude Rousselet, dont Séb. Gryphe imprima en 1537, à Lyon, les *Epigrammata varia*. M. Lacour observe qu'il n'y a aucune raison

de reconnaître là cet écrivain « ou le Rosso, dit maître Roux, célèbre peintre employé par François I^{er} à Fontainebleau, ou encore cent écrivains ou artistes. » Mais n'ayant pas saisi le dessein de ce Dialogue, il ne donne aucune explication de ce nom ni du suivant. M. Lacroix dit que *Byrphanes* représente un voleur, ce qui n'apprend rien. Ceux qui ont cherché dans *Byrphanes* & *Curtalius* des *novateurs*, des sectateurs de la Réforme, n'ont pu davantage s'expliquer la formation de ces deux noms. — Or, ainsi que le prouvent invinciblement, & l'attitude injurieuse & hostile des deux personnages vis-à-vis de Mercure (Jésus-Christ) après qu'ils l'ont reconnu, & le passage du Dial. III où on les signale comme enrôlant les gens au livre d'immortalité pour certaine somme d'argent (c'est-à-dire vendant des indulgences), *Byrphanes* & *Curtalius* ne sont pas des *protestants*, comme le croit M. P. Lacroix qui voit dans le vol du livre de Jupiter par *Byrphanes* une allusion à la Bible en français d'Olivetan; car les protestants n'avaient que le nom du Christ en bouche & le respect du Christ au cœur. Ce sont des *catholiques*, des gens de l'Eglise romaine, beaux vendeurs de pardons. Si l'on réfléchit maintenant aux menaces de ces hommes contre Mercure, que pour un peu ils dénonceraient, embailleraient & livreraient aux mains de gens pires que « tous les diables d'enfer », on comprendra ce que signifie le mot $\pi\tilde{\upsilon}\rho$, feu, qui entre dans la composition du nom; c'est tout simplement le feu des bûchers, & cela indique chez un de nos deux *gallantz* une vraie mine d'inquisiteur. Il est donc question ici des premières entreprises du protestantisme, & des premières luttes entre protestants & catholiques.

IBID. — *Curtalius*. — Même observation que ci-dessus, pour l'opinion de La Monnoye & de Johanneau, qui voient sous ce nom Benoît Symphorien Court ou Le Court, chanoine de Lyon, auteur de commentaires latins sur le texte français des *Arrêts d'amour* de Martial d'Auvergne (1535). Il ne s'agit pas plus de celui-ci, dont le nom en latin est *Curtius*, que d'Hilaire Courtois, d'Evreux, avocat au présidial de Mantes, ou de tout autre personnage plus ou moins obscur, sans rapport avec l'objet du livre. Dans la clef, très-courte & presque insignifiante, du *Cymbalum mundi*, publiée

dans la 2^me série du *Bulletin du Bibliophile* de Techener, on se demande si l'auteur « a eu en vue les gens de robe. » M. Lacroix déclare que pour lui *Curtalius* est un courtisan ; il ne donne pas ses raisons, & l'on ne voit guère où cela nous mènerait. J'estime que ce nom indique un suppôt d'Eglise, & les sources diverses auxquelles je me suis reporté fournissent toutes un sens qui s'accorde avec le caractère de ce compagnon de Byrphanes.

1° Le nom de *Courtaut* se disait d'un cheval auquel on avait coupé la queue & les crins. *Curtalius* peut donc signifier *court* (*de cheveux*) & désignerait un individu tonsuré, prêtre ou moine. C'est le cas de rappeler un vers d'Horace où le mot *Curtatus* est pris dans un sens analogue (Liv. I des Epîtres, Ep. I.) :

« *Si curtatus inæquali tonsore capillos.* »

Ajoutons comme rapprochement que le mot *courtibault*, employé par Rabelais, était celui d'une dalmatique *courte* pour dire la messe.

2° Constantement, au moyen-âge, dans les chartes des Eglises & des Abbayes, le mot de basse latinité *cortis*, *curtis*, revient pour désigner les enclos, *courtils*, fermes et tous biens-fonds attenant au domaine principal ou en dépendant. — *Courtil* est né du diminutif *curtile*, *curtillum*. Quelquefois même on disait *curtis monasterii*, pour *clausura*, l'enceinte du monastère. Du Cange cite une vieille formule : « *In curtibus, vel villis.* » Entre nombre d'exemples qu'il rapporte dans son *Glossaire*, en voici un tiré d'une charte ecclésiastique : « *Monachi S. Albini & Canonici S. Licinii habebant... 2 Ecclesias, & 2 Curtes ad illas pertinentes.* » Or, les possesseurs ou tenanciers de ces domaines ruraux se nommaient *Curarii* : « *Curarii, curtium possessores, vel tenentes.* » — Une autre charte, citée par Du Cange, porte : « *Aream & vineas in Sriezeheim, cum hobariis atque curtariis, præter ea quæ in servitio habuerunt, sub annua pensione jure hæreditario contradidi.* »

Curtarius & *Curtalius* se ressemblent tellement, qu'on peut voir sans difficulté, dans le personnage du Dialogue I, le possesseur d'un fief ou d'un *bénéfice*, un tenancier ou un vassal d'Eglise. Notons encore que le mot *Cortis*, *curtis*, désignait aussi une cour, ou

comme on disait en vieux français une *court* de justice (Nicot); ce qui donnerait au mot *Curtalius* le sens de procureur ou d'officier de justice. Or, on fait que l'Eglise avait ses *justices*.

3° Enfin on peut tirer *Curtalius* de *Curtalinus* (pour *cohortalinus*). Là encore, il ne s'en faut que d'une lettre. Du Cange dit : « *Cohortales, cohortalini, curtalini, dicti primum Officiales Præfeti pratorio... Postmodum Rectorum provinciarum Officiales ita appellati: Apparitores cohortales... cohortalini.* » Ces officiers du prétoire, ces appariteurs, ont bien pu prêter leur nom au farouche *Curtalius* qui, comme un estafier, homme de main forte, prévôt d'Eglise ou de Justice, malmène si rudement Mercure, le dénonce comme voleur d'*images* au papelard & doucereux Byrphanes, & le menace de l'appréhender au corps pour le jeter en un cul de basse-fosse : « en lieu où vous ne verres voz piedz de troys moys. » Eu égard au caractère de ce brutal, j'adopterais de préférence cette explication, s'il n'était naturel de penser que des Periers, à la recherche d'un nom cadrant avec son dessein, a pu fort bien, avec son érudition ordinaire & son esprit ingénieux, songer lui-même aux sens différents, mais ici facilement reliés entre eux, du mot qu'il forgeait.

La nuance que j'établis entre *Curtalius* & *Byrphanes*, & qui ressort du texte, s'accorderait avec la différence de costume qui existait entre le *Curtalinus*, le soldat, l'homme d'action vêtu de la chlamyde « *Chlamys, autem propria erat militum* » (Du Cange), & ceux qui portaient le fayon ou le pallium. Au mot *Cohortales*, je relève cette citation dans le glossaire de Du Cange : « *Nos adeant & revisant conservuli & compallidi nostri, non vestibis pictis superbi, sed horrentibus ciliciis humiles, nec chlamyde curtalini, sed sagulis palliati.* » Le *pallium* étant devenu, d'autre part, le vêtement privilégié des prélats & hauts dignitaires ecclésiastiques, Byrphanes & son acolyte figureraient ainsi parfaitement, comme je l'ai dit ci-dessus, un inquisiteur & un homme de main-forte, prévôt d'Eglise ou de Palais, aux ordres du clergé & de la Sorbonne.

Nous voilà loin des « deux juifs saint Pierre & saint Paul » que Johanneau voit aussi dans nos deux personnages, & qui, dit-il,

s'étant faits chrétiens, « ont mis le Nouveau-Testament à la place de l'Ancien qu'ils ont dérobé, & ont cherché querelle ensuite aux Juifs qui voulaient continuer à observer l'ancienne loi. »

Avec notre explication, le Dial. I reprend une physionomie originale & forte, que lui avait enlevée l'incohérence des commentaires antérieurs.

IBID. — *L'Hôtesse*. — « Marthe, à qui l'Eglise donne le nom d'*hôtesse de Jésus-Christ*... & qui reçut chez elle, à table, ce Dieu descendu du ciel... La Samaritaine à qu'il demanda à boire, près du puits de Jacob, & qui ne voulut d'abord pas croire toutes les promesses qu'il lui faisait. » (El. Joh.) On peut admettre ces allusions, mais ce n'est pas une explication du sens où le mot est pris dans le Dialogue I. *L'Hôtesse*, qui tient le cabaret du *Charbon blanc* (v. ci après, comment. du Dial. III) est ici l'Eglise chrétienne elle-même, vouée au papisme, qui ne veut pas croire aux promesses de la *Réforme* venant d'abord, non pour la renverser, mais pour la fortifier & prolonger ses destinées. Aussi Mercure la maudit-il de compagnie avec « messieurs Byrphanes & Curtalius », cette « belle hôtesse qui est si desdaigneuse qu'elle ne veut croire ny accepter que lon luy face du bien. » Et il jure d'effacer son nom & ceux des deux coquins du *Livre d'immortalité*.

IBID. — *Que ie luy feisse relire ce liure tout a neuf*. — Jehanneau voit dans ce Livre de Jupiter, que Mercure vient faire relire, parce qu'il « tombe tout en pièces de vieillesse », comme le dit plus bas Byrphanes à l'oreille de Curtalius, la Bible entière, à l'exception du Nouveau-Testament, « qui est le livre que les deux voleurs mettent en place de l'Ancien. » C'est la suite de sa première méprise. On voit, au Dial. III, que le livre substitué par eux est d'un ton plus folâtre : c'est la Mythologie ou la Fable païenne, ce qui signifie au sens protestant, l'ensemble des institutions & des cérémonies catholiques, traitées de *paganisme* par les Réformateurs. Mercure descend donc pour relire ou réformer le Christianisme, qui « tombe de vieillesse » ; les gens de l'Eglise de Rome, l'escamotant au passage, le gardent pour l'exploiter fructueusement, & remplacent le Livre de Dieu par leurs momeries, leurs paillardises & leurs mensonges, qui font rougir de honte & de colère Ju-

piter, retrouvant là « tous ses petits passetemps damours & de ieunesse » (Dial. III), cest-à-dire le Dieu des chrétiens ramené par l'idolâtrie romaine à l'état de dieu de la Fable, coureur & patron d'aventures scandaleuses.

IBID. — *En aix de boys ou en aix de papier... pour le faire a la mode qui court.* — *Aix* désigne ici la *couverture*, le *plat* du livre ; *aix de papier*, c'est-à-dire de *carton*, reliure substituée aux reliures de bois primitives. « Depuis le commencement du siècle, on avait abandonné les anciennes reliures chargées de clous d'argent & de cuivre, & de lourds fermoirs de métal ; les reliures les plus estimées étaient alors en veau brun ou fauve, avec ces dorures légères & ces fers à froid si élégants qu'on admire & qu'on imite encore aujourd'hui. » (P. Lacroix.) — Mercure se demande de quelle façon & dans quelle mesure il doit *réformer* la religion, & l'allégorie de la *reliure* nouvelle, prise pour la *réforme*, se poursuit dans le reste du Dialogue.

IBID. — *Dauantage Venus ma dict ie ne scay quoy, &c.* — On retrouvera plus loin (Dial. III) le détail des commissions données à Mercure par Vénus, Junon & Pallas-Minerve. — Par cette mention de Vénus on peut déjà conjecturer que Mercure ne prendra guère au sérieux sa mission de Réformateur, au moins dans le sens des Luther, Bucer, &c., qu'il *gabe* & laisse *gaber* au Dial. II.

IBID. — *Iuno.* — Juno me paraît représenter non l'Église dirigeante, le Clergé, mais la Chrétienté, toujours en quête de « quelque jaferan ou quelque ceinture à la nouvelle façon ». (V. ci-après, *Comment.* du Dial. III.)

P. 4. — *Pallas* ou *Minerve*. (V. ce dernier mot, *ibid.*) — Dans l'un & l'autre endroit, il s'agit de Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er}, reine de Navarre, chantée par les poètes de l'époque sous ce surnom.

IBID. — *Que les Vestales ont suffocquez.* — Ici, point de difficulté : tous les commentateurs ont reconnu les Religieuses, que l'auteur appelle plaisamment & ironiquement du chaste nom de Vestales, en leur imputant le crime d'infanticide.

IBID. — *Et cinq Druydes qui se sont laissez mourir de manie & mal rage.* — « Docteurs de Sorbonne ou autres Ecclésiastiques

morts en ce tems-là en démence. Rabelais, dans une préface de son IV^e livre... qui n'est que dans l'édition de Valence, donne à peu près la même idée, en cet endroit où il parle des Sorbonnistes ses censeurs : *Il n'y aura pas à rire pour tous désormais, quand voyrons ces folz lunaticques, aucuns ladres, aultres boulgres, aucuns ladres & boulgres ensemble, courir les champz, rompre les bancs, grinsser des dentz, fendre carreaulx, battre pauez, soy pendre, soy noyer, soy precipiter, & à bride auallée courir à tous les dyables.* » (La Monnoye.)

IBID. — *Athenes*. — Lyon. (V. ci-dessus, *Note sur la cite de dabas* : Dédicace.) — Cette ville était vraiment alors l'Athènes de la France, par le mouvement éclatant qu'y avait suscité la Renaissance : érudits, gens de science, artistes, poètes, typographes illustres s'y réunissaient comme dans un tourbillon de gloire. — Des Periers aimait Lyon & l'habita souvent ; il y est mort. — Voilà bien des raisons pour expliquer la traduction d'*Athenes* par *Lyon*, comme celle de « vin de Phalerne » par « vin de Beaune », supposée par l'auteur. Ceci est en parfait accord avec les passages où il parle fictivement de la Grèce (Dial. IV) & le surnom de Minerve dont il pare sa protectrice, Marguerite d'Angoulême.

P. 5-6. — *Dieu gard les compaignons. Vend on bon vin ceans ! Corbieu iay grand soif... Hostesse, faiçtes venir du vin, sil vous plait... Je men voys... faiçtes reïnsfer des verres & apporter quelque chose a manger.* — « Ne reconnaissez-vous pas encore là Jésus-Christ, qui dit en entrant au Cénacle : « La paix soit avec vous ! « N'avez-vous point quelque chose ici à manger ! J'ai un grand « désir de manger cette Pâques avec vous ; où est le lieu où je la « puisse manger ! » qui donne des ordres semblables aux noces de Cana : « Emplissez les cruches d'eau ; puisez-en & portez-en au « maître d'hôtel... » & qui enfin dit sur la croix : « *Sitio !* J'ai soif ! » mot que Rabelais a aussi parodié (L. I, ch. V), quand il fait dire à Grandgousier : « J'ai la parole de Dieu en bouche : *Sitio.* » (El. Joh.) Ceci est excellent, pourvu que nous l'appliquions finalement, non au Cénacle primitif, avant ou après la mort de Jésus-Christ, mais au sanctuaire catholique, où se prépare la Cène aux soins de laquelle préside l'*Hostesse* (l'Église).

P. 6. — *Ie veulx quon me pende sil retourne... quil nayt faict sa main.* — Curtalius soupçonne Mercure, patron des *Novateurs*, de venir *faire sa main*, c'est-à-dire se garnir la main, friponner aux dépens de l'Eglise, qui accusait les protestants de convoiter surtout ses biens ; & il se propose de soustraire, lui aussi, à ce Dieu suspect tout ce qu'il pourra prendre dans son sac. Il vient de dire que Mercure est *l'auteur de tous larrecins*. On peut voir là sans doute l'opinion que l'auteur avait du Christianisme, fait avec les dépouilles de l'Orient & de la Grèce ; mais il faut y voir aussi l'opinion qu'a notre suppôt de Sorbonne du Dieu de la Réforme, qui menaçait partout l'Eglise dominante dans ses richesses & ses privilèges.

IBID. — *Quæ in hoc libro continentur, &c.* — Johanneau y voit : 1° le *Pentateuque* (*Chronica rerum memorabilium, &c.*) ; 2° les *Prophéties* (*Fatorum præscriptum, &c.*) ; 3° les *Livres des Rois* & autres livres historiques de la *Bible* (*Catalogus Heroum immortalium, &c.*). — Il pensait, en effet, que ce Livre était l'Ancien-Testament, auquel est substitué le Nouveau. MM. Lacour & Lacroix n'admettent pas cette idée erronée. « N'est-il pas plus rationnel, dit M. Lacour, que l'ouvrage substitué par Byrphanes & Curtalius, où Dieu le père retrouvera ses péchés mignons, soit la Mythologie antique, & que celui à l'aide duquel ils vont prédire l'avenir soit le Nouveau-Testament où, en effet, se trouvent en germe les dogmes de l'Eglise catholique ! » — Je crois que le titre du Livre indique l'ensemble de la doctrine & des traditions chrétiennes, en y comprenant l'Ancien comme le Nouveau-Testament. Les promesses de l'Evangile & les perspectives de l'Apocalypse ressemblent assez au *Catalogus Heroum immortalium qui cum Ioue vitam victuri sunt sempiternam*, c'est-à-dire au Livre de Vie, où sont inscrits les élus. Le reste indiquerait le surplus de la Bible & de la Religion avec une intention railleuse évidente. C'est ainsi que Rabelais, dans son *Gargantua*, parodie la généalogie de Jésus Christ & se moque de la prescience de Dieu par ses prophéties en énigmes. Comment aussi ne s'est-on pas avisé que ces mots : « *Chronica rerum memorabilium quas Jupiter gessit antequam esset ipse* » contenaient une audacieuse négation de la Divinité, qui explique

les reproches adressés au livre de Des Periers par tant de gens enflammés de fureur contre celui qu'ils se jugeaient en droit de taxer d'athéisme après l'avoir lu ?

P. 7. — *C'est le liure de Iupiter... Et te prometz que, a les veoir, il ny a pas grand difference.* — Dieu, pense Byrphanes, ne s'apercevra de rien, ni le monde non plus, auquel nous dirons la bonne aventure sous couvert de Christianisme, tandis que nous gratifierons Dieu de nos rituels & autres inventions... Bah ! l'un vaut l'autre ! *La pippée est bonne !* — Voltaire voit dans le Livre de Jupiter les *Décrétales*, & dans celui « qui ne vault de gueres myeux » un livre de Calvin, sans donner aucun motif de son opinion. » (*Notes sur le Cymbalum Mundi*, t. 46 des OŒuv. de Volt. — Ed. Bouchot.) Ces *Notes*, qui datent de 1770, sont pour la plupart insignifiantes ou erronées & vraiment indignes de Voltaire (1).

IBID. — *Le logis est beau, monsieur, pour cela quil contient.* — Byrphanes parle d'une façon équivoque, comme pour embarrasser Mercure ou éviter de s'engager par une réponse franche. Il n'a garde de dire si c'est par les richesses qu'il contient ou par la présence de Dieu que le logis lui semble beau.

IBID. — *Et puis que dict on de nouveau !* — Nous nen scauons rien, monsieur, si nous nen apprenons de vous. — Plus haut, ce sont eux qui interrogent Mercure, & lui qui dit ne savoir nulles nouvelles & venir pour en apprendre. — Ces interrogations reviennent encore ailleurs & font allusion aux nouveautés dont on se préoccupait chaque jour, les Catholiques tâchant de surprendre leurs adversaires en flagrant délit de *nouvelletez* damnables, & ceux-ci interrogeant les Catholiques en diverses rencontres, comme pour tâter leur opinion & la solidité de leurs croyances, ou se défendant eux-mêmes d'être des *novateurs*, ainsi que le déclare Calvin. (Préface de l'*Institution chrétienne*.)

IBID. — *Vin de Beaulne ! Corbieu, Iupiter ne boit point de nectar meilleur.* — L'explication de Johanneau, qui nous ramène toujours au Cénacle, n'est pas bonne ; mais le rapprochement avec plusieurs

(1) V. Notice, I et II.

passages de Rabelais (ch. XLII) est excellent : « Icy de mesmes, beuvans de ceste liqueur mirifique, sentirez goust de tel vin comme l'aurez imaginé... Or, imaginez & beuvez : ce que nous feimes. Puis s'escria Panurge, disant : Par Dieu ! c'est icy vin de Beaulne meilleur que onques jamais je beu, ou je me donne à nonante & seze diables » (liv. V, ch. XLII), & dans l'intitulé du chapitre : « Comment par la pontife *Bacbus* nous feust montré dans le temple une fontaine phantastique, & comment l'eau de la fontaine rendoyt goust de vin, selon l'imagination des beuvans. » Enfin, l'on y voit la pontife « toujours disant je ne sçay quelles conjurations en langue etrusque & quelquefois lisant en ung livre ritual, lequel près elle pourtoit un de ses mystagogues ». — Il y a là une parodie très-claire de la Cène & une imitation flagrante de Des Periers. — Remarquez le choix de ce vin bourguignon, *vin de Beaulne*, entre tant de vins fameux : Beaune n'est séparé d'Arnay-le-Duc, patrie de Des Periers, que par une distance de quelques lieues.

P. 7-8. — *Le vin est bon : mais il ne fault pas acomparez le vin de ce monde au nectar de Jupiter, &c.* — Ce passage & le reste de la dispute entre Mercure & les deux « maraudz » ne paraissent pas avoir été saisis jusqu'ici. M. Lacour n'en dit rien. Si nous sommes, comme je l'ai établi, dans le temple catholique, on ne peut s'expliquer la chose que d'une façon. Mercure s'approche & trouve le vin sur la table : « Quel vin est cecy ! » dit-il ; on lui répond : « Vin de Beaulne. » C'est qu'en effet le *vin* qu'on vient d'apporter n'est pas encore *consacré* ni, par conséquent, changé en *sang du Christ* (comme au sacrifice de la Messe) ; voilà pourquoi Curtalius lui donne le nom du crû. Mercure, *sans plus attendre*, boit & s'écrie : « Vin de Beaulne ! Corbieu, Jupiter ne boit point de *nectar* meilleur. — « *Le vin est bon (& non Ce vin)*, dit Byrphanes choqué, mais il ne fault pas acomparez le vin de ce monde au nectar de Jupiter. » C'est alors que Mercure, en jurant *Je reny bieu*, répète son blasphème, déclare avoir *tasté des deux* & renchérit en affirmant que « cestuy cy (le simple *vin de Beaulne*) vault mieux » que le *vin mystique* ou sang divin de la Cène (*nectar de Jupiter*). Sur quoi Curtalius : « Monsieur, ie ne me colere point, ny ie nay point beu de

nectar comme vous dites qu'avez fait, mais nous croyons ce qu'en est escript & ce que lon en dict. » La tradition commune de l'Eglise est ici nettement affirmée. Quant au sens des mots « ie nay point beu de nectar », qui seraient inintelligibles dans la bouche d'un prêtre officiant, de Byrphanes, par exemple, ils se comprennent très-bien dans la bouche de Curtalius, tel que je l'ai présenté plus haut. (V. ce nom, *Commentaire*, p. 64.) Le reste de la réplique signifie que le vin, tant qu'il ne fait que croître *en ce monde icy* & dans sa condition naturelle, n'est en rien comparable au *nectar* de Jupiter, au *sang divin* en la substance duquel est changé le vin consacré dans le calice. Calvin & les siens, au contraire, prétendaient que le vin n'était qu'un signe, un symbole du sang du Christ dans la Cène, parlant ainsi comme Mercure & trouvant que le vin de la Messe n'avait pas d'autre vertu, préférant même la Cène (comme ils l'entendaient), sans *transsubstantiation* mystique, au sacrifice catholique de la Messe.

P. 8. — *Escoute, mon compagnon, il a desrobe ie scay bien quoy la hault en la chambre.* — Curtalius, au milieu des menaces & des injures par lesquelles il répond aux hardis propos de Mercure, lui jette au visage le reproche de larcin, l'apostrophant tant pour ses *blasphemes* que « pour quelque chose que vous ne cuydez pas que ie sache » dit-il. — (*Escoute, mon compagnon, &c.*) On verra plus loin qu'il ne s'était pas trompé, & de quelle nature était ce larcin *la hault en la chambre*, c'est-à-dire sur l'autel du sanctuaire.

P. 9. — *Il ne vous dict chose quil ne face, si vous luy eschauffez gueres le poil.* — Byrphanes, d'un ton cafarde, prévient Mercure que ce n'est pas un avertissement pour rire : il connaît l'humeur & la poigne de son acolyte, & ceci confirme ce que j'ai dit plus haut au sujet de Curtalius.

IBID. — *Ie vous prometz & assure que vostre vie sera allongee de cinquante ans, &c.* — LHOSTESSE. *Vous me promettez merueilles.. mais ie ne le puis croire, &c.* — « Ne vous semble-t-il pas entendre les promesses de la vie éternelle que Jésus-Christ fit à la Samaritaine auprès du puits de Jacob, à la ville de Jérusalem, à toute la Judée, si elle croyait en lui ; & Jésus-Christ qui dit à la Samaritaine : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais

« foif; l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine qui
 « rejaillira jusque dans la vie éternelle. » & la Samaritaine qui
 lui répond en doutant : « D'où avez-vous donc de l'eau vive ! »
 Ne vous semble-t-il pas entendre toute la Judée répondre aux pro-
 messes de la vie éternelle que lui fait Jésus-Christ, si elle croit en
 lui, avec la même incrédulité que l'Hôtesse à Mercure ! » (El. Joh.)
 — L'allusion n'est pas niable ; mais application en est faite par
 Des Periers aux entreprises de la *Réforme* & aux résistances du
 vieil esprit orthodoxe.

P. 10. — *Ha, vous en riez... Non, vous ne viurez pas tant voire-
 ment, & si serez tout le temps de vostre vie en seruitude, & malade
 toutes les lunes iusques au sang.* — Des Periers joue sur les mots en
 faisant allusion au flux mensuel des femmes. « Par cette menace,
 dit la Monnoye, il tourne en ridicule Mercure & ses promesses
 miraculeuses. » Ce n'est pas cela. Il veut dire : « Ah ! Église in-
 crédule & revêche, vous ne voulez pas vous retremper & allonger
 vos destinées en ayant foi dans ma parole (*en vous renouvelant par
 la Réforme*) ! Eh bien ! soit : vous resterez sous le joug de vos
 fausses doctrines & de la tyrannie de Rome, & il ne se passera
 pas de mois que vous ne soyez déchirée par mille querelles, dis-
 cordes & affauts, qui vous rendront malade *jusqu'au sang*. » L'his-
 toire du XVI^e siècle se charge d'achever amplement ce commen-
 taire.

IBID. — *Voyla de dangereux maraudz.* — Ici commence un
 à *parte* de Mercure. On doit supposer que, mis en demeure de for-
 tir par Byrphanes & Curtalius, il s'arrête un moment sur le seuil,
 après avoir pris l'*Hostesse* à l'écart, & que de là il apostrophe une
 dernière fois ses ennemis : « Et si vous ioueray encores vng bon
 tour, Messieurs Byrphanes & Curtalius... » Puis les deux *maraudz*
 restent seuls & se félicitent de leur larcin.

IBID. — *Ie croy qu'ilz mont veu prendre ce petit ymage d'argent
 qui estoit sur le buffet en hault.* — Ainsi donc Mercure dévalise
 vraiment le buffet de l'*Hostellerie* du *Charbon blanc*. « Dans cette
 image d'argent, dont le vol manqua d'avoir pour Mercure des suites
 qui auraient pu le rendre infâme, lui & tout son lignage céleste,
 ne pourrait-on pas voir une allusion à cette image d'argent que

François 1^{er} avait posée lui-même, en 1528, dans une procession solennelle, en place d'une image de pierre de la Vierge, qui avait été mutilée à Paris, au coin des rues des Rosiers & des Juifs! » (El. Joh.) Ce n'est guères plus raisonnable que d'y voir une des petites images d'argent de la Diane d'Éphèse que saint Paul détournait le peuple d'acheter, comme le suppose le même commentateur. — Il ne s'agit pas ici d'une image d'argent *replacée*, mais *emportée*. Bref, le *buffet en hault* n'est autre chose que l'autel. L'*ymage d'argent* représente les statuettes & ornements précieux de toute sorte qui s'y trouvaient exposés. Le protestantisme ne s'attaquait pas aux images uniquement par zèle iconoclaste : il voulait encore s'emparer des richesses de l'Église romaine, pour en doter les princes, ses patrons, & le monde laïque en général. Tel est le sens du vol de l'image d'argent par Mercure, qui redoute avec raison, s'il était pris une fois au piège dans une de ses entreprises, d'être exécuté & vilipendé par ses ennemis comme larron sacrilège & cupide : adieu alors, s'il échouait & s'il ne pouvait gagner au large, les raisons de sainte réformation qu'il alléguerait & la céleste origine dont il se réclamerait. Aussi n'eut-il jamais « plus belle paour » & s'empresse-t-il de détalier avec son butin, non sans avoir essayé, mais en vain, d'amadouer l'*Hôteesse*.

IBID. — *Que iay desrobe pour en faire vng present a mon cousin Ganymedes, &c.* — Eloi Johanneau, qui retrouve saint Jean dans *Ganymedes*, s'est abstenu d'expliquer ce passage, M. Lacour de même. — En suivant l'idée de la note précédente & en songeant aux *secularisations* de biens ecclésiastiques, on peut conjecturer que *Ganymedes* est ici la figure des princes protestants, en coufinage avec la *Réforme*, & qui lui donnèrent le fond de la coupe de Jupiter, du vieux dieu païen de l'Église de Rome, lequel avait largement *humé le piot* : en reconnaissance de quoi la *Réforme*, qui prenait son bien où elle le trouvait, les dota des dépouilles mêmes de l'autel, lorsqu'elle y pouvait mettre la main.

P. 10-11. — *Cestoit ainsi quil failloit besongner... afin den vuyder la place, cest Mercure luy mesme, sans faillir.*

Comme avec irrévérence

Parle des dieux ce maraud !

Cet aveu cynique montre plus clairement que jamais ce que sont ces deux personnages qui expédient si lestement, & *sciement*, le fils de Dieu. Nous montrer là-dedans Jésus reconnu par saint Pierre & les Apôtres, après la Cène qu'il fait avec eux dans le Cénacle, & par les Juifs, se disant après sa passion : « En vérité, cet homme était fils de Dieu. » c'est un lourd contre-sens que Johanneau aurait pu s'épargner. — Les deux compères se vantent d'avoir dérobé « le prince & patron des robeurs ». Est-ce seulement les prêtres juifs & les païens dépossédés par le Christianisme qui lui valent ce titre de leur part ! Je pense qu'ils l'appellent ainsi encore parce qu'en agissant pour les *Protestants*, ces robeurs de biens ecclésiastiques, dont il est le prince, il est en haine aux possesseurs & aux défenseurs de ces biens.

P. 11. — *Vng liure dont il n'est point de semblable au monde.* C'est le Livre de Jupiter. — *Vng qui parle bien d'autres matieres.* C'est le livre substitué. — Plus haut, il est dit qu'ils se ressemblent ; oui, certes, de prime abord ; mais ce que veut dire ici l'auteur, c'est que, en retenant le Christianisme [pour eux & pour ceux de leur bande, nos héros prétendent empêcher qu'il se produise une concurrence à leur détriment & se piquent d'avoir recouvré le privilège unique, au moyen duquel rien de semblable ne prévaudra dans le monde : hors de leur Église point de salut ! — Et, quant au Livre de leur façon dont ils font cadeau au pauvre Dieu laissé en souffrance dans le Ciel, qu'il s'en arrange... Si pourtant il allait se fâcher ! Ils se le demandent, mais ils n'y croient guère.

IBID. — *Je ne crains que vne chose, cest que si Iupiter le voit & quil trouue son liure perdu, il nen fouldroye & abysme tout ce pource monde icy, qui nen peult mais, pour la punition de nostre forfait...* car il est assez tempestatif quand il se y met. — Allusion beaucoup plus railleuse que craintive aux exemples de la colère divine châtiant ceux qui portent sur la divinité une main téméraire. On ne conçoit pas comment M. Lacour discerne là une allusion « aux tourments des premiers Chrétiens ». Une note de l'édition du *Cymbalum* de 1732 dit : « Curtalius sort ici de son caractère de scélérat : une espèce de remords de conscience le prend. Des Periers n'a pas bien suivi ce caractère ; puisqu'il avoit fait Curtalius assez mé-

chant pour entreprendre le vol du Livre des Destinées, il ne devoit lui donner aucune idée de repentir pour l'avoir volé. » Johanneau rappelle cette observation, & déclare que, s'il est juste de noter le repentir de Curtalius, il est injuste d'en faire un grief contre l'auteur, puisque ce repentir s'explique suffisamment par l'analogie qui existe entre *Curtalius* & *Judas*, dont on connaît les remords. Johanneau ne fait trop non plus de quoi il s'agit. Le sens me paraît clair pourtant : ces larrons sinistres qui ouvrent le Livre des Destinées, confisqué par eux, sous prétexte d'y chercher si le larcin même qu'ils en font n'y est pas pronostiqué, & *fil dict point qu'ils le rendront quelquefois*, ont le rire sacerdotal des augures entre eux & narguent leur Dieu à grand renfort d'ironie.

IBID. — *St St. Cache ee liure : car ioy Ardelio qui vient : lequel le voudroit veoir.* — Ce mot, dans les auteurs latins, notamment chez Phèdre (liv. 2, fab. 5), qualifie, comme le rappelle La Monnoye, « un curieux se fourrant partout, qui veut tout faire & tout sçavoir. » — Mais qui est cet Ardelio dont le nom latin, dérivé d'*ardeo*, signifie, comme celui de Phlegon, un boute-feu, un brouillon qui se mêle de tout ! Quoique Luther figure sous l'anagramme de son nom (*Rhetulus*), au Dial. II, je crois, avec M. Lacour, que c'est lui qui figure encore, aux Dial. I & III, sous le nom d'*Ardelio*, en rapport avec son esprit toujours en éveil & en travail, avec sa nature ardente & bouillonnante. (V. le *Comment.* du Dial. III, aux mots *Ardelio* & *Phlegon*.) — M. P. Lacroix y voit l'abbé Ardillon, ami de Rabelais : pourquoi ! — « *Ardelio* étant Calvin, dit Johanneau, on peut-être même, comme je crois le reconnaître dans le troisième Dialogue, François I^{er}, il n'est pas étonnant que nos deux *novateurs* redoutent de laisser voir leur doctrine à ce prince, qui s'en montra, en France, l'ennemi & le persécuteur acharné, pendant qu'il la favorisait & la soutenait en Allemagne. » Johanneau voit décidément trop de choses : Calvin exclut François I^{er}, & *vice versa*. On ne s'attendait guère à voir François I^{er} ici ! D'ailleurs, si des *novateurs* doivent se cacher d'un prince qui les persécute, pourquoi se cacheraient ils de *Calvin*, un de leurs principaux chefs ! — Et puis, sommes-nous en Galilée ou en France ! S'agit-il, en somme, de saint Pierre, de saint Paul, des Juifs &

des Gentils, ou des *novateurs* du XVI^e siècle!... Tout cela est fort incohérent & sent le fatras : Johanneau avait plus de savoir & d'ingéniosité que de justesse d'esprit, &, comme dans son Commentaire de Rabelais (Edit. *variorum*), il sert pêle-mêle le bon, le médiocre & le mauvais, parfois même l'absurde.

En résumé, Byrphanes & Curtalius ont, d'après ce qui précède, mille raisons pour une de se méfier de l'œil perçant d'*Ardelio-Luther*. Ce seul trait suffirait pour attester que ce sont deux catholiques, si un examen attentif du texte n'en fournissait d'autres preuves irréfragables.

J'ai insisté sur le sens réel de ce Dialogue pour deux motifs : c'est celui qu'on avait toujours le plus négligé d'expliquer, & l'explication de ce premier acte de la Comédie influe notablement sur l'intelligence du reste & sur la *clef* définitive.

DIALOGUE II.

P. 13. — *Personnages*. — Les noms des quatre personnages qui figurent dans ce Dialogue avec Mercure, *Trigabus*, *Rhetulus*, *Cubercus* & *Drarig*, n'ont pas été bien compris par La Monnoye, sauf celui de *Cubercus*, sous lequel il a deviné le fameux théologien protestant Martin Bucer (*Buccerus* pour *Bucerus*). Dans les trois autres il voit des contemporains plus ou moins obscurs de l'auteur, Mathias *Garbitus*, de Tubingue, Pierre Turrel, d'Autun (*Thurelus*), & Charles Girard (*Carolus Girardus Bituricensis*), ou Jean Girard, de Dijon, « mauvais poète latin de ce tems-là. »

Deux notes de Lancelot ou de Falconet indiquent le vrai sens de *Trigabus*, tiré de *gaber*, moquer, & de *Rhetulus* (*Lutherus*, Luther). Ce n'est donc pas Michault, comme l'avance M. Lacour, qui, le premier, en 1754, « découvrit que Rhetulus était Luther, & non l'obscur Thurel ». Il lui reste le mérite d'avoir prouvé que *Drarig*, anagramme de *Girard*, désigne *Erasme*, opinion que M. Lacour rapporte sans l'adopter & sans en saisir l'importance. — Eloi Johanneau ne voit là, après M. Ch. Nodier, que Girard de Tournus, & *Drarig*, selon lui, ne figure, en conséquence, qu'un alchimiste cherchant la pierre philosophale.

Pour conclure, *Trigabus*, selon nous, figure ou Bonaventure lui-même, ce *triple gabeur* (1), ou un autre de même trempe, personnifiant l'esprit critique & sceptique des *libertins*. — *Rhetulus* & *Cubercus* désignent, sans conteste, Martin Luther & Martin Bucer, qui se trouvèrent en rapport dans les controverses religieuses de l'époque. — *Drarig* n'est autre qu'*Erasme*, comme il est prouvé ci-dessous. — Les trois théologiens se disputent. Erasme, précurseur de Luther, lui reproche de lui avoir ravi le fruit de ses longs travaux; Bucer, dont on fait l'attitude conciliante au milieu des divers chefs de la *Réforme*, essaie de les apaiser, & Trigabus se moque de tous les trois & de leur recherche de la *pierre philosophale*, c'est-à-dire de la vraie religion, ou, d'une façon plus générale, de la *vérité absolue*.

IBID. — *Ie puisse mourir, Mercure, si tu es qung abuseur, &c.* — Eloi Johanneau remarque avec raison que *Trigabus*, « qui fait ici le rôle d'un philosophe », se moque non-seulement des trois autres personnages, mais encore du fils de Dieu lui-même, dès les premiers mots. — Ajoutons que Mercure ou Jésus-Christ entend parfaitement raillerie.

IBID. — *Quant tu leur dis que tu auois la pierre Philosophale.* — « Il y a, dit une note de 1732, dans les Contes de Bon. des Periers une irrifion de l'Alchemie ou Pierre Philosophale, qui a tout autre sens que ce Dialogue. » Rien de plus juste : il n'est pas, en effet, ici, question de se moquer simplement des Alchimistes, comme dans le joli conte de « la bonne femme qui portoit une potée de lait au marché (2) », où se trouvent déjà les principaux traits de la fable de La Fontaine : *La Laitière & le Pot au lait*. Des Periers « compare à cette chimère la vraie religion, la religion de l'Evangile ; ou, au moins, prétend-il que per-

[1] Dans la *Clef du Cymbalum*, d'ailleurs très-courte [une page] et de peu de valeur, publiée dans la 2^e série du *Bulletin du Bibliophile de Techner* [1836-1837], ce nom est traduit ainsi : « Celui qui gabe tous les trois. » — Par une singulière substitution, M. P. Lacroix, qui ne discerna pas Erasme dans *Drarig*, est tenté de l'apercevoir dans *Trigabus* !

[2] *Les nouvelles Recreations et joyeux Devis*, nouv. XII.

sonne n'en a la vraie intelligence. Cubercus ou M. Bucer dit qu'il n'est pas possible que la *Pierre*, c'est-à-dire la table de l'ancienne loi, soit de telle vertu qu'elle était, quand elle fut brisée, &c. Des Periers se moque des Protestants comme des Catholiques, des Chrétiens comme des Juifs, & ne croit pas plus aux uns qu'aux autres ». (El. Joh.) Que l'auteur ait joué ou non, par surcroît, sur le mot *Pierre*, en se rappelant la table de l'ancienne loi, ou, comme je le croirais plutôt, le mot de Jésus : *Tu es Pierre, & sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*, le sens général indiqué par Johanneau est le bon & il concorde avec tous les détails du Dialogue.—V. p. 23 : « ... *Vostre pierre ne sert que a faire des comptes.* »

IBID. — *Par lareine du theatre, ou ilz estoyent disputans (comme ilz ont de costume).* — Le mot *théâtre* signifie ici l'*Eglise*, où se joue le grand mystère. (V. ci-dessous, p. 82.)

P. 14. — *Ilz feroient merueilles... bref, quilz feroient toutes choses & plusieurs aultres.* — Cette dernière formule revient plusieurs fois & rappelle le titre de la fameuse thèse de Pic de la Mirandole : *De omni re scibili & quibusdam aliis.*

« N'est-ce pas là, dit Johanneau, une dérision évidente des miracles de Jésus-Christ, des promesses qu'il fit à ses Apôtres & à tous ceux qui croiraient à son Evangile ! N'est-ce pas une ironie de ce qu'on lit dans ce livre sacré, que Jésus allait annonçant l'Evangile, guérissant toutes les maladies ; qu'alors il appela les douze Apôtres, qu'il leur donna pouvoir sur tous les esprits impurs, afin de les chasser & de guérir toutes sortes d'infirmités, de rendre la santé aux malades, l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, de ressusciter les morts ; qu'il leur promit que tout ce qu'ils demanderaient à son père, en son nom, il le leur donnera ! Voici, leur dit-il après sa résurrection, les miracles que feront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront de nouvelles langues, ils feront mourir les serpents, & s'ils boivent du poison, ils n'en recevront aucun mal ; ils imposeront les mains sur les malades & ils leur rendront la santé. » L'allusion est frappante, en effet, & la dérision ne l'est pas moins.

Comparez Rabelais, liv. V, au royaume de la *Quinte Essence*, qui « garissoyt les malades par chansons » & ses officiers (ch. XXII)

« lesquelz blanchissoient les Ethiopiens en peu dheures, du fondung penier leur frottans seulement le ventre... aultres tiroient eaue des pumices, que vous appelez pierre ponce, la pillant long temps en vng mortier de marbre, & luy changeoyent substance... aultres faisoient de necessite vertus, &c. » Et dans la *Prognostication pantagrueline* : « En automne l'on vendangera, ou dauant ou aprez, &c. » — A propos de l'hiver : « Tenez vous chauldement. Redoubtez les catarrhes » & autres calembredaines ironiques.

IBID. — *Qui se sbattent a la pouldrette.* — Qui jouent dans le sable. « Ainsi, dit la Monnoye, les Philosophes, en cherchant les pieces de la Pierre Philosophale que Mercure avoit dispersées sur l'arène du Theatre, en passent & repassent le sable entre leurs doigts, comme des enfants qui badineroient. » Comme le remarque Lancelot ou Falconet, ces *badins* de Philosophes font plus : « Ils se jettent de la poudre les uns aux autres. » — Au royaume de la Quinte Essence (liv. V), Rabelais devait montrer celle-c *fassant, tamisant, belutant & passant le temps* avec un grand & beau fas de soye blanche & bleue. »

IBID. — *Pource quil ny a comme point de difference.* — Mercure avone très-lestement que les pièces de sa pierre mise en poudre & le sable même de l'arène, c'est tout un. Il fait aussi bon marché que Trigabus lui-même de la religion, &, quand celui-ci lui dit : *Corbieu ! tu les nous as bien mis en besongne, nos veaulx de philosophes*, il répond avec une satisfaction moqueuse : « Nay pas ! »

Cela ne veut pas dire : « Pourquoi chercher à distinguer la religion catholique des autres religions chrétiennes, puisqu'il n'y a pas de différence ! » (Lacour) mais : Pourquoi chercher à distinguer la *vraie religion* entre toutes ! L'une vaut l'autre, & le tout ne vaut pas plus qu'une poignée de sable !

P. 15. — *Ny vne si noble fable.* — « Fable pour Comédie. » (Not. de 1732.) Cela est en rapport avec le mot *Theatre* ci-dessus & le mot *mistère* ci-après.

IBID. — *Les myes dareine.* — *Areine*, ici & presque partout en ce Dialogue, est pris dans le sens de *sable*. Plus loin, cependant : « Allons premierement aux *areines* », Des Periers, en jouant sur le mot, le prend dans le sens figuré : aux *arènes* théologiques.

IBID. — *Lung dict que pour en trouver des pieces... laultre tient que le dormir avec les femmes ny est pas bon.* — Le texte porte « le dormir » & non « de dormir », comme dans le texte de M. Lacour. Celui-ci met en note : « Allusion à autant de règles liturgiques ou canoniques. » Il y a plus : « Ne pensez-vous pas, comme moi, dit Johanneau, qu'il se moque ici des différentes coutumes des ordres religieux, qui semblent les partager en autant de *religions*, comme on les appelait; qu'il se moque surtout des différentes sectes chrétiennes & du célibat des prêtres & des moines! » Une note de 1732 avait déjà signalé l'allusion au célibat ecclésiastique. — On ne peut s'empêcher de rapprocher ce passage de certain endroit du Journal de Louise de Savoie, qui avait d'abord favorisé, avec François 1^{er}, les attaques contre l'Eglise romaine : « L'an 1522, mon fils & moy commençâmes à cognoistre les hypocrites blancs, noirs, gris, enfumés, & de toutes couleurs, desquels Dieu veuille nous preserver ; car si Jesus Christ n'est point menteur, il n'est point de plus dangereuse generation en toute nature humaine. »

De quoi il faut rapprocher encore ce passage du *Tiers Livre* de Rabelais (qui parut en 1546), au chap. XXII : « *Comment Panurge patrocine l'ordre des freres mendians.* — Je ne vous entendz point, respondist Epistemon. Et me scandalisez vous mesme grandement, interpretant peruerfement des *fratres mendians* ce que le bon poete disoyt des *bestes noires, faulues & aultres*... Il parle absolument & proprement des pulces, punaises, cirons, mousches, culices, & aultres telles bestes, lesquelles sont les unes noires, les aultres fauves, aultres cendrees, aultres tannees & basanees, toutes importunes, tyranniques, & molestes, non es malades seullement, mais auffy a gens sains & vigoureux. »

Là, comme dans toute la suite de cette tirade de Trigabus, c'est le Catholicisme qui est spécialement en butte aux sarcasmes de l'auteur. Une fois les trois autres personnages introduits, c'est la *Réforme* qui reçoit les coups de langue de Trigabus & de Mercure en personne. Bref & au total, le Christianisme, les diverses religions, la haute métaphysique & la Divinité elle-même sont brocardés sans merci par Bonaventure.

IBID. — *Lung diët quil fault auoir de la chandelle, & fust ce en plain mydi.* — Chandelle, ici, est mis pour *cierge*.

P. 16. — *Promettent rendre raison & iuger de tout, des cieulx, des champs Elisiens, &c.* — C'est ce que font les théologiens & métaphysiciens de toute espèce.

IBID. — *Voire iusques aux petis chiens des garses des Druydes, &c.* — Les *Druydes* sont les prêtres, comme au Dial. I, & leurs *garses* sont les pseudo-*Vestales* dont il y est fait mention. — Il est question ici encore des désordres des prêtres, des moines, des religieuses & des lignées irrégulières qu'ils provignaient. Rabelais, parmi les titres de livres qu'il forge (liv. II, chap. VII), cite : *Lapparition de sainte Geltrude a une nonnain de Poissy estant en mal denfant.*

IBID. — *Il est bien vray quil en y a quelques vngs... lesquelz on estime en auoir trouue des pieces.* — « L'auteur, sous ces fictions, désigne les principaux partis de la religion chrétienne. » (Note de 1732.)

IBID. — *En cigales, &c.* — « Allusion aux chants ecclésiastiques. » (Lacour.) — C'est ainsi qu'en l'*Isle sonnante* Rabelais (liv. V) nous dit : « Et monagaux daccourir, & monagaux de chanter... Et chantoyent ensemblement : mais ilz auoyent les voix rauques & mal plaisantes. » Erasme avait dit : « Puis, sans se mettre en peine d'entendre leurs psaumes, ils se croient assez doctes en en retenant le nombre... Et quand ils chantent en chœur, ils s'imaginent charmer le ciel par leur musique d'âne. » (*Elog. de la Folie.*)

Dans le livre des *Adages* d'Erasme, en latin, on trouve ceci, à l'art. *Cicada vocalior* : « Dicebatur in hominem impendio garrulum, aut admodum musicum, propterea quod hoc insectum..... cantu potissimum delectetur. Et puellas quasdam, ita musicæ deditas, ut neglecto cibo, perituræ fuerint inedia, in cicadas a Diis mutatas, narrat apud Platonem Socrates. » (*Erasmi Roterodami Adagiorum Chiliades quatuor, &c. Venetiis, in ædibus Aldi... M. D. XX.*)

IBID. — *En perroquetz iniurieux, non entendans ce quilz iargon-*
nent. — Ce sont les prédicateurs, qui investaient leurs adversaires ou les gens de croyance contraire. Erasme dit encore des théo-

logiens : « Ils se jettent sur vous comme des ours en fureur... C'est en criant : *A l'hérétique ! à l'athée !* qu'ils font trembler ceux qu'ils n'entraînent pas. »

IBID. — *Daultres en asnes propres a porter gros faix, &c.* — C'est-à-dire le commun des fidèles portant la charge de tout l'édifice religieux & pâtissant du contre-coup de toutes les querelles entre les diverses doctrines, sans jamais se lasser de son rôle de souffredouleur. L'un des annotateurs de 1732 n'a vu là que « les Huguenots & les autres Novateurs, à qui on faisoit souffrir divers maux en ce tems-là ». Le sens est plus large.

IBID. — *A bon escient, c'est-à-dire : Tout de bon ! En es-tu bien sûr !*

IBID. — *Je te meneray au theatre, ou tu verras le mystere.* — Comme ci-dessus, *théâtre* est là pour *église*, & il est question du *mystère* de l'Eucharistie, en particulier, & de la religion, en général ; l'auteur joue sur le mot *mystere*, par allusion aux *mystères* qu'on joua primitivement dans les églises, plus tard au théâtre, & qui furent les premiers essais de l'art dramatique au moyen-âge. Lancelot ou Falconet en avait fait la remarque.

IBID. — *Oste ta verge, &c., ilz ne te cognoistront iamais ainsi,* c'est-à-dire : « Défais-toi de tes attributs ordinaires, montre-toi tel que tu es, & ils ne te reconnaîtront jamais pour leur Dieu. »

P. 17. — *Quel Proteus ou maistre Gonin tu es.* — Le maître Gonin, qui vivait sous François 1^{er}, fit, « par ordre de ce Roy paroître nuës en bonne compagnie les dames de la Cour. » (Bran-tôme, Disc. I, t. I des *Dames galantes*.) Ce nom était devenu proverbial pour désigner un maître en tours de passe-passe. Le rapprochement avec Mercure ou Jésus-Christ n'est rien moins qu'édifiant.

IBID. — *Ou tu estois yng beau ieune gars, tu tes fait deuenir yng viellart tout gris... par la vertu des motz que ie tay veu cependant mormonner entre tes leures.* — « Ne reconnaissez-vous pas là encore une parodie de la transfiguration de Jésus-Christ, une ironie du fils qui est égal à son père & aussi vieux que lui, & surtout de la transsubstantiation & des paroles de la sainte Cène & de la Messe, qui opèrent un changement pareil ! » (El. Joh.)

IBID. — *Je paieray tout ce que tu voudras.* — Allusion au caractère vénal de la plupart des choses de la religion. — « La transformation promise par Mercure me paraît une allusion au mystère de la résurrection. » (Clef du *Cymbalum*, déjà citée. — Techener.)

P. 18. — *Cubercus.* — « Martin Bucer, né à Strasbourg, vers la fin du XV^e siècle, mort à Cambridge, en 1551, après avoir essayé d'introduire un schisme dans la nouvelle Église, se soumit à Luther & décida le grand réformateur Ulric Zwingle à en faire autant. » (Lacour.) Le même critique a raison d'ajouter, à propos du passage où *Cubercus* rappelle *Rhetulus* au devoir qu'ont les chrétiens de s'entr'aimer : « C'est bien l'auteur de la réconciliation de Zwingle & de Luther qui vient de parler là. »

IBID. — *Mercure... veut que nous nous entraymions.* — « Des Pèriers profane ici la fraternité que l'Évangile prescrit aux chrétiens. » (Note de 1732.) Disons plutôt que, par une ironie fort juste, il en fait ressortir le peu de réalité par la bouche même d'un des plus illustres parmi ceux qui prétendaient représenter le christianisme pur.

IBID. — *Drarig.* — On ne saurait voir dans ce personnage *Gérard Roussel*, le prédicateur favori de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, qu'elle fit nommer évêque d'Oloron & qui était partisan des idées nouvelles, bien que cette opinion, soutenue par M. P. Lacroix, vaille infiniment mieux que celle de La Monnoye ou de Charles Nodier. Gérard Roussel n'était pas un personnage assez important pour figurer entre deux hommes tels que Luther & Martin Bucer. Aussi avais-je déjà l'idée que le nom de *Drarig* désignait probablement *Érasme*, fils naturel d'un nommé *Gérard Praët*, &, comme tel, nommé d'abord *Gerardus Gerardi* (1), lorsque la lecture d'une note de Michault (2) est venue confirmer ce soupçon & le changer en certitude. En voici les principaux passages : « Un véritable sçavant, qui ne passe point sa vie à des vetilles & à des rapsodies littéraires, m'a fait part de son sentiment (sur *Dra-*

(1) V. BAYLE, au mot *Érasme*, et la *Biog. Didot* (art. de Hœfer).

(2) *Mélanges histor. et philolog.*, par M. MICHAULT, avocat au Parlement de Dijon. -- Tilliard, Paris, 1754, t. I, p. 145.

rig)... La remarque de ce sçavant me semble très-juste ; on peut affurer, du moins, qu'elle n'a pas le ridicule d'une conjecture en l'air. — *Drarig*, dans le Dial. II du *Cymbalum mundi*, est évidemment l'anagramme de *Girard*. Mais quel est ce Girard, qui figure avec Luther & Bucer, déguisés en *Rhetulus* & *Cubercus* ! Je pense que c'est le fameux Érasme... Girard est le même nom que *Gérard* ou *Gérart*... Érasme s'appela d'abord *Gerard de Gerard*, &c. — Érasme écrivit contre Luther, en 1522, sur l'article du libre arbitre, & Luther lui répondit avec sa vivacité & sa hauteur ordinaires... Aussi l'auteur du *Cymbalum* met-il *Drarig* aux mains avec *Rhetulus*, & la querelle est assez animée. *En voyla*, dit *Drarig*, *une piece qui est de la vraye*... Cette pièce est l'article contesté. Plus bas, *Drarig* se plaint que *Rhetulus* lui a fait perdre en vng moment tous ses labeurs depuis 30 ans. Au temps de la contestation, Érasme avoit 55 ans : il pouvoit donc y avoir 30 ans qu'il étudioit la religion... Je remarque, de plus, que *Drarig* & *Cubercus* ne se parlent point, parce que Bucer & Érasme n'ont eu aucun démêlé. Il paroît par plusieurs endroits des ouvrages d'Érasme qu'il estimoit Bucer, qui étoit beaucoup plus modéré & plus traitable que Luther. » M. Lacombe, qui avait lu cette note excellente, ne laisse pas d'écrire, au sujet du nom de *Drarig* ou *Girard* : « Nous pensons que Des Periers l'a pris au hasard parmi les plus communs, ne voulant pas mettre en jeu personne. » C'est vraiment fermer les yeux de parti pris. — Érasme étoit mort depuis peu (1536), lorsque parut le *Cymbalum*.

P. 19. — *Ien ay quinze ou seze pieces entre lesquelles ie suis bien asseure quil en y a quatre.* — « *Cubercus* ou Bucer désigne clairement, par les quinze ou seize pièces de la pierre philosophale, les livres de la Bible (1), & par les quatre pieces pour le moins qui sont de la plus vraye, les quatre grands Prophètes, ou plutôt les quatre Evangiles, dont il avait publié les *Explications*. » (El. Joh.) C'est des quatre Evangiles qu'il s'agit effectivement & du livre de Bucer, qui professa la théologie avec éclat à Strasbourg, pendant

(1) Ou « les Evangiles apocryphes » (P. Lacroix).

vingt ans, & qui, ainsi que le rappelle Johanneau, était regardé par le cardinal Contarini « comme le théologien le plus redoutable qu'eurent les hétérodoxes. » Plus loin, répondant à Cubercus, « Mercure se moque de ses quinze pièces de la pierre philosophale & le met au défi, en le priant de lui convertir en écus quinze livres de monnaie qu'il a en sa bourse. » (El. Joh.) Continuation de la même allusion, sous une forme dérisoire. On voit que, pour Mercure, toute cette *pierraille* ne vaut pas un rouge liard.

P. 20. — *Il ne le faut pas prendre ainsi, &c.* — Critique acerbe des subtilités théologiques & métaphysiques.

P. 21. — *Car non seulement ie transmue les metaulx, comme l'or en plomb (ie vous dy le plomb en l'or).* — Le *lapsus lingua* de Rhetulus est d'un effet comique irrésistible : Des Periers raille ces abstrauteurs de quintessence, ces docteurs en science absconse, alchimie morale ou religieuse, qui, croyant faire merveille, transforment en plomb l'or de la franche nature.

IBID. — *Mais aussi ien fais transformation sur les hommes, &c.* — Comme l'ont remarqué Eloi Johanneau, MM. P. Lacroix & Lacour, tout ce passage est une allusion aux conséquences de la *réforme* de Luther, aux changements & même aux bouleversements extraordinaires qu'elle amena. La défrocation générale qui s'ensuivit dans les États protestants, les mariages entre prêtres ou moines & religieuses, dont Luther & Martin Bucer donnèrent l'exemple ; les renversements de fortunes & de situations, tout cela justifie amplement les paroles orgueilleuses de Rhetulus. Quant au passage : *Ceux qui se soloient habiller a la Bouhemienne, ie les fais accoustrer a la Turquie*, M. Lacour ne veut le prendre que dans ce sens de bouleversement radical de toutes choses. Dans les notes de 1732, on y voit une allusion aux Hussites, sortis de Bohême : « Les Lutheriens & Calvinistes ont eu dans ces derniers tems beaucoup de conformité de sentiment avec ces Hussites. Des Periers dit ici qu'ils se sont accoustrés à la Turquie, c'est-à-dire que, dans les guerres qu'ils ont excitées, ils ont commis plusieurs inhumanités. » Il n'est guère raisonnable de prêter ce langage à Luther lui-même. Il serait plus ingénieux de croire que celui-ci se vante de traiter mal (à la *turque*) ceux qui étaient attachés aux doctrines de Jean

Huss (*habillés à la bohémienne*), comme le suppose M. P. Lacroix. J'estime, avec Johanneau, dans une de ses interprétations (car il les multiplie sans toujours les accorder), qu'il est fait allusion plutôt à l'alliance que François 1^{er}, allié des princes protestants d'Allemagne, venait de conclure avec le Sultan ou *Grand-Turc*, contre l'ennemi commun, Charles-Quint. Les sectateurs de Luther, dit Johanneau, tenaient pour assuré « qu'il y avoit alors deux Ante-Christis, le Pape & le Turc;... mais, des deux, c'était au Pape qu'ils portaient le plus de haine. De là leur devise : *Plutôt Turcs que Papistes*. » — Mais il n'a pas bien saisi le sens de ces mots : *à la bohémienne*, faute de s'être souvenu que la Bohême avait, avec la Hongrie & la Pologne, servi de boulevard au monde chrétien contre les Ottomans, du XV^e au XVI^e siècle. Ainsi, dans la coalition soulevée par le cardinal Julien Cesarini & le pape Eugène IV contre les musulmans & qui échoua au sanglant combat de Varna, en Bulgarie, figurait (avec Jean Hunyade) le roi de *Bohême*, de Hongrie & de Pologne, Wladislas, qui resta sur le champ de bataille. Même rôle est joué par Louis II, roi de *Bohême* & de Hongrie, tué à la bataille de Mohacz (1526). Alors, pour lutter contre Ferdinand d'Autriche, proclamé roi des deux pays, Jean Zapoly, qui lui dispute la Hongrie, s'allie avec les Turcs, la France & les confédérés de la Ligue de Smalkalde. Une partie de ces princes allemands, qui jadis couraient sus aux Turcs, *à la bohémienne*, en viennent donc à s'accommoder *à la turque*, dans l'intérêt de la cause luthérienne.

IBID. — *Par toute la Grece*, c'est-à-dire par toute l'Europe, où la France est prise pour l'Attique, & *Lyon* pour *Athènes*. (V. Comm., p. 67.)

IBID. — *Ce que a laduventure il nest pas possible de trouver & qui (peult estre) ny est pas*. — Mercure ou Jésus-Christ se renie lui-même ici sans vergogne, en parlant ainsi de la pierre philosophale qu'il avait affecté de montrer & d'apporter en don au monde, comme le lui rappelle Trigabus, au début du Dialogue, lorsqu'il le traite d'abuseur, de *caut varlet*. (V. plus bas ces mots : *En cuydant trouver la chose laquelle nest point*, plus péremptoires encore.)

P. 21-22. — *O pources gens, &c.* — « Voilà où, de par le pamphlétaire, Jésus-Christ tombe au rang des fourbes. » (Lacour.) Triga-bus l'a bien nommé crûment, en face, un *maître Gonin*. « C'est ici le discours d'un impie » dit l'édit. de 1732. — « Le protestant a disparu, le *libertin* se montre seul » ajoute M. P. Lacroix.

P. 22. — *De vessies que sont lanternes, & de nues que sont poilles darain.* — Vieux proverbe cité par Rabelais, liv. V, ch. XXII.

IBID. — *Les belistres sont de besoing au monde.* — On fait que Luther n'entendait point laisser dégénérer la *Réformation* en émancipation universelle des classes asservies. — *Belistres* doit se traduire ici par *gueux*. Belistre (gueux ou mendiant) « vient de *balestrius*, goujat qui servait les machines de guerre au moyen-âge. » (P. Lacroix.) — Dans la guerre des Payfans, qui eut lieu de son temps (1522-1526), en Allemagne, Luther excita les princes contre Thomas Münzer & ses partisans avec une furie aveugle & féroce, qui ne s'arrêta pas même devant la défaite, les supplices & la mort de ces malheureux.

P. 23. — *Egineta.* — Paul d'Egine, célèbre médecin grec du VII^e siècle.

IBID. — *Ce qui nest trouue se trouuera.* — « C'est le mot de l'Évangile : *Quærite & invenietis.* » (P. Lacroix.)

P. 24. — *Ce sot ieu de barbue & perpetuelle enfance.* — La Monnoye prend *barbue* pour un substantif & veut y voir le jeu de la *baboue*, mentionné par Rabelais & dans lequel les enfants se touchaient au visage « pour voir à qui riroit le premier ». Lancelotou Falconet, relevant cette plaisante méprise, dit très-sensément : « *Barbue*, de même que *perpétuelle*, est l'épithète d'enfance, pour donner à entendre que ces vieillards qui s'amuse à chercher la pierre philosophale sont des *enfants barbus*, des *vieillards en enfance*, *bis pueri senes.* »

IBID. — *Des naueaulx, ilz en ont belles lettres.* — C'est ainsi qu'on a dit plus tard : « Ah ! le bon billet ! » — L'emploi de cette locution : *Des naueaulx*, qui se retrouve presque identiquement dans la langue de nos jours & qu'on serait tenté de prendre pour une gaminerie moderne, est curieux à noter.

P. 25. — *Le Sénateur Venulus.* — M. Lacour a raison de dire

qu'on s'égare en voulant chercher ici le masque d'un personnage réel; mais pourquoi veut-il, avec M. Lacroix, qu'il soit fait allusion, dans le *souper* dont parle Rhetulus & auquel l'a convié le sénateur « au hault bout de la table », à la belle figure que Luther y faisait! Ce moyen de lever la séance ne signifie rien de plus que l'apparition du petit laquais Galopin, venant dire : « Madame, on a servi sur table », à la fin de la *Critique de l'Ecole des Femmes* de Molière.

Eloi Johanneau a été jusqu'à reconnaître ici Calvin, qu'il avait déjà reconnu dans *Ardelio*, & cela parce que *sénateur* vient de *senex*, vieillard, & *Calvin* de *calvus*, chauve : point d'autre raison! S'il existe une allusion, elle est toute dans la formation du mot *venulus*, & impersonnelle, s'appliquant à la *vénalité* des offices introduite en France par Louis XII, prédécesseur de François I^{er}. Cette observation est de La Monnoye, qui, après avoir noté ce nom propre au XI^e liv. de l'*Enéide* de Virgile & au XIV^e liv. des *Métamorphoses* d'Ovide, ajoute : « La première syllabe du *Venulus* de Virgile & d'Ovide est brève... Je crois longue, au contraire, celle du sénateur *Venulus*, ainsi nommé apparemment *a veneundo*, par un trait piquant, pour marquer que ce n'étoit point par son mérite qu'il avoit acquis charge, mais par argent. » On ne voit pas pourquoi M. Lacroix trouve si mauvaise cette explication, à l'appui de laquelle on peut rappeler le nom propre de *Cerdonius*, employé à la fin du *Dial.* suivant & forgé par l'auteur dans un esprit analogue.

IBID. — *Et tout par le moyen de ma pierre philosophale.* — On trouve dans le liv. V de Rabelais comme un écho de ces paroles (chap. XXXI), dans la description de ce beau pays de *Satin*, où tout n'est que mensonge, où l'on voit tant d'artisans de fables « en tapinois escripuans de belles besongnes, & tout parouy dire »; où l'on voit « derriere une piece de velours figuré à feuille de menthe » nombre de gens apprenant le métier de « tesmoingnerye », pour en vivre « honnestement... rendans leur tesmoingnage de toutes chouses a ceulx qui plus donneroyent par iournee, & tout par ouy dire ». Rabelais ne s'est-il pas souvenu du *Cymbalum*? Le sens lucianesque du perfiffage de Bonaventure n'avait pas

échappé aux critiques du XVIII^e siècle, bien qu'ils aient dû atténuer l'expression de leurs soupçons.

Dans les notes de La Monnoye, réimprimées en 1732, on lit, au sujet de ces paroles : *Quand tu leur dis que tu avois la Pierre philosophale*, que l'auteur « prétend ici ridiculiser celui qui nous apporta, descendant des cieux, la vérité éternelle, vérité qui, par les divisions qu'elle a causées, a (s'il est permis de le dire) bouleversé tout l'Univers; permettant qu'à cause d'elle il se remplit de schismes, d'heresies, d'opinions extravagantes, &c. Je dirois encore que la suite du discours que Trigabus tient ici est une raillerie impie & outrée de ce que cette vérité a opéré, quand elle a commencé de s'établir ici-bas & qu'on a affecté d'y mêler des contradictions & des opérations ridicules pour la mieux détruire. »

Quant aux *repues franches* dont parle Trigabus, c'est une allusion, non-seulement aux revenus de l'Eglise romaine, comme le dit M. Lacroix, mais au revenant-bon de tous les cultes : c'est ainsi que le protestantisme fit son butin aux dépens du catholicisme.

IBID. — *Vne dame laquelle demeure*, &c. — « Probablement Diane de Poitiers », dit Voltaire (notes sur le *Cymbalum*). Pourquoi ! Cette désignation est bien vague, & je crois qu'elle ne cache rien. C'est un simple tour de langage pour arrêter le Dialogue.

P. 25-26. — *Je ne lay point entendu & croy quil ne ma rien dict.* — Encore une raillerie de la parole du Christ.

P. 26. — *Or ie reuiens a moy mesmes*, &c. — Ainsi, suivant Trigabus, ce que cherchent tous les autres, Luther, Bucer, Erasme, &c., *n'est point*, & c'est folie d'en attendre *quelque cas*; les promesses du Christ, la parole de Dieu, voire ce qui est au bout de ces paroles, sans doute la vie éternelle, « cieux, champs Elisiens, &c. » ne sont point choses qu'il faille espérer, mais « belle pure parole », & malheureux « qui espère chose impossible ! »

Ce Dialogue, comme on le voit & comme l'avait pressenti La Monnoye ou un de ses collaborateurs, renchérit sur le premier, & Mercure (Jésus-Christ) y joue le personnage de quelqu'un qui se laisserait nasarder & se nasarderait lui-même en se tenant les

cotes. La tradition qui fait de Bonaventure un contempteur du christianisme & de la divinité est-elle assez justifiée!

DIALOGUE III.

P. 27. — *Cupido*. — Cupido ou le dieu d'Amour représente ici les instincts les plus doux &, en même temps, les plus irrésistibles de la nature humaine. On verra plus loin que Des Periers lui met dans la bouche des couplets imités de certaines chansons de son ami Marot, qui avait publié, en 1532, un poème intitulé *Le Temple de Cupido* & peint avec sa grâce ordinaire,

« Ce ieune enfant, Cupido Dieu d'aymer. »

IBID. — *Celia*. — Johanneau, après La Monnoye, croit que ce nom vient de la maîtresse d'Angerianus ou Girolamo Angeriano, ainsi nommée, & dont ce poète accuse les rigueurs dans son *Ερωτοπαίγνιον*, publié à Naples, en 1520. M. Lacroix observe que ces poésies amoureuses « étaient à peine connues en France, à cette époque, avant qu'on les eût réimprimées à Paris », & il propose de reconnaître ici l'héroïne romaine *Clelia*, que l'auteur aurait prise « comme type de la virginité », ou la *Délie* de Maurice Scève, de Lyon. Enfin, avec Johanneau, il y voit le masque de la reine de Navarre ; comme si *Cupido*, plus loin, eût osé parler de Marguerite sur un ton aussi leste : « Or elle est bien, la bonne dame, elle en a ce qu'il luy en fault ! » — « Sous le nom de Célie, dit M. Lacour, Des Periers ne cache qu'une femme amante, prise en général ; son but, dans une partie de ce Dial., a été de prouver que l'amour avait plus d'influence sur l'humanité que n'importe quelle religion. Par une bonne raison, l'auteur n'a pu faire allusion à Marguerite de Navarre : il la met en scène sous le nom de Minerve dans ce Dial. même. » Le nom de *Celia*, selon Johanneau, doit avoir été formé du grec *κηλέω*, charmer par la douceur du chant ou de la voix, attirer, séduire. — Comment tous ces commentateurs n'ont-ils pas songé que *Celia*, pour *Cælia* (*dedita cælo*), désigne très-naturellement ce personnage, dans

lequel tout indique une nonne (vouée au ciel), déplorant les renoncements du cloître pour revenir à la douce loi de nature & d'amour ! Notez encore que *Celia* ou *Cælia* peut venir de *Cælius*, nom d'une des sept collines de *Rome*, ce qui convient également pour une nonne, serve de l'*Eglise romaine*.

IBID. — *Phlegon*. — « *Phlegon* est un cheval qui parle & se plaint de celui qui est monté dessus. Son nom grec, qui est celui d'un des quatre chevaux du Soleil, est le participe présent de φλέγω, brûler, enflammer, embraser, mettre en feu, être ardent. Il signifie donc un alezan brûlé (1), ardent, & doit désigner le peuple, qui, comme ce cheval qui rue & parle, se révolta en Saxe d'abord, puis dans presque toute l'Allemagne septentrionale, contre Charles-Quint, pour soutenir la doctrine de Luther, & fit entendre ses doléances, ou plutôt ses remontrances, à la diète de Spire, en 1529, où les Luthériens acquirent le nom de *Protestants*, pour avoir protesté contre les actes de cette assemblée & de celle de Ratisbonne, & à celle d'Augsbourg, en 1530, où ils présentèrent leur confession de foi, & dans laquelle il fut ordonné encore, par un édit de l'Empereur, de suivre la religion de l'Eglise romaine, lequel fut suivi de la ligue offensive & défensive de Smalkalde, entre les princes protestants, à laquelle s'associa François I^{er}. » (El. Joh.) — Si Phlégon fait, en effet, allusion, comme je le crois, non uniquement au bas clergé ou aux moines, esclaves de la papauté & des abbés commendataires (opinion de M. Lacour), mais au peuple opprimé par l'Empire, soutien de l'Eglise, & surtout aux protestants allemands en voie d'émancipation, on conçoit que l'auteur nous le donne pour un cheval du *Soleil*, c.-à-d. de l'*Empereur*, qui jouait le rôle du soleil en Europe & principalement en Allemagne (2). A ce propos, Johanneau rappelle aussi le mot célèbre de Charles-Quint, disant qu'il parlait espagnol à Dieu, français aux hommes, allemand aux chevaux ou à son cheval.

[1] Cette remarque vient de La Monnoye.

[2] Comme le soleil, qui ne se couche jamais, son pouvoir embrassait l'ancien monde et le nouveau, dû aux Christophe Colomb, Fernand Cortez, etc.

IBID. — *Statius*. — « Parmi les anciens Latins, dit La Monnoye, c'était un nom de valet, comme l'a remarqué Aulu-Gelle, liv. IV des *Nuits attiques*, ch. XX (1), où, de plus, il rapporte ce fait, que notre auteur a eu en vue, savoir que les Censeurs, dans une revue qu'ils faisoient des chevaliers romains, ayant demandé à l'un d'eux pourquoi, frais & dodu comme il étoit, son cheval étoit si maigre : « C'est, leur répondit-il, que je prends moi-même soin
« de ma nourriture, & que je me repose de celle de mon cheval
« sur mon valet *Statius*. » Le jurisconsulte Mafurius Sabinus, dont Aulu-Gelle cite tout au long le passage, ajoute que la réponse du chevalier ayant paru peu respectueuse, il avoit été dégradé & mis au rang des taillables. » Johanneau ajoute, à propos de ce *Statius* : « Son nom, qui signifie *qui se tient debout, dessus ou auprès, sans bouger*, qui veut le *statu quo*, doit, par conséquent, désigner Charles-Quint ou François I^{er}. » Ce complément d'explication est ingénieux. Mais, au sujet de François I^{er}, disons une fois pour toutes, en réponse aux fantaisies de Johanneau, qui le voit un peu partout, que Des Periers ne se fût pas plus risqué à le brocarder que sa noble protectrice, Marguerite d'Angoulême, & que, dans son enthousiasme pour un prince brillant, dont les protestants mêmes & les libres penseurs, ses victimes, s'obstinèrent longtemps à ne voir que les beaux côtés, espérant toujours le ramener, il n'eût pas conçu l'idée d'une telle agression, lui qui, dans son plaidoyer *Pour Marot absent contre Sagon*, publié en 1537, comme le *Cymbalum*, s'écrie par quatre fois : « O roy François ! » avec un élan d'une sincérité évidente, à propos des injures vomies, dit-il, contre Marot :

« Par ce Sagon expressement vomies,
« Pour offenser les Muses tes amyes ! »

Statius, selon moi, désigne plutôt l'agent de la tyrannie que le tyran lui-même : car c'est un nom de valet. Ce serait donc la personification des suppôts du maître, & non le maître en personne.

[1] Précisément, il est question des *Nuits attiques* au Dial. IV. Des Periers en avait donc le souvenir présent.

IBID. — *Ardelio*. — Johanneau observe que ce nom latin, dérivé d'*ardeo*, est analogue à celui de *Phlegon* & opposé à celui de *Statius*. Comme je l'ai dit (p. 75, *Comment. du Dial. I*), je vois sous ce masque le bouillant & entreprenant Luther, prenant le parti du peuple-cheval, *Phlegon*, contre l'indigne palefrenier *Statius*.

IBID. — *Comment il peult avoir si belle patience*. — C'est de Jupiter que parle Mercure, jouant l'étonnement de ce que ce Dieu ne s'est pas déjà vengé, lui qu'on prétend avoir été jadis si « tempestatif », de l'escamotage de son livre, « où est toute sa prescience. »

IBID. — *Mais encores... ilz luy en ont enuoye vng au lieu dicelluy, contenant tous ses petis passetemps damours & de ieunesse*. — D'après l'énumération qui suit des aventures galantes de Jupiter, on voit que ce livre est celui de la Fable, de la Mythologie païenne. Tel est le sens apparent; mais le sens réel, résultant de l'ensemble de l'ouvrage & des détails de ce *Dial.*, au sujet des pratiques chrétiennes & catholiques, est celui-ci : Ils ont substitué aux doctrines du christianisme leur tradition païenne, le paganisme de leur Église romaine, où se retrouvent, avec des mœurs à l'avenant, les mille & une fantaisies du Dieu de l'Olympe mythologique. En un mot : ils ont ramené Dieu au paganisme par leurs fables & leurs déportements, dont ils lui ont fait cadeau en s'emparant de son nom & de son livre pour s'en targuer & en trafiquer.

P. 28. — *En Diane, en Pasteur, &c.* — En Diane pour Calypso, en pasteur pour Mnémosyne, en feu pour Echine, mère d'Eaque, en aigle pour Ganymède & pour Astérie, fille de Céos, métamorphosée en caille, en serpent pour Proserpine.

IBID. — *Pensez si Iuno trouue vne foys ce liure & quelle vienne a lire tous ces beaulx faictz, quelle feste elle luy menera*. — Quelques lignes plus haut, on voit que Jupiter pensait avoir fait ses fredaines a cachette de Iuno, des dieux & des hommes, c'est-à-dire que le Dieu chrétien pensait avoir caché à la Chrétienté, aux fidèles, grands ou petits, ses rapports avec le Paganisme : que fera-ce si l'on s'en aperçoit, & quelle fête va-t-on lui mener ! Le *Christianisme* sera compromis auprès de la *Chrétienté*. Ce sens

me paraît le seul plausible. Si l'on prend Junon pour le masque de l'Eglise dirigeante ou Clergé, comme on pourrait y être porté par ce passage : « Memoire à Mercure... de par Iuno » &c., un peu plus loin, l'esprit du Dial. devient inintelligible, & les passages : *Pensez si Iuno*, &c., & : *a cachette de Iuno*, sont en contradiction complète avec la suite, puisque Dieu peut bien croire que ses attaches païennes sont ignorées de la *Chrétienté*, mais non de l'Eglise même, qui apparaît précisément ici comme l'auteur de toute corruption & du paganisme restitué sous couleur de catholicisme.

IBID. — *Je me fuisse rompu le col, car ie navois pas mes talaires aux pieds pour voler*, c'est-à-dire : Je n'étais pas costumé & accontré en Dieu. Mercure parle toujours comme un Dieu de comédie.

IBID. — *Cestoit la veille des Bacchanales, il estoit presque nuyt.* — Comparez (fin du Dialogue IV) : *Ou demain, qui est le iour des Saturnalles.* — N'y a-t-il pas, dans ces deux passages, une allusion bien claire à la prochaine émancipation des esprits & des âmes, qu'espérait, à laquelle aspirait & travaillait le groupe des Rabelais, des Bonaventure, &c.!

IBID. — *Car il me sembloit bien bon homme.* — Ce n'est pas le *relieur* qu'il faut accuser, c'est-à-dire : Ce ne sont pas les Protestants qui ont escamoté le christianisme : ils ont rapporté au Christ ce qu'ils avaient reçu de lui.

IBID. — *Ces meschans avec lesquelz ie beu en l'hostellerie du Charbon blanc.* — L'hostellerie dont il s'agit est l'Eglise catholique (v. *Comment. du Dial. I*) & le *charbon blanc* désigne l'hostie. M. Lacour remarque, dans ses notes sur le Dial. IV, que « *Jean-le-Blanc* était le nom dérisoire que certains huguenots donnaient, au XVI^e siècle, à l'hostie consacrée. Voy. la *Légende véritable de Jean-le-Blanc*, 1677. » Mais il ne s'est pas avisé d'en profiter ici. La ressemblance entre ces deux appellations & la concordance qui se dégage de plus en plus entre le sens de ces détails & le rôle joué par Byrphanes & Curtalius, au Dial. I, confirme l'interprétation que j'en ai donnée.

P. 29. — *Ce vieulx raffote... Ne pouuoit il pas auoir veu autres-*

foys, &c. — Il raille la prescience de Dieu, comme il avait raillé la foudre & la sagesse.

IBID. — *Ou que le liure fust faulx.* — La pointe est drolle & d'une audace inouïe.

IBID. — *Or fil sen courrousse, quil sen deschausse.* — « On dirait aujourd'hui, d'une façon plus vulgaire : Qu'il aille se coucher ! » (Lacour.) La forme de ce dicton, quoi qu'en dise M. Lacour, dénote une sorte d'assonance entre *courrousse* & *deschausse*, dans la prononciation de l'époque.

IBID. — *De par Iupiter laltitonant soit faict vng cry publique.* — Johanneau prétend que « ce troisième Dial., étant une suite de l'aventure du Livre du Destin, devrait être placé immédiatement après le premier, d'autant plus que la deuxième descente de Mercure du ciel en terre, pour faire à Athènes un *cri public* du Livre du Destin, qui lui a été changé, doit être une allégorie de la seconde proclamation ou publication de l'Evangile par Luther & Calvin », & encore : « N'est-il pas évident que l'auteur, tout en se moquant de la prescience que Jupiter ou Dieu le père devrait avoir & de la vaine science des astrologues, à laquelle il la compare, fait allusion à l'édit de Charles-Quint contre les protestants ou de François I^{er} contre les calvinistes ! » — La seule chose admissible ici est l'allusion aux efforts & aux manifestes de la *Réforme*, en quête du vrai Christianisme, « dérobé par l'Eglise romaine », criait-elle partout. Le surplus est contradictoire & mal fondé. Johanneau ne comprend pas que les quatre Dialogues se suivent très-bien & indiquent : le premier, les débuts de la *Réforme*, se heurtant aux résistances du catholicisme ; le second, les divagations & les luttes intestines des *Réformateurs* mêmes ; le troisième, les doctrines, les traditions, les pratiques religieuses & la tyrannie morale, aux prises avec la loi de *nature* ; & le Dial. IV, la révolte, ou plutôt la révolution générale des esprits, figurée par les *Lettres venues des Antipodes inférieurs*, & se couvrant, en présence des dangers qu'offre la témérité d'Hylactor, du masque prudent de *Pamphagus*, sobriquet de Rabelais.

IBID. — *Pour son vin, c'est-à-dire en guise de pourboire.*

IBID. — *Ou il pourra aussi bien deviner... que les astrologues.* —

Affimilation impie entre la prescience des astrologues & celle de Dieu.

P. 29-30. — *Memoire a Mercure de bailler a Cleopatra, de par Juno, la recepte qui est cy dedans... pour faire des enfans, & en deliurer avec aussi grande ioye que quand on les conceoit.* — Juno serait la vierge Marie, d'après M. Lacour, qui ne donne aucune raison de cet avis, en désaccord avec le sens général du Dialogue. M. Lacroix veut que la *recepte* pour *Cleopatra* soit destinée, par Junon-Lucine, la déesse *nopcière*, à Catherine de Médicis, alors dauphine, dont la stérilité fut longtemps un sujet de chagrin, & pour elle & pour la famille royale. — J'ai déjà fait observer que ces allusions cavalières à des personnages d'un tel rang à la cour de France, dont l'auteur n'aurait eu garde de vouloir s'aliéner l'esprit à plaisir, dans sa situation particulière auprès de la reine de Navarre, n'ont guère de vraisemblance. Si *Juno* est la Chrétienté, comme je pense, *Cléopâtre*, ce nom de reine courtisane, convient parfaitement à l'Eglise romaine, la *grande prostituée* & la Babylone des diatribes protestantes, qui se donnait toutes ses aises, avec licence de la Chrétienté, & qui, avec aussi peu de peine & en aussi grande liesse qu'on en prend au *desduit amoureux*, accouchait d'enfants gros & gras, *id est* moines & prêtres, par simple *recepte* de ménage, de par le consentement de la bonne femme Juno, épouse naïve de ce vieux païen & paillard Jupiter, préconisé sous le nom de Dieu en l'Eglise chrétienne.

Or, la bonne dame *Juno* aime les jouets & fanfreluches, & elle en demande une kyrielle, que Mercure ne paraît pas en humeur de lui fournir désormais ; de plus, un tas d'oiseaux & autres bêtes étranges dont elle ne saurait se passer : autant d'allusions aux pratiques du culte, ridiculisées par les huguenots & les *libertins*.

IBID. — *Vng perroquet qui scache chanter toute Liliade d'Homere.* — Il ne s'agit pas de la traduction de l'Illiade par Hugues Salel, qui ne parut qu'en 1539, mais du Livre des Ecritures Saintes, chanté par les perroquets sacrés ou prêtres officiants (v. ci-dessus, *Comment. du Dial.* II, p. 81, l. 18 & suiv.). L'Illiade s'appelait, en effet, le *Livre* par excellence, Βίβλος.

IBID. — *Vng corbeau, &c.* — Ici, le corbeau qui harangue défi-

gne les prédicateurs, figurés plus haut par les *perroquetz iniurieux* (ibid.). Le peuple désigne encore ironiquement le prêtre, l'homme noir, sous ce nom de *corbeau*.

P. 30. — *Vne pie, &c.* — La *pie* est le professeur de théologie, l'*ange de l'Ecole*.

IBID. — *Vng Singe qui ioue au quillard.* — C'est encore un homme d'Eglise. Dans la liste burlesque des livres de l'abbaye de Saint-Victor, forgée par Rabelais, liv. II, ch. VII, on trouve ce titre : *Marmotretus de baboinis & cingis*, & celui-ci, qu'on peut en rapprocher : *La Patenostre du Singe*. — *Quillard* vient de *quille*, comme *billard* de *bille*, & La Monnoye le traduit par *croffe*. Ce serait donc un abbé qui joue de la *croffe*, dans la pensée de l'auteur. La Monnoye observe que Du Cange fait venir *quille* de *schilla* (ou *squilla*), *tintinnabulum*, « à cause de la ressemblance de figure : l'un & l'autre viennent de l'allemand *kegel*, cône. » La clochette nommée ainsi appelait les moines à table (*in refectorio*). Il s'agirait, en ce cas, du prêtre qui dit la messe (où l'on se repaît du corps divin, dans la cérémonie de la *cène*) & qui joue de la sonnette.

Dans l'un & l'autre cas, armé de la sonnette ou de la croffe, c'est un ecclésiastique qui figure ici sous le masque d'un singe. Les *magots* sculptés sur les toits des églises peuvent avoir suggéré cette comparaison.

IBID. — *Vne guenon pour luy tenir son miroir le matin, quand elle saccoustre.* — *Guenon* correspondant à *singe* & se rapprochant du mot *nonne* (car il suffirait de dire *guenonne*), il est clair qu'on doit voir ici une religieuse édifiant par son exemple la Chrétienté, lorsqu'elle fait, chaque matin, la toilette de son âme, se regardant au *miroir d'or*, au *miroir de l'âme péchereffe*, ou tel autre *miroir* de piété (noms allégoriques consacrés depuis longtemps dans le monde de la dévotion). Le *Miroir de l'âme péchereffe* de Marguerite d'Angoulême (publié en 1531 & 1533) est célèbre ; mais il y avait une foule d'ouvrages analogues, du moins quant au but général & au titre. Marguerite emprunta justement ce moyen pour substituer ses idées, qui penchaient vers la Réforme, aux idées traditionnelles ayant cours dans le monde catholique, & son livre fut adopté par les protestants.

Ce que Des Periers raille hautement, c'est le miroir tenu par les nonnes, confites en mépris de nature. Aussi l'Amour prend-il sa revanche, dans le même Dialogue, sur l'insensible *Celia*.

P. 30. — *Vng miroir d'acier de Venise*. — Les miroirs des anciens étaient en métal poli, or, argent, acier, &c. De là, puisque nous sommes fictivement dans le monde ancien, la première partie de l'expression ; la seconde montre que l'auteur badine, car l'*acier de Venise*, c'est du pur & beau cristal. Ce miroir de *cristal* peut fort bien désigner ici l'*ostensoir*, soleil rayonnant en argent ou en vermeil, miroir doublement sacré, au centre duquel est l'amande en *cristal* qui renferme l'hostie.

IBID. — *De la Ciulette... des Gandz parfumez*. — Les lunettes sont pour lire les psautiers, rituels, &c. ; les gants, le fard & les parfums figurent les mille recherches du culte. Comparez ce passage curieux d'Érasme : « Je voudrais, pour plaisir, qu'un évêque étudiât un peu son équipage, son harnois pontifical : ce rochet, qui, par sa blancheur, désigne l'innocence ; cette coiffure... ces mains gantées, qui signifient un cœur épuré de toute contagion mondaine ;... cette crosse, &c. » (*Eloge de la Folie*.)

IBID. — *Le Carequant de pierrerie qui fait faire les cent nouvelles nouvelles*. — « Apparemment, il faut lire : Le carcan de pierreries qu'elle fait faire..... ensuite de quoi commence un nouvel article, savoir les *Cent nouvelles nouvelles*. » (La Monnoye.) Cette altération du texte, acceptée & maintenue par M. P. Lacroix, n'était pas nécessaire : mais les commentateurs n'ont rien compris au texte, bien que, en 1841, M. Lacroix, en tournant autour, y ait touché par un point. M. Lacour, qui rétablit la vraie leçon, traduit *carequant* par *talisman*, sans autre explication. « C'est, sans doute, disait M. Lacroix, un chapelet composé de cent grains, qui représentent des *Ave*, de même que les *Cent nouvelles nouvelles* pourraient être galamment représentées dans un collier par cent pierreries de diverses sortes. Ce *carcan* joyeux serait moins monotone que le chapelet catholique. » Il s'agit bien, en effet, d'un chapelet, mais non du livre des *Cent Nouvelles nouvelles* : Des Periers, en empruntant ces trois mots, qui forment le titre d'un livre très-répandu, veut dire tout autre chose au fond. Le

chapelet des Turcs se compose de cent grains, le *rosaire* des catholiques de cent cinquante; le chiffre *cent* pouvait donc être pris ici pour celui des grains du *carcan* « qui fait faire les Cent nouvelles nouvelles », c'est-à-dire sur lequel se *renouvelle* la récitation des cent *Ave Maria* (ou *salutation angélique*, bonne nouvelle). Le mot *pierrerie* se justifie, parce que les chapelets autrefois étaient formés de perles ou de pierres précieuses. Le mot *nouvelle*, sur lequel joue triplement l'auteur, se trouve ainsi très-simplement expliqué pour la première fois. Johanneau avait fini par voir dans le *carcan* de pierreries les *Marguerites de la Marguerite des princesses*, poésies de la reine de Navarre, & je ne fais quoi encore.

P. 30. — *Ouide, de l'art daymer.* — On avait publié récemment, sous ce titre, la traduction en français du poème d'Ovide : *De Arte amandi*. Des Periers veut dire que l'*art de prier* n'était pas si loin qu'on le prétendait de l'*art d'aimer*. Bien d'autres passages du *Cymbalum*, du *Pantagruel*, &c., & ce titre de livre, encore forgé par Rabelais : *Les Ayses de vie monachale*, abondent dans ce sens.

IBID. — *Six paires de potences Dhebene.* — Ces *potences d'ébène* sont des *crucifix noirs*. On fait que le *bâton potencé* ou TAV, dont la forme s'est conservée dans la béquille des infirmes & qui, avant le *bâton à volute* ou *croffe*, était l'attribut des évêques jusqu'au XII^e siècle, était une des formes de la *croix*. (V., dans les *Mélanges d'Archéologie*, &c., rédigés ou recueillis par Ch. Cahier & Arthur Martin, vol. IV, 1856, in-4°; Paris, Poussielgue-Rufand, — deux études sur les *Crosses pastorales* & le *Bâton pastoral*, par l'abbé Barraud & M. A. Martin.)

IBID. — *Et voyla son memoire & sa recepte en pieces, &c.* — Le Christ proteste : « Serviteur ! » Il ne veut plus être le *vallet* de ces sottes fantaisies.

IBID. — *Ha, est ce vous Venus!* — « Allusion à la jolie épigramme 152 de Marot : *De Cupido & de sa dame.* » (El. Joh.) Dans toute cette partie du Dialogue, & tant que *Cupido* est en scène, le souvenir de Marot est, en effet, partout vivant. Des Periers, qui l'appelle son *Pere* & le *Pere des Poetes francoys*, dans une de ses poésies, & qui s'était fait son zélé défenseur contre

Sagon, n'avait garde de l'oublier quand il s'agissait de l'œuvre d'amour, qu'il chantait si bien. Les conseils qui suivent sont juste la contre-partie des préceptes de la vie religieuse des *Vestales* ou *nonnes*.

P. 30. — *Somnus, qui luy prestera volontiers de ses garçons.* — Les garçons de *Somnus* sont les rêves, qui « vont tromper & abuser ces Vestales ».

P. 31. — *Leurs touretz de nez.* — « Masque, sorte de loup, à l'aide duquel les dames de condition préservaient jadis le haut de leur visage des injures de l'air ou du soleil ; il remplaçait le voile. Les miniatures des musées en offrent un grand nombre d'exemples. » (Lacour.) V. aussi Le Roux de Lincy (édit. de l'*Heptaméron*, à la Table, au mot *touret*).

IBID. — *Plusieurs Ouyz aux yeulx, & force Nennyz en la bouche.* — V. l'épigr. 147 de Marot.

IBID. — *Ha, cest ma dame Minerue, ie cognois bien son escripture.* — Comme plus haut, ce nom désigne Marguerite, reine de Navarre. Johanneau, qui le constate, s'est égaré en digressions extravagantes. On ferait tenté de croire que c'est Bonaventure qui parle ici pour son propre compte ; car, en sa qualité de secrétaire & copiste des œuvres de la reine, il connaissait bien, en effet, son *écriture*. Mais je pense que Mercure (Jésus-Christ) prend *escripture* dans un autre sens & fait allusion au *Miroir de l'ame pechereuse*.

Entre autres exemples de l'appellation de *Minerve* appliquée à Marguerite, je citerai ce titre d'une des pièces du *Second Enfer* d'Estienne Dolet : « A LA ROYNE DE NAVARRE, la seule Minerue de France. »

IBID. — *Memoire a Mercure de dire aux Poetes de par Minerue quilz se deportent de plus escrire lung contre lautre, ou elle les desaduouera.* — Allusion à la querelle entre Sagon, avec ses adhérents, La Hueterie & autres, & Clément Marot, soutenu de ses amis, parmi lesquels figurait au premier rang Bonaventure. Cette querelle donna naissance à des libelles versifiés de part et d'autre, ceux du parti de Marot portant presque tous l'indication de la boutique de Jehan Morin, éditeur du *Cymbalum mundi*. (Une

partie de ces pièces curieuses forme le recueil Y-4503 de la Biblioth. Nation.) Les invectives n'étaient pas ménagées ; la caricature s'en mêlait dans certaines vignettes. C. de la Fontaine, partisan de Marot, disait de Charles Huet « dict la Hueterie » :

Lucien fut (comme on voit par sa veine)

L'afne dore, l'autre est l'afne crotte.

Le valet de Marot se vantait de l'appui de *Bonaventure* ; le page de Sagon en parlait avec mépris. La reine de Navarre était prise à témoin par ce dernier :

..... La Royne assise lors en table

Y servira de tesmoing veritable.

Tout cela dut lui déplaire.

P. 30. — *Et quilz ne samusent point tant a la vaine parolle de mensonge, quilz ne prennent garde a l'utile silence de verite.* — C'est-à-dire : Et qu'ils ne se laissent pas aller au désir de riposter aux attaques de leurs ennemis & dénonciateurs, appartenant au parti du mensonge, tels que l'enragé Sorbonnastre Sagon, au point d'oublier que souvent la *vérité* (la croyance ou la pensée nouvelle) doit garder un utile silence. En effet, les répliques attireraient les répliques & pouvaient susciter des périls. Ainsi, Sagon met en marge : *Marot sent encor son Fagot*. Or, au moment où Marot revenait de Ferrare, il était bon pour lui de laisser tomber, en se tenant coi, les vieilles accusations.

P. 32. — *Et que filz veulent escrire damour, que ce soit le plus honestement, chastement & diuinement quil leur sera possible, & a lexemple delle.* — Ceci achève de désigner celle dont j'ai mis ailleurs (1) pleinement en relief l'âme aussi noble que tendre & la vie honorée entre toutes, malgré la licence du temps ; celle dont les paroles délicates & charmantes sur la tombe de M^{lle} de la Roche ont eu le don de toucher le léger Brantôme, qui les

(1) Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er}, reine de Navarre, et l'esprit nouveau en France au XVI^e siècle. (Revue moderne. — Août-septembre 1866.)

rapporte en ses *Dames galantes*, & de laquelle Marot, son admirateur passionné, disait :

Ma maistresse est de si haulte valeur
 Quelle a le corps droit, beau, chaste & pudique ;

La *Fleur divine* enfin que Des Periers invoque au début de sa *Queste d'amytie*.

P. 30. — Si le poete Pindarus... et apporter tout ce quil pourra trouuer de la facon des painctres Apelles, Zeuxis, Parrasius & aultres de ce tems. — Marguerite, patronne des poètes & des peintres, est encore marquée ici. Si *Pindarus* n'est pas Marot, auquel on donnait en badinant & qui acceptait le surnom de *Maro* ou second Virgile, Marot, père & prince des poètes de son temps, on pourrait croire que c'est Estienne Dolet, dont les premiers vers latins : *Carminum libri duo*, avaient paru en 1533, à Lyon, & dont la muse devait reparaitre en 1538 (*Carminum libri quatuor*, — *Lugduni*). On fait qu'il invoqua plusieurs fois poétiquement Marguerite, seule vraie *Minerve*, & que ses vers étaient fort estimés. Le surplus indique l'appui donné aux artistes de la Renaissance par la reine de Navarre. (V., sur le peintre Clouet, sur l'architecte Sébastien Serlio, sur Benvenuto Cellini, sur le fameux Léonard Limosin, qui fut, sous Henri II, « esmailleur & painctre ordinaire de la Chambre du Roy », sur Guillaume Erondelle, orfèvre, & Jehan Vinderne, tailleur de camaïeux, le liv. de M. de la Ferrière-Percy, pp. 47, 57, 89-92, 198, &c.)

IBID. — Mesmement touchant le faict de broderie, tapisserie, & patrons douurages a lesguille. — Encore les goûts & les talents bien connus de Marguerite. « Souvent Marguerite quittait la plume pour des travaux d'aiguille ; elle y excellait. » (La Ferrière-Percy, p. 61.) Il est question, dans le même livre, de tableaux à l'aiguille commandés par elle à Renée Serpe & à Jehanne Chaudière, broderesses de Paris. On lui attribue une belle pièce de tapisserie, si remarquable que les plus habiles peintres « n'eussent sceu rien faire de si delicat avec le pinceau. » (*Ibid.*)

P. 33. — Il me semble que iay ouy parler dung liure... Et dauantage ces gallantz promettent aux gens de les enroler au liure dim-

mortalité pour certaine somme d'argent. — Ce passage, capital pour l'explication du caractère de Byrphanes & de Curtalius, au Dial. I, achève de donner la clef du *Cymbalum Mundi*, en montrant, comme je l'ai avancé le premier, que ces deux *maraudz* sont deux Catholiques trafiquant de l'autel & des Écritures, vendant les indulgences & le royaume des cieux, à prix d'or, aux *usuriers*, *rongeurs de pources gens*, *bougres*, *larrons*, &c., au détriment des gens de bien, « pource qu'ilz nont que leur donner ».

Cupido déclare se défintéresser entièrement de la recherche du fameux Livre d'immortalité, ce qui, en passant, & les allusions à Marot étant flagrantes, ne laisse pas de jeter un jour nouveau sur l'état d'esprit du poète, en intime communion d'idées alors avec Bonaventure & Rabelais. On fait qu'il dut plus tard fuir la ville de Calvin, & Th. de Bèze le représente comme « aiant esté toujours à mauvaise eschole. » (*Hist. ecclés.*, t. I, p. 33).

P. 34. — *Pourtant que ie suis ieunette*, &c. — Ce sont des vers déguisés sous l'apparence de la prose; il faut évidemment lire :

« Pourtant que ie suis ieunette,
« Amy nen prenez esmoy :
« le feroys myeux la chofette
« Quune plus vieille que moy. »

C'est une imitation de la 36^e chanson de Marot :

« Pourtant si je suis brunette,
« Amy, n'en prenez esmoy :
« Autant suis ferme & ieunette
« Quune plus blanche que moy. »

Allusion encore, selon Johanneau, à ces quatre vers de l'épigramme 166, adressée, en 1527, à la duchesse d'Alençon :

« La Chanson est (sans en dire le son) :
« Allegez moy, douce plaissant' Brunette.
« Elle se chante à la vieille façon ;
« Mais c'est tout un, la brunette est ieunette. »

Ci-dessous, il faut lire aussi :

« Toufiours

« Les amoureux auront bons iours,

« Toufiours, & en tout temps

« Les amoureux auront bon temps. »

Et :

« Il y a ma damoyfelle,

« Il y a ie ne scay quoy. »

Et encore :

« Va va,

« De par Dieu va, diét la fillette,

« Puisque remede ny puis mettre... »

M. Lacour & les autres écrivent :

« Va va de par Dieu va, diét la fillette... »

Ce qui me paraît moins plausible, *mettre* rimant par assonance avec *fillette* & les deux vers étant vraisemblablement égaux.

Les précédents éditeurs ont eu tort de rétablir dans le texte même ce que Des Periers s'était amusé à mettre sous forme de prose, comme il l'a fait à plusieurs reprises dans le Recueil de ses œuvres. (V. la pièce *Des mal contents*, paraphrase en vers blancs de la première satire d'Horace; *Bonaventure à Marot* & *A Elle encores* (à Marguerite), pièces en vers rimés, — pp. 97, 110, 141, t. I de l'édit. de M. Lacour.) M. Lacour, qui blâme les précédents éditeurs d'avoir rétabli à tort les vers, lorsque l'intention de les écrire en forme de prose est évidente chez l'auteur, ne s'est pas souvenu de cette judicieuse observation pour les couplets du *Cymbalum*.

P. 35. — *Celia*. — Tout ce que dit *Celia* confirme ce qui a été dit plus haut sur son caractère de nonne se lamentant de vivre *seullette* & se sentant envahir par l'amour. Le passage : « Que nature est bonne mere de menseigner... que les creatures ne se peuuent passer de leurs semblables... » est un admirable résumé de la philosophie naturelle. Après la satire négative des Dialogues I & II & des premiers passages de celui-ci, la pensée de Des Periers

se fait jour dans ce qu'elle a de positif & de fécond : la proclamation de l'amour comme loi du monde, dans l'épisode de *Celia*, & la revendication du droit de tous, de la vie libre & égale pour tous, dans l'épisode de *Phlegon*.

Après ces mots : « Elle en a ce quil luy en fault, » Cupido disparaît, & Mercure reste seul jusqu'au moment où il aborde le cheval Phlegon & son cavalier.

L'attaque dirigée victorieusement par *Cupido* contre le cœur de *Celia*, qui abandonne le ciel pour la terre & Dieu pour l'amour, nous fait songer au titre d'un opuscule du poète Hugues Salel, qui parut l'an suivant (1538), avec une épître dédicatoire datée de Lyon, & qui ne figure pas dans le Recueil de ses *OEvres*, dont le privilège est du 23 juin 1539. Voici ce titre : « Dialogue non moins vtile que delectable : auquel sont introduits les dieux Iupiter & Cupido disputans de leur puissance... »

L'apostrophe de *Cupido* : « Ha! vous aymerez, belle dame sans mercy... » rappelle le début du *Temple de Cupido*, de Marot, où l'on voit que l'amour subjugué tout :

Haultz empereurs & princes magnifiques,
Dames portans uifages deifiques,
Mainte pucelle en sa fleur de ieunesse. »

P. 36.— *Nest ce pas pitie*, &c.— Mercure, ennuyé de voir qu'on lui demande toujours du nouveau, va en faire au-delà de ce qu'on attendait; il va faire parler les bêtes : ici, le cheval de *Statius*, en l'appelant, au grand contentement d'*Ardelio*, ce boute-feu de la Réforme (Luther) qui ne se doute pas de tout ce qui en résultera; &, au Dial. IV, en laissant sa langue déchirée aux dents des chiens ou mécréants Hylactor & Pamphagus : car l'*Aëon* dont ils disent avoir fait curée est une autre figure du Christ, représenté jusque-là par Mercure. Par le corbieu, voilà des nouvelles qui seront « fraîches » pour le coup!

IBID. — *Que ce cheual la parlera a son palefrenier qui est dessus.* — Comme on l'a dit plus haut, *qui est dessus* explique le nom de *Statius*.

IBID.— *Gargabanado Phorbantas Sarmotoragos.* — « Mots qui ne

signifient rien, selon Falconet ou Lancelot, & que Mercure prononce pour faire parler le cheval. C'est une raillerie contre ceux qui, avec des paroles magiques (ou plutôt des paroles qui ne sont que de vains sons), prétendent qu'on exécute des choses merveilleuses & incroyables. » M. P. Lacroix adopte cette opinion & repousse celle de Johanneau, qui voit là une allusion aux paroles sacramentelles de la messe. M. Lacour n'émet aucun avis, comme dans la plupart des passages décisifs & difficiles à pénétrer de prime abord. « Si cependant ces trois mots signifient quelque chose, dit Johanneau, après les avoir déclarés corrompus & intelligibles ou dénués de sens, le premier me paraît le mot espagnol *cargaganado*, charge-troupeau, charge-bétail, ou plutôt troupeau de charge, bétail de somme. — Ce mot, dit-il, est en rapport avec le rôle du cheval *Phlegon*, bête de somme, c'est-à-dire du peuple. » Johanneau était presque sur la voie, mais il s'est fourvoyé aussitôt. Il reconnaît dans les deux autres mots des formes grecques, mais il ne s'en est pas rendu compte. Il rappelle, au sujet de *Phorbantas*, le nom d'un fils de Priam & d'un berger, *Phorbas*, *antis* (nourri dans les pâturages), qui ne saurait jamais donner *Phorbantas*. Son explication de *Sarmotoragos* est incroyable. « Il doit être corrompu, dit-il, de *Σαρματοραγός*, qui est à la queue des Sarmates, le ferre-file des Tartares, des Cosaques, comme le curé à la queue de la procession. » Pour qu'on ne le croie pas pris d'un accès de pure folie, disons tout de suite que cette idée trouve son origine dans le titre de *la Prognostication des prognostications* de Des Periers, insérée, après sa mort, dans le Recueil de ses œuvres, & qui avait paru isolément (1537), en petit livret, sous cette rubrique : LA PROGNOSTICATION DES PROGNOSTICATIONS... Composee par Maistre SARCOMOROS, natif de Tartarie, & Secrétaire du tresillustre & trespuissant ROY DE CATHAI, serf des vertus.

Toutefois, il est clair qu'en se torturant l'esprit Johanneau n'avait rien trouvé, puisqu'il ne voyait aucun lien entre ces trois mots, si bizarrement commentés par lui. Notez que, dans le texte du *Cymbalum* de 1537, les trois mots ne sont pas séparés par des virgules, comme dans les éditions postérieures : cela me frappa.

Je songeai au goût des subtilités alors régnant, à l'emploi des anagrammes par Rabelais & par Des Periers lui-même, à la forme assurément grecque des deux derniers mots, dont l'un au moins n'était pas dénaturé, car *Phorbantas* est l'accusatif pluriel masculin du participe *φορβας, αντος*, au pluriel, *φόρβαντες, φόρβαντας*, de *φερβω, alo, nutrio* (je nourris, j'alimente) (1). Restaient *Gargabanado* & *Sarmotoragos*, qui, à l'aide d'une simple transposition de lettres, donnent *Gartabanado* & *Sargomoragos*. Or, le γ & le χ étant deux lettres similaires & correspondantes en grec, j'avais enfin le mot *Sarcomoragos*, formé de *Sarcomoros* : quoi de plus simple que l'emploi de ce nom, tiré d'un autre nom déjà forgé par Bonaventure pour un opuscule publié dans la même année ! Sur trois mots, j'en avais deux bien constitués ; mais *Gartabanado* avait un aspect barbare, qui disparut vite par la substitution du π au ϕ , lettres également correspondantes, changeant le mot en *Gartapanado* ou *Pantagarado*. Sauf les transpositions, qui sont la loi même de l'anagramme, ces substitutions de deux lettres correspondantes ont suffi pour rendre à la phrase (car c'est une phrase) sa physionomie & sa signification. Qu'on en juge : *Πάντα γὰρ ἄδω φόρβαντας Σαρκομοραγός*, c'est-à-dire : *Omnia nempe satio alentes humani fati Dux*. (*Σαρκομόρος* signifie *humana sors, humanum fatum*, ce qui figurait très-bien en tête de la *Prognostication des Prognostications*. Le mot grec *Μόρος* signifie *sors, fatum*, & *Σάρξ, Σαρνός*, est pris, chez les Pères de l'Église, non-seulement pour la *chair, caro*, ou le *corps* humain, mais pour l'homme lui-même, *totus homo*.) On peut modifier légèrement notre phrase & la lire ainsi : *Πάντα (ἐ)ργα ἄδω φόρβαντας Σαρκομοραγός* (*omnia negotia satio alentes, &c.*). Mais le sens reste le même en bon français : *Or ça, je rassasie, je viens pour rassasier les nourriciers de toutes choses (les nourriciers du monde), moi qui conduis l'humaine destinée !*

On conçoit que voilà de quoi faire parler & se dresser toutes

(1) Il existe, en grec, des exemples de *phorbas, antos*, dans les deux sens actif et neutre.

les créatures humaines réduites à l'état de bêtes de somme, & que Mercure dise : « *lay presque profere tout hault les parolles quil fault dire pour faire parler les bestes.* » *Presque*, en effet, puisqu'il les altère à dessein, non pas assez cependant pour que *Phlegon* n'y réponde. Bien que tout soit grec ici, & point espagnol, on voit que, à propos du premier mot, *Johanneau* avait en quelque sorte flairé la vérité ; mais elle lui a cette fois échappé. Notre explication est d'une importance considérable pour l'intelligence du rôle de *Mercure* dans ce Dialogue & dans tout l'ouvrage. Elle est tellement vraie, qu'elle se trouve en parfait accord avec les paroles de *Phlegon*, disant au palefrenier *Statius* : « *Oui dà, je parle !* » & lui reprochant ses méchancetés : « *Il fault que nous vous pourtions, que nous vous vestions, que nous vous nourrissions ; & vous nous vendez, vous nous tuez, vous nous mangez.* » Ne vous souvient-il pas ici des paroles mises par *Rabelais* dans la bouche de *Grandgousier* (liv. I, *Gargantua*, ch. XXVIII), parlant de ses *pauvres sujets*, que, au rebours des autres princes, il prétend protéger de sa personne : « *La raison le veult ainsi : car de leur labeur je suis entretenu, & de leur sueur je suis nourry, moy, mes enfans & ma famille.* »

Donc la bête de somme, révoltée, *parle* & va ruer, elle rue ! Car le mot *parler* résume ici toutes les manifestations de la révolte.

P. 36. — PHLEGON IE CHEVAL. — Le texte de 1537 porte IE CHEVAL & non LE (1). Ayant remarqué cela & me souvenant de *Du Clevier* pour *Du Clenier*, comme, au Dial. IV, on lit *Melancheres* pour *Melanchetes*, &c., je soupçonnai encore quelque anagramme. En effet, la bête révoltée s'écrie : *Paine ou Haine leue col !* Du moins, il est assez curieux que cette réplique se trouve dans les lettres des trois mots, coïncidant précisément avec l'emploi de I pour L & disparaissant avec la restitution de L pour I. On reconnaîtra d'ailleurs que, à la différence de nos devanciers, nous donnons toujours des explications qui concordent, &

(1) Celui de 1538, en caractères gothiques, ne corrige pas cette faute apparente.

que les solutions rencontrées par nous doivent pour la plupart être justes, puisque, une fois trouvées, elles éclairent le reste & ne se heurtent pas à l'absurde.

P. 37. — ARDELIO. *Il me fault voir que cest, &c.* — L'intervention d'Ardelio est significative. On voit venir Luther, écoutant le débat & prenant le parti du cheval contre le palefrenier, qui veut lui couper la gorge, c'est-à-dire contre les menaces de l'Empire & les anathèmes de la Papauté, en réponse aux proclamations & aux actes de révolte des Protestants (Diètes de Worms, de Ratisbonne, de Spire & d'Augsbourg).

IBID. — *Metz pied a terre, c'est-à-dire* : Descends du haut de ta grandeur.

IBID. — *Retirez vous, messieurs...* — C'est Ardelio qui parle aux gens que les exclamations de surprise de Statius ont fait accourir & s'assembler « en vng troupeau ». Mais il est certain que, sans parler, Mercure reste en scène, & Phlegon lui rend grâces de lui avoir restitué le parler. Ardelio ne veut pas que les confidences du cheval qui parle deviennent la chose de tout le monde. Luther prétendait faire son affaire de ces doléances, &, quand il s'oppose aux menaces de Statius, il ne lui dit pas : « Laisse agir à sa guise ce cheval qui parle, car il s'appartient ; » il lui dit : Respecte-le, car « il est pour faire vng present au roy Ptolomee, le plus exquis qu'on vist iamais », c'est-à-dire : Il doit sortir du joug sous lequel vous le tenez, pour être mis sous la main d'une royauté de mon choix, soit qu'Ardelio pense au roi de France, ami des protestants allemands ; au célèbre Électeur de Saxe, son protecteur & le chef de la Ligue protestante ; au roi de Suède Gustave Wasa, qui soutenait aussi la *Réforme*, ou que ces allusions se confondent sous le nom symbolique du roi Ptolomée. On remarquera qu'en partant Ardelio laisse le cheval au pouvoir de Statius, après l'avoir réconforté & lui avoir promis un meilleur sort, & qu'il dit : *Or iamais ie neusse creu qung cheual eust parle, si ie ne leusse veu & ouy*, ce qui est conforme aux données de l'histoire & au caractère de Luther, tout entier dans l'œuvre de la *Réformation* religieuse, mais beaucoup plus réservé en ce qui regarde l'émancipation du peuple & n'y accédant qu'avec mesure.

Gens de bien, dit Phlegon. — Comparez les apostrophes de Rabelais aux illustres *beuveurs*.

P. 38. — *Pour la despence de quatre cheuaulx que nous sommes.* — Les quatre chevaux du *quadriga* du Soleil, dont fait partie Phlegon : peut-être l'Espagne, l'Autriche, l'Allemagne & les Flandres ou Pays-Bas, relevant de l'autorité de Charles-Quint. Les détails suivants sur les *garfes* de Statius, amenées « en lestable » & sur les « iumens » que Phlegon n'y peut amener pour en faire à son plaisir; la réplique d'*Ardelio* : « lay vne iument qui est a ton commandement... ie ferois trefaise... si ie pouuois auoir de ta semence, quant ce ne feroit ia que pour dire : Voyla de la rache du cheual qui parle, » tout cela rappelle nettement & les *ayfes de vie monachale* ou *abbatiale*, au profit des dignitaires de l'Église, & les privations que leurs subordonnés subissaient, & le mariage des prêtres & des moines succédant au célibat ecclésiastique, grâce à Luther. *Phlegon* représente surtout, dans cet endroit, la partie du *peuple* asservie directement à l'Église. D'une façon générale, cela a trait encore aux maximes de renoncement appliquées de force aux pauvres hères & foulées aux pieds par leurs maîtres, *clercs* ou *laïcs*. M. P. Lacroix dit avec raison que Rabelais s'est souvenu des plaintes du cheval dans l'Apologie de l'âne & du rouffin (l. V, ch. VII) : « Nous ne auons ceans seulement roidir le bout, voyre fust ce pour uriner, de paour d'auoir des coups : du reste ayfes comme roys. »

P. 39. — *Il y a six ans quil ne cheuauche.* — Avant 1530, époque de son couronnement par le Pape Clement VII à Bologne, Charles-Quint n'était pas désigné sous le nom d'Empereur, mais sous celui de « l'Esleu Empereur. » C'est en janvier 1531 qu'il fit désigner pour son *lieutenant*, par la Diète de Cologne, l'archiduc Ferdinand, son frère, roi de Bohême & de Hongrie. — Cela s'accorde avec le calcul de *Phlegon* sur la tyrannie de *Statius*.

IBID. — *Le... faire.* — *Faire cela.* — C'est-à-dire *faire l'amour*. « *Faire*, comme les Latins, *facere in re venerea*; l'Espagnol dit *hacerlo*. Des Periers, dans ses Contes, dit *faiseur* au même sens que *faire* est ici; le pour la chose... Les Latins se servaient à peu près de même du pronom *ille*. V. Scaliger, sur *Catulle*, *carm.* 8, & D. Herald, sur *res illas* d'Arnobe, l. III. » (Notes de 1732.)

P. 40. — *Cerdonius*. — On pensera sans doute que ce nom, forgé de *κέρδος*, lucre, ne désigne pas un personnage particulier, mais toute la classe, alors pullulante, des annalistes à gages.

Je remarque que l'un des surnoms de Mercure, comme président aux trafics, était *Cerdous* (même racine), ce qui suggère l'idée d'un double sens. Mercure étant ici Jésus-Christ & l'un de ses noms étant *Cerdous*, l'annaliste qui s'appelle *Cerdonius* pourrait bien être un des annalistes de la suite de Mercure, un des historiens de l'Eglise réformée. Luther alors voudrait dire : « Je vais conter le cas à l'un de nos annalistes, qui ne l'oubliera certes pas ! »

IBID. — *Voilà desja quelque chose de nouveau, pour le moins, &c.* — Mercure est encore plus content qu'Ardelio : il prévoit bien d'autres conséquences. Voilà quelque chose de neuf déjà, pour le moins. Et, sous prétexte d'aller chercher la trompette de la ville, « pour faire crier s'il y a personne qui ayt point trouue ce diable de liure », dont il ne se soucie guère, il s'évanouit de la scène, en belle humeur, laissant la place nette au *Cymbalum Mundi*.

DIALOGUE IV.

P. 41. — *Hylator*. — Nom pris au Livre III des *Métamorphoses* d'Ovide & qui signifie l'*Aboyeur*. Ce poème était fort lu alors ; Marot avait déjà publié sa traduction du premier Livre de « la *Métamorphose d'Ovide*. » Ovide dit : *Acutæ vocis Hylator*. Johanneau veut qu'*Hylator* & *Pamphagus* représentent Clément Marot & Des Periers, liés d'amitié & tous deux « chiens de cour ». M. Lacour ne voit là que deux moines défroqués. Melanchthon, cité plus loin (sous le nom de *Melancheres*) comme un des compagnons de nos deux chiens, n'était pas un défroqué ; rien n'indique ce sens : il s'agit, d'une façon plus générale, de ceux qui avaient abandonné la pratique commode & la protection de la foi catholique & chrétienne. Ce ne sont pas davantage Luther & Calvin, comme le suppose encore M. Lacour : l'ardent Luther ne ressemble point au prudent *Pamphagus*, ni Calvin, si concentré dans son énergie, au discoureur & turbulent *Hylator*, à la voix

aiguë. Les divers traits de ce Dialogue m'avaient fait penser qu'il s'agissait du fougueux Dolet, alors à Lyon (depuis 1533), après avoir été chassé de Toulouse, & dont Bonaventure fut le collaborateur pour le tome I de ses *Commentarii linguæ latinæ* (1536), & de Rabelais, grand ami de Dolet. La forme nouvelle de ce Dialogue semble annoncer d'ailleurs de nouveaux personnages, & l'auteur paraît avoir épuisé son propre caractère sous le nom de *Trigabus* (Dial. II) & les allusions à Cl. Marot, lorsqu'il introduit *Cupido* (Dial. III). Mais, en maintenant mon avis sur Pamphagus, je crois, pour *Hylætor*, qu'il désigne tantôt Cl. Marot & tantôt Dolet, comme il arrive dans les personnages de fantaisie.

P. 41. — *Pamphagus* me semble être le masque de Rabelais, que Ronfard, Joachim du Bellay & Béroalde de Verville ont poursuivi de leurs invectives sous ce nom, par suite de dissentiments littéraires, & qui l'avait sans doute reçu d'abord pour son savoir *encyclopédique* & l'activité *dévorante* de son esprit. Comme on a joué sur le nom de *Rabelæsus* (*rabiè læsus*) par dénigrement, on a bien pu jouer aussi sur le nom de *Pamphagus*, primitivement donné au savant docteur dans un sens favorable. (V. les poésies latines de J. du Bellay & les *Muses incognues*, ou la *Seille aux Bourriers*, de Béroalde de Verville, réimpression de Jules Gay, 1862, in-18, qui contient trois pièces sur *Pamphage-Rabelais*.)

IBID. — *Anubis*, « dont le culte, à ce que prétendent quelques-uns, se rapportoit au Soleil; on le représentoit avec une tête de chien: d'autres croient que le culte d'Anubis se rapportoit à Mercure. » (Note de 1732.)

IBID. — *Que ce ne soit à mon semblable*, c'est-à-dire à quelqu'un de mon bord, à un libre penseur de mon espèce.

IBID. — *Il y a en tel lieu vng chien qui parle*. — Ce passage rappelle celui du *cheval qui parle*, au Dial. précédent.

P. 42. — *Or encores nay ie rien dict & ne diray entre les hommes... Toutesfoys que cest vne grand peine de se taire*. — Ceci est bien dans le caractère de Dolet, qui, en effet, n'avait encore rien écrit sur des matières touchant à la religion. Il n'avait encore publié que le tome I des *Commentarii linguæ latinæ*: son *Cato christianus*, & autres œuvres plus ou moins chrétiennes, sont de 1538 & années suivantes.

P. 43. — *Le leur dy tousiours quelque chose en loreille... fils parlent point*, c'est-à-dire : S'ils ne sont pas initiés aux idées nouvelles.

IBID. — *Si ie suis homme desguise en chien ou chien qui parle*, c'est-à-dire : Si je suis un frère en doctrine ou un faux-frère, espion de Sorbonne.

IBID. — *Toutes les folies de mes nuietz attiques, &c.* — « Vraye plaisanterie d'Arlequin, dit Lancelot ou Falconet, supportable cependant, à cause du rapport de la *bavarderie* d'Hylastor avec le titre du chap. allégué, qui est le XV^e du Liv. I d'Aulu-Gelle. » On peut voir là, & dans ce qui précède, une allusion aux démêlés du turbulent Dolet avec les Toulousains, dont il s'attira l'animadversion, non-seulement par ses hardiesses de pensée & de langage, mais par son attitude acerbe & provocante & par ses équipées d'étudiant.

IBID. — *Au parc de nos ouailles : Au prêche.* — Clément Marot qui sentait le *fagot*, selon son ennemi Sagon, & qui, comme tel, fut proscrit après l'affaire des *Placards*, avec nombre de protestants de Paris, vers la fin de 1534 & les premiers jours de 1535, tiendrait fort bien ce langage.

P. 44. — *Les filetz de ces pescheurs.* — Allusion aux filets de saint Pierre, le pêcheur d'hommes, dont les Papes furent les successeurs.

IBID. — *Ou mettre des os & des pierres au lieu du tresor que Pygargus lusurier a cache en son champ.* — « Nom grec qui ne peut convenir à un usurier que dans la signification d'oiseau de proie en général ; selon Belon, c'est une espèce d'Aigle, connue des Païsans sous le nom de Jean le Blanc... » M. Lacour a remarqué heureusement que ce nom de *Jean-le-Blanc* était celui de l'hostie consacrée, dans le langage des huguenots. — Cela fait allusion aussi au peu de valeur du trésor en question, à la place duquel les réfutations protestantes ou les railleries libertines ne laissaient qu'os & pierres, ou charbons, comme dit un vieil adage grec recueilli par Erasme : *Thesaurus carbones erant*.

P. 44. — *Piffer aux potz du potier ou chier en ses beaulx vases.* — Il veut parler des vases sacrés.

IBID. — *Et si d'adventure ie rencontre le guet, &c.* — Ce pas-

sage rappelle l'aventure de Marot, qui avait arraché au guet un de ses prisonniers & fut mis en prison pour cela. Le guet signifie ici les estafiers de Sorbonne.

IBID. — *Gargilius*. — Nom d'un chasseur dans Horace (Ép. 1); ne paraît ici représenter rien de particulier.

IBID. — *Et ne trouver oreilles commodes... telles que ie les desire.* — La fin de ce passage manque chez MM. Lacour & Lacroix, & a de l'importance pour le sens, qu'elle affirme davantage.

P. 45. — *Mon cousin, mon amy ! Tu cognois donc bien Hylastor.* — Dolet & Marot étaient également liés avec Rabelais & Des Periers.

IBID. — *Ie ne te pouuoye recognoistre, car tu as une oreille couppee, &c.* — Allusion aux peines qui frappaient les protestants : *essorillement*, *fleur-de-lys* au front. Cela est dit ici par extension métaphorique, car Marot ni Dolet n'avaient subi ce supplice. Mais Cl. Marot revenait d'exil après avoir esquivé pis (1535-1536), & Dolet, ayant tué, à Lyon, pour sa défense, le peintre Compaign, qui l'assaillait, n'avait dû son salut qu'à la fuite d'abord, puis à une grâce spéciale du roi. Ce fut cette grâce que Dolet, dans un repas auquel prirent part ses amis Rabelais, Marot & force d'autres illustres, célébra à Paris, en mars 1537, avant de regagner Lyon.

P. 45. — *Depuis que nous perdismes nostre bon maistre Aëon.* — Aëon est ici le Christ, comme Diane, plus loin, est l'Eglise catholique. Rabelais, Dolet & Marot avaient, en effet, plus ou moins déserté le christianisme, &, malgré les précautions ou les échappatoires, la Sorbonne & Calvin ne s'y méprirent pas.

IBID. — *Par mon serment, nous auions bon temps quand ie y pense..... car il l'auoit ainsi ordonne pour nous nourrir plus liberalement.* — Regret moitié sincère, moitié ironique : c'était le bon temps, matériellement parlant, que ce temps de servage dans les rangs des superstitieux ; on était bien traité sous le manteau du Christ, &c.

P. 46. — *Le maistre que ie sers maintenant, &c.* — La libre pensée n'est pas telle : que d'épreuves elle inflige à ses fidèles !

P. 46. — *On nous hue, on nous hare, &c.* — *Harer*, de *haro*. On nous maltraite comme bêtes puantes.

IBID. — *En ce petit bosage, &c.* — Allusion au petit groupe de nos libertins, Rabelais, Dolet, Marot, Des Periers.

IBID. — *Et puis leur gibbier ne sadresse pas par deca.* — C'est à-dire le gibier de Sorbonne.

P. 47. — *Toy & moy parlons & les autres chiens sont muetz.* — Nommant plus bas les trois chiens, qui sont Melanchthon, Zwingle & Osiander ou Luther, il paraît dire qu'ils sont muets; or, au sens protestant, ils ne l'étaient guère: il les trouve donc muets au sens libertin. Il fait ainsi mépris de leur doctrine, comme Calvin s'en est plaint amèrement au sujet de Rabelais, Dolet, Des Periers & tutti quanti (*De Scandalis*, cit. par Bayle, art. *Govea*).

IBID. — *Melancheres & non Melanchetes.* — Des Periers, qui a emprunté ce nom & les noms suivants, comme celui d'*Hylactor*, au livre III des *Métamorphoses* d'Ovide, l'a légèrement altéré. — Il s'agit ici de *Melanchthon*; comme *Melanchetes* signifie au poil noir & que *Melanchthon* veut dire terre noire, Des Periers a mis *Melancheres* (pour *Melancheras*; — *χερὰς*, mélange de vase & de gravier, gravier noir), qui se rapproche bien plus de l'idée du mot *Melanchthon*. Johanneau a donc relevé à tort la faute apparente.

IBID. — *Zwingle* est désigné par *Theridamas* (dompteur de bêtes fauves); mais on n'a pas vu pourquoi: c'est que *Zwingle* vient de *Zwingen*, dompter, ou de *Zwinger*, dompteur, en allemand.

IBID. — *Oresitrophus* (né, nourri dans les montagnes) désigne, selon moi, Luther, l'apôtre de la *Wartbourg*, originaire, en outre, d'un pays de mines & de montagnes. Johanneau voit sous ce masque *Osiander*, l'un des principaux disciples de Luther.

IBID. — *Saillirent sus Aëton, leur bon maistre & le nostre, lequel Diane auoit nouvellement transforme en serf.* — Jusqu'ici, toutes les rééditions portaient *cerf*; il faut *serf*, comme dans l'original. On voit l'importance de cette faute intentionnelle, le jeu de mots qui en résulte & le sens vrai: « Christ... lequel Rome avait transformé en *serf*, avait *asservi*. » Remarquez que *Rome*, chez les anciens, portait trois noms, comme *Diane*: *Diane*, *Hécate*, *Luna* ou *Lucina*. Et *Roma*, *Valentia*, et un nom mystérieux qu'il était interdit de divulguer. De là l'emploi de ce masque.

P. 47. — *Et que nous autres accourrûmes & luy baillâmes tant*

de coups de dentz quil mourut en la place. — En effet, ce sont les réformateurs protestants qui ont commencé; puis, sont venus les libres-penseurs, qui ont donné les coups mortels.

IBID. — *Comme iay veu en ie ne scay quel liure qui est en nostre maison.* — C'est-à-dire en notre cénacle & en notre lieu de rendez-vous. (La boutique de J. Morin, l'éditeur de Marot, de Bonaventure & autres mécréants paraît aussi indiquée ici.)

IBID. — *Tu scais donc bien lire ! Ou as tu appris cela !... Je le te diray apres.* — Ceci conviendrait bien à maître Clément, charmant poète, avide d'idées neuves, familier avec les doctes, mais peu docte lui-même.

IBID. — *Dadueuture ie le mordy en la langue... si bien que ien emportay une bonne piece que iauallay.* — Il justifie son nom de *Pamphagus*, & cela convient au génie hardi de Rabelais.

IBID. — *Cela fut cause de me faire parler... Mais pour ce que ie nay point encores parle devant les hommes, on cuyde que ce ne soit qu'une fable.* — Allusion au *Gargantua* & au *Pantagruel*, pris pour simple fable & gaudisserie. Rabelais (& ceci était dans son système) ne se souciait guère d'aller au-delà *ostensiblement*; ce fut ce qui le sauva, malgré ses coups terribles au cœur même de la Sorbonne. Marot, au contraire, méditait la traduction des *Psaumes* en français, mal vue de la Sorbonne, & Dolet des ouvrages d'exégèse religieuse, comme on dirait maintenant.

IBID. — *Les chiens qui mangerent de la langue Daſteon ſerf.* — Même jeu de mots & même sens que ci-dessus. La langue du Christ (Aſtéon) indique les Ecritures ou, plus largement, le Christianisme (accaparé par l'Eglise romaine). Les réformateurs l'ont mordue; mais les libertins l'ont mise en pièces.

P. 48. — *Comment, tu nas donc point encore donne a entendre aux gens que tu scais parler !* — On voit ici l'impatience du caractère léger de Marot ou du caractère de Dolet, si amoureux de la gloire & qu'attirait, comme il le dit, *posteritatis amor*.

IBID. — *Iayme mieulx me taire.* — Encore le caractère de Rabelais, c'est-à-dire : J'aime mieux m'abstenir du grave langage des discours publics, des critiques directes & ouvertes : il fait trop chaud par là.

P. 49. — *A la facon des hommes !* c'est-à-dire : A la façon du commun des hommes ! Non, certes !

IBID. — *Ie ne suis pas de ton opinion. Vray est que ie nay point encores parle deuant eulx, &c.* — Je n'ai encore rien risqué apertement.

P. 50. — *Et sont si sottement curieux quil ne fauldroit quune petite plume qui se sleuast de terre le moins du monde...* — La petite plume désigne ici les écrits qui s'élevaient, en effet, dans le sens nouveau. Quant aux hommes qui aiment mieux toujours les choses nouvelles & étrangères que les choses « présentes, familières », &c., cela s'entend de l'empressement avec lequel on courut pour entendre « ces nouveaux *Evangelizans* », comme dit un des annotateurs de 1732.

IBID. — *Lycisca.* — *Lice*, chienne de chasse ; mot grec signifiant petite louve, emprunté aussi des *Métamorphoses* d'Ovide.

IBID. — *Auroit on prou ouy parler les chiens, on vouldroit ouyr parler les chatz, &c.* — Allusion aux mille variétés des doctrines de la *Réforme* & au caractère instable de la foule.

IBID. — *Tu seras bien seruy de tout, excepte que lon ne te dira pas : Duquel voulez vous ! Car tu ne boys point de vin...* — C'est-à-dire excepté qu'on ne te dira pas : « Êtes-vous pour la présence réelle ou pour la cène symbolique ! Croyez-vous que le calice renferme du vin seulement ou le sang du Christ ! » Car tu ne te soucies guères de boire au calice &, sans ressembler aux papistes, tu n'es cependant pas non plus du camp des protestants (réclamant le calice, la cène sous les deux espèces).

P. 51. — Lettres venues des *antipodes inférieurs*, &c. — Allusion aux plaintes des *petits*, du *peuple*, que les *antipodes supérieurs* écrasent. La menace qui termine ressemble à celle de Calvin dans l'épître dédicatoire de l'*Institution chrétienne* au roi François I^{er} (1535). Pamphagus-Rabelais l'applique à toutes les revendications de la conscience & du droit des opprimés. Hylastor & lui se proposent de lire la suite « demain... iour des Saturnalles », c'est-à-dire de l'*émancipation*.

P. 52. — *Aussi bien te veulx apprendre plusieurs belles fables, &c.* — Hylastor, plus retenu que Pamphagus par le souvenir des traditions religieuses, veut (comme Dolet) y revenir pour en dégager

le sens & jauger ce qu'elles valent. *Pamphagus*, qui ne s'en soucie en aucune façon & qui depuis longtemps s'en moque absolument, trouve que c'est besogne faite ou superflue & ne le lui cache pas.

IBID. — *La fable de Prometheus* « doit être celle de la création du premier homme. » (Joh.) La légende grecque de Prométhée justifie, en effet, cette allusion.

IBID. — *La fable du grand Hercules de Libye*. — J'y vois, avec Johanneau, les douze travaux d'Hercule, appliqués par dérision aux miracles du Christ.

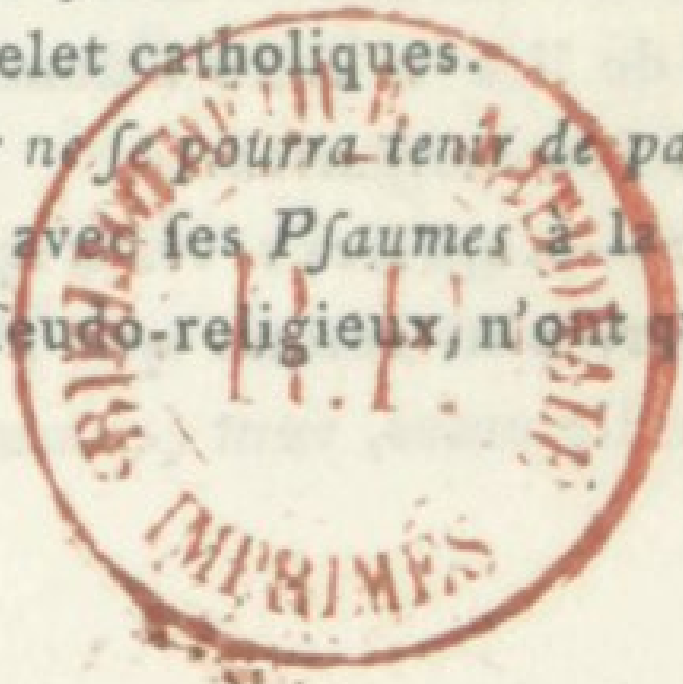
IBID. — *La fable du Jugement de Paris* signifie le Jugement dernier.

IBID. — *Saphon*. — « Je crois qu'il faut lire *Pfaphon*; ce *Pfaphon* apprit à plusieurs oiseaux à répéter : *Pfaphon est Dieu*, sur quoi les Libyens l'adorèrent comme un Dieu. Cette fable convient mieux ici que le récit des aventures de Sapho. Des Periers l'a prise dans Erasme, au prov. *Pfaphonis aves*. » (Not. de 1732, de Lancelot ou de Falconet). Johanneau adopte cet avis, qui me paraît excellent.

IBID. — *Erus*. — « Cette fable est rapportée par Platon (liv. dernier de sa *République*), Plutarque, Macrobe & Cicéron. Cet *Er* était un Pamphylien... qui ressuscita douze jours après sa mort. Des Periers pourroit bien avoir en vue quelque chose de plus réel & de plus solide que la fable d'*Erus*, mais qu'il n'ose pas dire ouvertement, non plus que tout ce qu'il se contente d'insinuer dans ces Dialogues. » Avec Johanneau, je crois cette explication très-juste; elle vient d'un des collaborateurs de La Monnoye.

IBID. — *La Chançon de Ricochet*. — « Rabelais (liv. III, ch. X) dit la chançon du *Ricochet*, & non pas de *Ricochet*, nom d'un jeu... qui consiste à jeter sur l'eau une pierre plate, en sorte qu'elle revienne cinq ou six fois dessus... de là est aussi venu qu'une chançon où les mêmes mots reviennent souvent est appelée la chançon du *Ricochet*. » (La Monnoye.) Je vois là, avec M. Lacour, une allusion aux litanies & au chapelet catholiques.

P. 52-53. — *Ce follaistre Hylastor ne se pourra tenir de parler*. — Prédiction de Rabelais, que Marot, avec ses *Psaumes à la huguenote*, & Dolet, avec ses opuscules pseudo-religieux, n'ont que trop vite justifiée, pour leur dam !



INDEX

ACIER DE VENISE, pour *cristal*, par une sorte de jeu de mots.
Dial. III, p. 30; *Comm.*, page 98.

ACTÉON, Dial. IV, pp. 45-47; *Comm.*, pp. 114-116.

AIX, Dial. I, p. 3 : La couverture d'un livre, le plat de la reliure.

ANAGRAMMES. *Comm.*, pp. 57, 58, 76, 77, 83, 84, 105-108.

ANTIPODES (Lettres des), Dial. IV, pp. 51-52; *Comm.*, p. 117.

ANUBIS, Dial. IV, pp. 41, 42, 45.

ARDELIO, Dial. I (fin) & Dial. III, pp. 37, 40; *Comm.*, pp. 75, 93, 108.

AREINE, Dial. II, pp. 14, 17 & *passim*; *Comm.*, p. 79.

ARNAY-LE-DUC, en Bourgogne, proche de Beaune, patrie de Des Periers. (V. ce nom.)

ATHENES, pour *Lyon*. Dial. I, pp. 4, 5, 7; Dial. III, p. 29 & *passim*; *Comm.*, p. 67.

AUDIVIT (l'), « *autorité, crédit*; mot latin employé dans ce sens par nos anciens auteurs, qui disent *audivi* & *audivit*. Alain Chartier dit *audience* : *Trois choses donnerent à Mahomet audience, &c.* » (Edit. de 1732.) Dial. II, p. 25.

BACCHANALES, Dial. III, p. 28; *Comm.*, p. 94.

BADINS, Dial. II, p. 24 : Étourneaux, gens à la tête légère.

BAYLE (Voir DES PERIERS).

BEAULNE (Vin de), Dédicace, p. 2, Dial. II, p. 7. (Voir le mot VIN.)

BELISTRES, « *Gueux*. Cette signification... bien marquée ici, autorise Nicot, qui fait venir ce mot de l'allemand *betler*, *mendiant*. Wolf. Hungerus, in *Boyillum*, est le premier qui ait proposé cette étymologie. » (Edit. de 1732.) Dial. II, p. 22.

BESONGNES, choses, objets. Dial. III, p. 30.

- BÉTHUNE-CHAROST (Duc de).— *Notice* (Bibliographie).
- BOUHÉMIENNE (A la), Dial. III, p. 21; *Comm.*, pp. 85-86.
- BOZE (Gros de). Le Catalogue de ses livres (1745 & 1753) porte un exempl. du *Cymbalum mundi* de 1537.— *Notice* (Bibliogr.)
- BUCER. (V. CUBERCUS.)
- BYRPHANES. Dial. I, pp. 3-11; *Comm.*, pp. 61, 62, 64.
- CACHE-MOUCHET. Jeu de *cligne-mufette*. Dial. III, p. 33.
- CALVIN. *Notice & Comment.*, pp. 71, 75, 111, 117 & *passim*.
- CAREQUANT, pour *carcan*, collier. Dial. III, p. 30.
- CAS, chose, Dial. II, p. 23 & *passim*.
- CAUT, avisé, *Cautus*, Dial. II, p. 14.
- CELIA. Personnage du Dial. III, p. 35; *Comm.*, pp. 90, 91, 104, 105.
- CENT NOUVELLES NOUVELLES (Les). Dial. III, p. 30, & *Comment.*, p. 98.
- CERDONIUS (Maître), p. 40; *Comm.*, p. 110.
- C'EST MON, Dial. IV, p. 52. — Assurément.
- CHARBON BLANC (Hostellerie du), Dial. III, p. 28; *Comm.*, p. 94.
- CHOSSETTE (Faire la), Dial. III, p. 34. Même sens que *Le... faire, Faire cela*, p. 39; *Comm.*, 110.
- CLEOPATRA, Dial. III, p. 29.
- COMMENTAIRE, pp. 55-118. Dial. I, p. 55; Dial. II, p. 76; Dial. III, p. 90; Dial. IV, p. 111.
- CUBERCUS. Personnage du Dial. II, pp. 18-20; anagramme de *Buccerus*, pour *Bucerus* (Bucer); *Comm.*, pp. 76, 77, 83, 84, 85.
- CUPIDO. Dédicace, p. 2; personnage du Dial. III, pp. 32-36.
- CURTALIUS. Personnage du Dial. I, p. 4, &c. — *Comm.* p. 62-65.
- CYMBALUM MUNDI. Sens de ce mot, pp. 55-56; Etude sur le livre & l'auteur (*Notice*).— Texte de 1537, pp. 1-53.— *Commentaire*, pp. 55-118.
- DABAS (Cité de). Dedic., p. 1. Désigne la ville de Lyon.— *Comm.*, pp. 59-60.
- DE BURE. Auteur de la *Bibliographie instructive*. Catalogue de Gaignat & de La Vallière.— *Notice* (Bibliographie).
- DES PERIERS. — V. PERIERS (Des).

- DIALOGUE I. Texte, pp. 3-11; *Comm.*, pp. 61-76.
- DIALOGUE II. Texte, pp. 13-26; *Comm.*, pp. 76-90.
- DIALOGUE III. Texte, pp. 27-40; *Comm.*, pp. 90-111.
- DIALOGUE IV. Texte, pp. 41-53; *Comm.*, pp. 111-118.
- DIANE. p. LXIX, & Dial. III, p. 28; Dial. IV, pp. 47-52. Au Dial. IV, figure de *Rome*, au triple nom aussi, c'est-à-dire ici, de Rome catholique; *Comm.*, p. 115. (V. ROMME.)
- DIDYME d'Alexandrie, p. LVII.
- DOLET (Estienne), pp. XXXVIII, XLVIII, L, LII, LIV, LXX, LXXI, LXXV, LXXVI. — *Comm.*, p. 111 & *passim*.
- DRARIG. Personnage du Dial. II. — Anagramme de *Girard*, désigne ici *Erasme*, pp. 16, 18, 19, & *Comm.*, pp. 76, 77, 83, 84.
- DRUYDES. Dial. I, p. 4; Dial. II, p. 16. Sens allégorique : *Comm.*, pp. 66, 67.
- DU BELLAY (Joachim), pp. LIII, LXXI.
- DU CLEVIER. (V. THOMAS DU CLEVIER.)
- DU MOULIN (Antoine), p. XXXVI.
- DU PUY, pp. XXIII, XXIV, XXX.
- DU VERDIER, pp. XXVII, XXX, XXXI, XL.
- EDITIONS du *Cymbalum mundi*. Liste chronologique, pp. XXIX, XXXIII.
- EGINETA. Dial. II, p. 23. — Paul d'Egine, cité avec Hippocrate, Avicenne, &c.
- EGYPTE. Dial. IV, p. 42.
- ERUS, *qui revesquit*. — Dial. IV, p. 52. — *Comm.*, p. 118.
- ESPAGNOL, Dial. IV, p. 44. — Epagneul. — L'auteur peut jouer sur le double sens : *Epagneul* & *Espagnol*. (V. SERVET.)
- ESTIENNE (Henri), pp. XXXV, XXXVIII, LII, LV. — *Comm.*, *passim*.
- ESTOILE (DE L'). Ecrit *Delestoille* sur le titre du *Cymbalum* de 1538 de la Bibl. nationale. — P. XXIX.
- EVGE ΣΟΦΟΣ, devise du titre (vignette), pp. VII. XXVI, & *Comm.*, p. 57.
- FALCONET. Un des annotateurs de l'édition du *Cymbalum mundi* de 1732. — PP. V, XII, XV, XXI, XXIII, & *Comm.* *passim*.
- FAREL (Guillaume), p. XLVI.

- FEIN. Foin, du latin *fœnum*. — Dial. III, p. 38.
- FÉLIX DE COMMERCY, pp. XI, XXIX, XXXI.
- FRANCE PROTESTANTE (Recueil de la), pp. XLI, LXXIII.
- FRANÇOIS I^{er}, pp. LXIII, LXX.
- FRIPPELIPPES. Valet de Maro, pp. XLVIII, XLIX.
- GAIGNAT. Possesseur d'un exempl. du *Cymbalum* de 1537, pp. XIII, XV-XVII, XIX, XXIX, XXX, &c.
- GALIEN. Dial. II, p. 23.
- GANYMEDES. Dial. I, p. 10, *Comm.*, p. 73.
- GARGABANADO, etc. Formule d'évocation qui donne la parole au cheval Phlegon. Dial. III, p. 36. — Explication : pp. LXV, LXVI, 105-108.
- GARGILIUS. Nom d'un chasseur, emprunté d'Horace. Dial. IV, p. 44.
- GERMANIE. Dial. I, p. 4.
- GONIN (Maître). Nom d'un charlatan. Dedic., p. 2. Dial. II, p. 17. *Comm.*, p. 82.
- GOUJET (Abbé), pp. XVI, XIX, XXI, XXII, XLI.
- GOVEA (DE), pp. XXXVIII, XXXIX.
- GRANDGOUSIER (Paroles de) citées, pp. LXVI, 108.
- GRECE, Dial. II, p. 21 ; Dial. IV, p. 42, &c. Prise ici pour l'Europe, comme *Athenes* pour Lyon. — « Comme Grec en 200 & 300 signifioit payen, en ce siècle il signifioit aussi heretique. » (Catherinot ; *Annales typographiques.*)
- GUENON. Dial. III, p. 30. — Sens allégorique : *Comm.*, p. 97. (V. SINGE.)
- GUY ALLARD, p. XXXVIII.
- HARER. Dial. IV, p. 46. — « Harer les chiens après le loup, *instigare canes*. — Hare-levrier, cri des chasseurs » (Ménage). — V. Harier (Nicot), importuner, vexer. — Même mot (Palsgr.) : « Pourquoi hariez vous le pouvre compaignon aynsi ! » — Comparez haroder ou harauder (Nicot).
- HERCULES de Libye. Dial. IV, p. 52. *Comm.*, p. 118.
- HEROET, p. XLIX.
- HIPPOCRATES. Dial. II, p. 23.
- HOMERE. Dial. III, p. 30.

HOSTESSE (l'). Figure de l'*Eglise romaine*. Dial. I, p. 3. *Comm.*, p. 65.

HUSCHER. Dial. IV, p. 52. — Se trouve dans Villon. — *Appeler*. « To whoop or hollow for ; to call unto » (Cotg.) — *Huscher*, *hucher*, de *Ucare*, dans le sens de *Arceffere*, *inclamare*, *vocare* (Nicot). — Spécialement, exciter un chien de la voix. « To hallow or fet on dogs with hallowing. » (Sherwood.)

HYLACTOR. Personnage du Dial. IV, pp. LXX, LXXI, LXXIII, 41-52. — *Comm.*, p. 111, &c.

ILIADÉ. Dial. III, p. 30. *Comm.*, p. 96.

IMBERT CHASTRE DE CANGÉ, p. XVIII.

IMPETRER. Obtenir. Dial. II, p. 14.

INSTITUTION (l') de la religion chrestienne, de Calvin. P. LXX.

INTRODUCTION. Bibliographie, p. XI. — But & plan du livre, p. XXXIV.

ISLE BARBE (l'), pp. XXXVI, XLIII. — Ile sur la Saône, en amont de Lyon, cité d'*aval* ou d'*à bas* (cité de DABAS. — V. ce mot). — On lit dans les *Marguerites de la Marguerite*, de la reine de Navarre : d'*à bas* pour d'*en bas*.

JACOB (P. L.), Bibliophile. — (V. P. LACROIX.)

JANE d'Albret, fille de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, p. L, LIII.

JARGONNER. Dial. III, p. 16. — On trouve dans les *Marguerites de la Marguerite*, la forme : *Gergonner*.

JASERAN. Collier en mailles fines d'or ou d'argent. — On dit aujourd'hui *jaferon*.

JOHANNEAU (Eloi), pp. XVI, XVII, XXI, XXIII, XXV, XLII, LVII, LXI, LXII, LXXII, & *Comm. passim*.

JUNO. Dial. I, pp. 3, 4. Dial. III, pp. 27, 28, 29. *Comm.*, pp. 66, 93, 94.

JUPITER, pp. LXII, LXIV, LXVIII. Dial. I, pp. 6, 7, 8, &c.; Dial. II, p. 13, &c.; Dial. III, p. 29 : *Jupiter l'Altitonant*. — sens allégorique : *Dieu le Père*. — *Comm.*, pp. 65, 66, 68, 69, &c. (V. LIVRE DE JUPITER.)

JUREMENS, pp. 1, 5, 8, &c. *Comm.*, p. 60.

LACOUR (Louis), pp. V-IX, XII, XIV-XVI, XXI, XXVI, XXX, XXXI, XXXV, XLII, XLIII, LXI, LXII, & *Comm. passim*.

LACROIX (Paul), pp. VI-VIII, XIX-XXI, XXVI, XXVII, XXX, XXXIII, XXXV, XLII, LIII, LXI. — *Comm. passim.*

LA CROIX DU MAINE, pp. XII, XVII, XVIII, XXVII, XXVIII-XXXVIII. — *Comm. passim.*

LA FERRIERE-PERCY (H. DE), pp. XXX, XXXV, XLII.

LA FONTAINE, pp. LXIV, LXXII, LXXIII.

LA MONNOYE, pp. V, XII, XV, XVII, XXIII, XXXI, XXXIII, XXXV, XLI, XLII. — *Comm. passim.* — Ses notes ont servi pour l'édition du *Cymbalum* de 1732.

LANCELOT. Un des annotateurs de l'édit. du *Cymbalum* de 1732, pp. V, XII, XV, XVI. — *Comm. passim.*

LA VALLIÈRE (Duc de), pp. XV, XVI, XIX, XXIX.

LAVIROTTE, p. XXXV.

LE DUCHAT, p. XXXVI.

LE ROI, pp. IX, XIX, XX, XXI. — V. VERSAILLES (Bibl. de.)

LETTRES *des Antipodes*, p. LXIX. — Dial. IV, pp. 51, 52. — *Comm.*, p. 117.

LIBRAIRIE. Bibliothèque *Dedic.*, p. 1.

LIVRE de Jupiter. *Dedic.*, pp. LXII, LXVIII. — Dial. I, pp. 3, 17, 10. Dial. III, pp. 27, 29, 33, 40. — *Comm.*, pp. 65, 68, &c.

LIZET (P.), p. XXV. — V. PARLEMENT (Arrêts du).

LOUP (Faire le) *en la paille*. Dial. IV, p. 43. — « *Contrefaire le loup en la paille*. To eaves-drop it or lie scowking and leering in a corner », c'est-à-dire être aux écoutes, se tenir en tapinois & aux aguets dans un coin.

LUCIEN, pp. XL. LV.

LUCRECE. L'auteur du *De natura rerum*, pp. LII, LV.

LUTHER. Indiqué par l'anagramme *Rhetulus* (Lutherus) au Dial. II. — PP. XLIV, LXIII, LXIX, & *Comm. passim.* (V. RHETULUS.)

LYCISCA. Dial. IV, p. 50.

LYON, pp. XXVII, XXIX, XXX, XXXVI, XXXVII, XLVII, LII, LXXV. — V. DABAS (Cité de) & ISLE BARBE.

MAIN (Faire sa). Dial. I, p. 6. *Comm.*, p. 68.

MALHERBE, p. LIII.

MARCHAND (P.). Editeur du *Cymbalum Mundi* en 1711, pp. V, VI, XIV, XIX-XXI, XXX-XL. &c. — *Comm. passim.*

MARGUERITE D'ANGOULÊME. Sœur de François I^{er}, reine de Navarre, pp. XXVIII, XXX, XXXVI, XXXVII, XLII, XLIII, XLV, XLVII, XLVIII, LII. — Dial. I & III, sous les noms de *Pallas* & de *Minerve*. (V. ces mots.)

MARO. Nom de Virgile, *Virgilius Maro*, appliqué à Clément Marot à titre d'éloge, p. XLVIII.

MAROT (Clément), pp. XXV, XLV, LII, LXX, LXXVII, &c. — (V. *Commentaire* des Dial. III & IV.)

MELANCHTHON, p. LXIX, & Dial. IV, sous le nom de *Melancheres* (pour *Melanchetes*), p. 47. — *Comm.*, p. 115.

MERCURE. Messager de Jupiter. — Personnage allégorique des Dial. I, II & III. — PP. LXI, LXII, LXV, LXVI, LXVIII, LXIX, 3-40. — *Comm.*, p. 61 & *passim*. — (V. JUPITER.)

MERSENNE (Le P.), pp. XXVII, XXVIII, XXIX.

MESHUY. Aujourd'hui, p. XLVII, 52.

MICHELET (J.), pp. LXVII, LXIX.

MINERVE. Figure de Marguerite d'Angoulême, protectrice des arts, des lettres & des sciences. Dial. III, pp. 31, 32. — *Comm.*, pp. 100-103. (V. PALLAS.)

MORIN (Jehan). Premier éditeur du *Cymbalum Mundi*, en 1537, pp. XXIII, XXVI, XXXVII, 53.

MORMONNER. Dial. II, p. 17. Le texte de 1537 porte *mornonner*, faute évidente. — Forme ordinaire : *marmonner*.

NAVEAUX (Des). Dial. II, p. 24. Expression proverbiale & populaire, indiquant le mépris qu'on fait d'une chose : *Bagatelles! Niaiseries!* — « *Tel dit ne vaut deux navets*, Rom. de la Rose. — *Ne vous craint deux navaux*, Marot. *Rond.* » (Note de 1732.)

NAY PAS, pour *n'est-ce pas*, ou plutôt comme l'anglais : *Have I'n't!* — Dial. II, p. 15.

NECTAR. Dial. I, pp. 8-10. Sens allégorique & mystique : *Comm.*, pp. 70, 71. (V. VIN DE BEAULNE.)

NICERON (Le P.), pp. XL, XLI,

NODIER (Charles), pp. XIX, XXI, XXX, XXXII, XXXV, XLII, XLIII.

NUICTZ ATTQUES (Jeu de mots sur les). Dial. IV, p. 43.

OEUVRES de B. des Periers, pp. XII, XXIX-XXIII, XXXIV-XXXVI,

XLIII-XLIX, LIV-LVII, LXXII, LXXIII. (V. CYMBALUM MUNDI.)

OLIVETAN, p. XLIV. Eut *des Periers* pour collaborateur.

ORESITROPHUS, Dial. IV, p. 47. — Semble désigner Luther. — *Introd.*, p. LXIX, — *Comm.*, p. 115.

OSIANDER, sous le nom d'*Oresitrophus*, selon Eloi Johanneau. (V. ORESITROPHUS.)

OUAILLES. Dial. IV, p. 50. — Brebis.

OULTRECUIDÉ. Outrecuidant.

OVIDE, p. XLVII. — Dial. III, p. 30. — *Comm.*, 99, 115, &c.

PALEFERNIER. Dial. III, p. 36. — P. 38 : *Palefrenier*. — « Les uns prononcent *Palefrenier*, les autres *Palefournier* » (H. Estienne ; *Dialog. du nouv. langage françois italianisé.*)

PALLAS. Dial. I, p. IV. *Comm.*, p. 66. (V. MINERVE.)

PAMPHAGUS. (Mot tiré du grec. — Au sens propre : *qui mange tout.*) Personnage du Dial. IV, nom de l'un des deux chiens qui devisent. — V. *Introd.*, p. LXXI, & *Comm.*, p. 111, &c. — V. aussi dans les *Muses incognues*, les vers grotesques intitulés *Portrait de Pamphage*, *Sonnet contre Pamphage*, *Alaigresse en faveur de Pamphage* :

Vive le ventru Pamphage, &c.

et la notice de l'édit. de 1862 (J. Gay.) — ainsi que les deux épi-grammes latines de J. du Bellay dans ses *Tumuli*, sous ce titre : *Pamphagi medici*, & *Ejusdem*. La seconde est insignifiante. La première s'attaque au gros ventre du médecin *Pamphage-Rabelais*, qui est censé dire :

Pamphagus hic jaceo, vasta cui mole gravato
Pro tumulo venter sesquipedalis erat.

PARIS (Jugement de). Dial. IV, p. 52. — Sens allégorique : *Comm.*, p. 118.

PARLEMENT (Registres du) de Paris, concernant Jehan Morin & le *Cymbalum Mundi*, pp. XXV, XXXVII.

PARRASIUS. Le peintre Parrhasius. Dial. III, p. 32.

PASQUIER (Estienne), pp. XXXVIII, XLI

PELLETIER (Jacques), p. XXXIV.

PENEUX. Dial. III, p. 39. — En peine ; ici, penaud. — « Un homme tout *peneux* & *piteux*. Humilis ac demissus homo. » (Nicot.)

PÉRIERS (B. des). *Introduction*, p. XXVIII, XXXIII-XXXVI I XXXI-XXLV, XLVIII-LVIII, LXIV, LXV, LXXII, LXXV. — Nom & origine, p. XXXV. — Jugement porté sur lui par Calvin, p. XXXVIII, XXXIX, XLII, LII, LV, LVI, LXX ; — par Bayle, p. XXXVIII, XL. — Dires de *G. des Autels*, p. LIII ; *Catherinot*, p. XXXVIII, LIX ; *Chaffanion*, p. XXXVIII ; *Buddeus*, p. XI, XXIX ; *Brunet* (Mannel du libraire), p. VI, XVI, XVII, XIX, XXVII, XXXI, XXXII. — Contemporains de Des Periers n'ayant pas d'article spécial dans l'Index : Nicolas *Denisot*, p. XXXIV ; *Agrippa*, p. XXXVIII ; Victor *Brodeau* & *Chappuy*, p. XLIX ; Nicolas *Bérauld*, Nicolas *Bourbon*, G. *Budé* & *Danès*, p. L. — Rapprochement avec Miguel Cervantes, p. LXVIII. — *Des Periers*, sous le nom de *Dedalus* (v. le mot *Vol.*)

PERROQUET. Dial. II, p. 16 ; Dial. III, p. 30. — Sens allégorique : *Comm.*, pp. 81, 96. — Comparez les noms d'oiseaux donnés aux gens d'église & de couvent, par Rabelais : *papegaut*, *monegaux*, *evesgaux*, &c., & l'endroit (liv. V, chap. 3) où il nomme les moines les « hairons & cormorans du monde. » — « Un de ceux de Rome a écrit à une *huppe* de Mayence », c'est-à-dire à un dignitaire ecclésiastique. (Lettre de Luther, citée par Michelet ; *Mémoires de Luther*, t. III, Eclaircissements.) — V. le mot PIE.

PHALERNE (Vin de), p. 2. — V. VIN de Beaulne.

PHANTASIE. Fantaisie. Dial. IV, pp. 43, 49.

PHY. Fi. — Dial. II, p. 18.

PHLEGON. Nom du cheval qui parle au Dial. III, pp. 27, 36, 39. — *Introd.*, pp. LXII, LXIV, LXVII. — *Comm.*, pp. 91, 93, 108, 110. Se traite de *poure animau*, p. 38.

PICART (B.). Dessinateur & graveur, auteur des gravures du *Cymbalum* de 1711. — P. XII, XXX-XXXII.

PIE. Dial. III, p. 30. — Sens allégorique : *Comm.*, p. 97. (V. PERROQUET.)

PIERRE PHILOSOPHALE. Sujet du Dial. II. Figure ici la *vérité absolue*, religieuse ou philosophique, p. 13, & *passim*. — *Comm.*, pp. 77, 78, &c.

PIERRE TRYOCAN. Pierre *Croyant*, par anagramme. P. LVII ; *Dedic.*, p. 1, & *Comm.*, pp. 57, 58. (V. THOMAS DU CLEVIER.)

PINDARUS. Dial. III, p. 32.

PLACIUS, p. XXVIII.

PLEIGER. Rendre la pareille, tenir tête en buvant. Dial. I, p. 7.

PLUTUS. Dial. III, p. 32.

POILLES D'ARAIN. Dial. II, p. 22. — « Une *poille* à feu. » (Palsg.)
— Le proverbe : Croire *de nues que fussent poilles d'arain* se trouve dans Rabelais identiquement, & chez Villon sous une forme un peu différente : (Grand Testament, LVII, LVIII.)

Abusé m'a & faict entendre
Toufiours d'un que ce fust vng aultre

.....
Du ciel vne *poisle* d'arain,
Des nues vne peau de veau.

POTENCE, dans le sens de *Croix*. — Dial. III, p. 30. — *Comm.*, p. 99.

POUCHE. Poche. — Dial. I, p. 6. — Se dit encore en Normandie, dans le sens de *Sac*.

POULDRETTE (S'esbattre à la). Dial. II, p. 14.

PROMETHEUS. Dial. IV, p. 52. — *Comm.*, p. 118.

PROTEUS, p. 2. — Dial. II, p. 17.

PROU. Dial. IV, p. 43. — *Assez*.

PSAPHON. *Comm.*, p. 118.

PTOLOMEE. Dial., III, p. 38.

PUBLIQUE (Cry). Publication, proclamation. — Dial. III, p. 29.
— V. *Chant royal à la suite de la description nouvelle des merveilles de ce monde & de la dignite de l'homme, &c.*, de Jan Parmentier (M. D. XX.) :

Au grand profit de tout le bien *publique*.

« Bien *publique*. » (Palsgrave.)

PYGARGUS. Dial. IV, p. 44. — Sens allégorique : *Comm.*, p. 113.

QUILLARD, de *quille*, comme *billard* de *bille*. Dial. III, p. 30.
— Comparez Villon (*Petit Testament*) :

Et vng *billart*, de quoy on *croffe*.

Jouer « à la quille & au quillard, *at cat and trap* » (Cotg.) — V. dans Rabelais, liv. I, chap. IV : « Tous bons beueurs, bons compagnons & beaulx ioueurs de *quillela*. » Cotgrave dit : « *Quillela*. A kind of play like unto *cat and trap*. » Au sens donné par le *Comm.*, p. 97, il y a lieu d'ajouter le sens grivois de *quillard* & de *quillela* chez Rabelais.

RABELAIS, pp. XXXII, XXXVIII-LIX, LXV, LXXI-LXXIII, LXXVII. — *Comm.*, pp. 112, 116 & *passim*.

RACHE pour *race*. Dial. III, p. 39.

RACUEIL. Dial. III, p. 35. Accueil, bienvenue. « Welcome. » (Cotg.) — Villon & la reine de Navarre, dans ses *Poésies*, ont *recueil* dans le même sens.

RASSOTTÉ. Dial. III, p. 29. — Hors de sens, qui radote. — « Grown fottish, doultysh, or childish, fallen into dotage » (Cotg.) Dans *Le Girofflier aux dames* (V. Introd., pp. XXI, XXVII) :

Après venoit ialoufie la fotte
Plus rassottee que nest vne marotte.

RECTIFICATIONS :

P. XXXI, en tête de l'art. 8 : « Ams. & Leipzig. — Arkstée & Merkus » lisez : « 1753. »

P. XXIX, au lieu de : « Il s'accuse » (l. 16) lisez : « Il l'accuse. »

P. 20, l. 28, (Dial. II), au lieu de : « Par œuure & *par effect* » lisez : « Par œuure & *effect*. »

P. 31, l. 17, (Dial. III), au lieu de : « force Nennye » lisez : « Force Nennyz. »

P. 34, l. 2, (*ibid.*), au lieu de : « de dedans leurs ryans yeulx » lisez : « dedans leurs ryans yeulx. »

P. 46, l. 13, (Dial. IV), au lieu de : « Voyla *ce* que cest » lisez : « Voyla que cest. »

P. 110, (*Commentaire*), au lieu de : « Il y a fix ans qu'il *ne* chevauche » lisez : « Il y a fix ans qu'il *me* chevauche. »

REIMMANN, p. LX.

RELIER. *Relier à neuf*. Dial. I & III, *passim*. — Pris ici dans un sens allégorique : *réformer* (le christianisme).

REPUE FRANCHE. Dial. II, p. 25, *Comm.*, p. 89. Régat, festin qui ne coûte rien. (V. le poème des *Repeues franches*, attribué à Villon.)

RHETULUS. Personnage du Dial. II. — Anagramme de *Lutherus* (Luther), pp. LXIII, 13, 18-25. — *Comm.*, pp. 77, 84-87, 91, &c. (V. ARDELIO & LUTHER.)

RIEN & *riens*, au singulier. — Signifie ici *quelque chose*, Dial. I, p. 5. — Dial. III, p. 32.

ROBEUR. Dial. I, p. II. — Voleur, fripon.

ROMME. Rome. Dial. I, p. 4. — Rome catholique figurée par *Diane* (V. ce mot). Les trois noms de Rome dont il est question au *Comm.*, p. 115, auraient été : 1° le nom vulgaire (*Roma* & *Valentia*) ; 2° un nom consacré pour les sacrifices « *sacrificiis debitum* » dont la forme grecque est *Anthusa*, la forme latine *Flora* ou *Florentia* ; 3° un nom secret, dont Virgile avait indiqué le sens par le nom de son *Amarillys* : « *alterum quod arcanum fuit, unde Amaryllida suam, quæ amorem propriè significat, in bucolicon carmen poeta detorsit.* » (*Lexicon antiquit. romanarum*, auctore Pitisco.)

ROTHELIN. L'abbé d'Orléans-Rothelin, possesseur d'un exempl. du *Cymbalum* de 1537, pp. XVI-XXIII, &c.

SACHS (Hans), p. LXVI.

SAGON, pp. XLVIII, XLIX, 100, 101.

SAINTE-MARTHE (Charles de), p. XLII..

SALEL (Hugues), *Comm.*, p. 105.

SALMON MACRIN. p. L.

SAPHON (Fable de). Dial. IV, p. 52. (V. PSAPHON.)

SARCOMOROS, &c. Nom figurant dans le titre de la *Prognostication des Prognostications*, de Des Periers. — P. LXVI, & *Comm.*, p. 106. (V. GARGABANADO, &c.)

SATURNALLES (les). Dial. IV, p. 52.

SCEVE ou *Sève* (Maurice), pp. XL, IX.

SCHONEN (Lettre au baron de), par Eloi Johanneau, pp. XXVII, XXXI-XXXV.

SERF (Actéon changé en). Dial. IV. *Serf* pour *Cerf*, par un jeu de mots significatif. — PP. IX, LXIX, &c. & *Comm.*, du Dial. IV.

(V. ACTEON.) — Villon a dit, au début de son *Grant Testament* :

Je ne suis son *serf* ne sa biche.

SERVET (Michel), pp. XL, XXXIX. Peut-être désigné par un jeu de mots, Dial. IV, p. 44 : « Dieu gard *espagnol* mon amy. »

SINGE. Dial. III, p. 30. Sens allégorique : *Comm.*, p. 97.

(V. GUENON.)

SMALKALDE (Ligue de), p. LXIII, *Comm.*, pp. 91, 109.

SOBRIQUETS allégoriques du clergé, des nonnes, &c. : *Cigales*, Dial. III, p. 16, *Comm.*, p. 81. — *Corbeau*, Dial. III, p. 30. *Comm.*, pp. 96, 97. — V. *Perroquet*, *Guenon*, *Pie*, *Singe*.

SOMNUS. Le Dieu *Sommeil*. Dial. III, p. 30.

SORBONNE (La), pp. XII, XXXVI, XXXVII, LXIII, LXXI, &c.

SPIZELIUS, pp. XXVII, XXVIII, XXXVIII, XL.

STATIUS. Personnage du Dial. III, pp. 27, 36-39. — *Comm.*, pp. 92, 108-110.

TALAIRES. Talonnières de Mercure. Dial. II, p. 16. Dial. III, pp. 28, 34.

TEMPESTATIF. Qui tempête. — Epithète de Jupiter, Dial. I, p. 11.

TEXTE. Altération du texte original dans les précédentes éditions. — V. p. VII-IX (*Avertissement*).

Correction nécessaire de quelques fautes d'impression de l'original : — V. p. VII (*ibid.*), en note. — Ci-dessus, le mot MORMONNER (*Index*). — P. 21, (Dial. I) « Quand par leurs opinions transmues, bien plus *dures* que nul metal, *ie* leur fay prendre, &c. » au lieu de : « Quand par leurs opinions transmues bien plus *dure* que nul metal. *ie* leur fay prendre, &c. » (Texte orig.)

Quant aux menues corrections obligées, comme *dict* pour *deit*, & *peine* pour *piene*, &c., il paraît inutile de les noter ici.

THEATRE. Dial. II, p. 13 & *passim*. Pris dans le sens d'*église*, de *sanctuaire*, où se joue le grand *mystère*.

THERIDAMAS, p. LXIX., Dial. IV, p. 47; *Comm.*, p. 115. Désigne *Zwingle*.

THOMAS DU CLEVIER. Thomas l'incrédule. — *Du Clevier*, anagramme d'*Incrédule*. — P. LVII. & *Dédic.*, p. 1, *Comm.*, pp. 57, 58.

THUSANUS, p. LXXVI. (V. J. TOUSSAIN.)

TILLIARD, p. XVI.

TITRE du *Cymbalum mundi*, pp. VI, VII, XX, XXV, XXI, XXIX, LVII, LX, & *Comm.*, p. 55. V. la reproduction du *titre original* en tête du texte de cette édition. — Sur l'origine de l'appellation *Cymbalum mundi*, voir ce mot & le mot DIDYME, ainsi que l'*Introd.*, pp. LVII, LVIII, au sujet d'Apion d'Oasis.

TOURET DE NEZ. Dial. III, p. 31, sorte de loup ou demi-masque.

TOUSSAIN (Jacques), ou *Tusan*, p. 4.

TRADUCTIONS de l'antique figurant dans le *Recueil des OEuvres* des Des Périers. — P. LIV.

TRIGABUS. Personnage du Dial. II, pp. XLV, XLIX, 13 & *passim*. — *Comm.*, pp. 76, 77, &c.

TRUANDER. « Sans *truander* », c'est-à-dire sans obligation de mendier, de faire le métier de gueux. — « To beg, or cant. » (Cotg.) — « To begge... caimander, mendier, belistrer, marauder, briber, gueuser » (Sherwood.)

TRYOCAN. — V. PIERRE TRYOCAN.

TURQUE (à la). Dial. II, p. 21. — Complétons les explications données p. LXIII (*Introd.*) & 85, 86 (*Comm.*), par une citation des *Mémoires de Luther* (T. III, Éclaircissements). Luther crut voir d'abord dans les Turcs un secours que Dieu lui envoyait. « Ce sont les ministres de la colère divine, 1526. *Præliari adversus Turcas est repugnare Deo.....* » — V. BOUHÉMIENNE (A la).

TYRESIAS. Le devin Tiresias. Dial. III, p. 33.

VENISE. Dial. I, p. 4. (V. ACIER DE VENISE.)

VENTES d'exemplaires anciens du *Cymbalum mundi*; — *Cymbalum* de 1537; pp. XVI-XXIII & XXIX. — *Cymbalum* de 1538; p. XXX.

Brunet parle d'un exempl. relié en v. f. t. d. bords & bordures « avec la fameuse vignette de la Pauvreté » mentionné au *Catal. de feu M. **** (de Clavières), Avignon, 1778, in-8. Mais il pense qu'il s'agit d'un exempl. de l'édit. de 1732 qui reproduit cette vignette.

VENULUS. Dial. II, p. 25. *Comm.*, pp. 87, 88.

VENUS. Dial. I, p. 3. — Dial. III, p. 30.

VERSAILLES (Bibliothèque de), pp. V, IX, XVI, XIX, XXI, XXIX.

VERVILLE (Béroalde de), p. XXI, & *Comm.*, p. 112.

VESTALES. Dial. I, p. 4. Dial. II, p. 21. Dial. III, p. 30. — Sens allégorique : *Comm.*, pp. 66, 100. (V. DRUYDES.)

VIGNETTE du titre du *Cymbalum mundi* (Édit. princeps de 1537) reproduite dans notre édition. — V. pp. VI, VII, XIV, XXV, XXVI, XXXII, & *Comm.*, p. 52.

VILLENEUVE (de), pp. XXXVIII, XXXIX. Nom que se donnait Michel Servet, natif de *Villanueva* (Aragon.)

VIN. *Vin de Beaulne*, p. LXI; *Comm.*, p. 60, 69-71. (V. BEAULNE.) — *Vin de Phalerne*. (V. PHALERNE.)

VIN de ce monde qu'il « ne faut pas accomparager... au nectar de Jupiter. » Dial. I, p. 8.

VOGT (J.), pp. XI, XXVIII, XXXI, LX.

VOISE. *Voisent*. Dial. III, pp. 30 & 31. — Aille, aillent. — V. Palsgrave, au verbe *je men vas* : « quil sen voyse or quil sen aille. »

VOL symbolique de *Dedalus*, nom sous lequel Des Periers se désigne dans plusieurs de ses poésies. (V. *Introd.*, pp. XLVI, XLVII.) — J. Parmentier, dans sa *Dignité de l'homme*, a dit de même :

Vole en ton cueur par contemplation,

Penetre l'air par speculation.

Va iusque à Dieu de plain vol de pensée.

VOLTAIRE, pp. XXXII, XXXIV, XL-XLV, &c.

VOULTÉ (J.), pp. XXX, L.

VULCANUS. Dial. III, p. 28.

YIMAGE. *Ce petit ymage d'argent*. Dial. I, p. 10. Le mot *image* figure également au masculin dans les *Marguerites de la Marguerite* (Comédie de la Nativité : *Bergerie*).

ZAPOLY (Jean), p. LXIII. *Comm.*, p. 86.

ZEUXIS. Dial. III, p. 32.

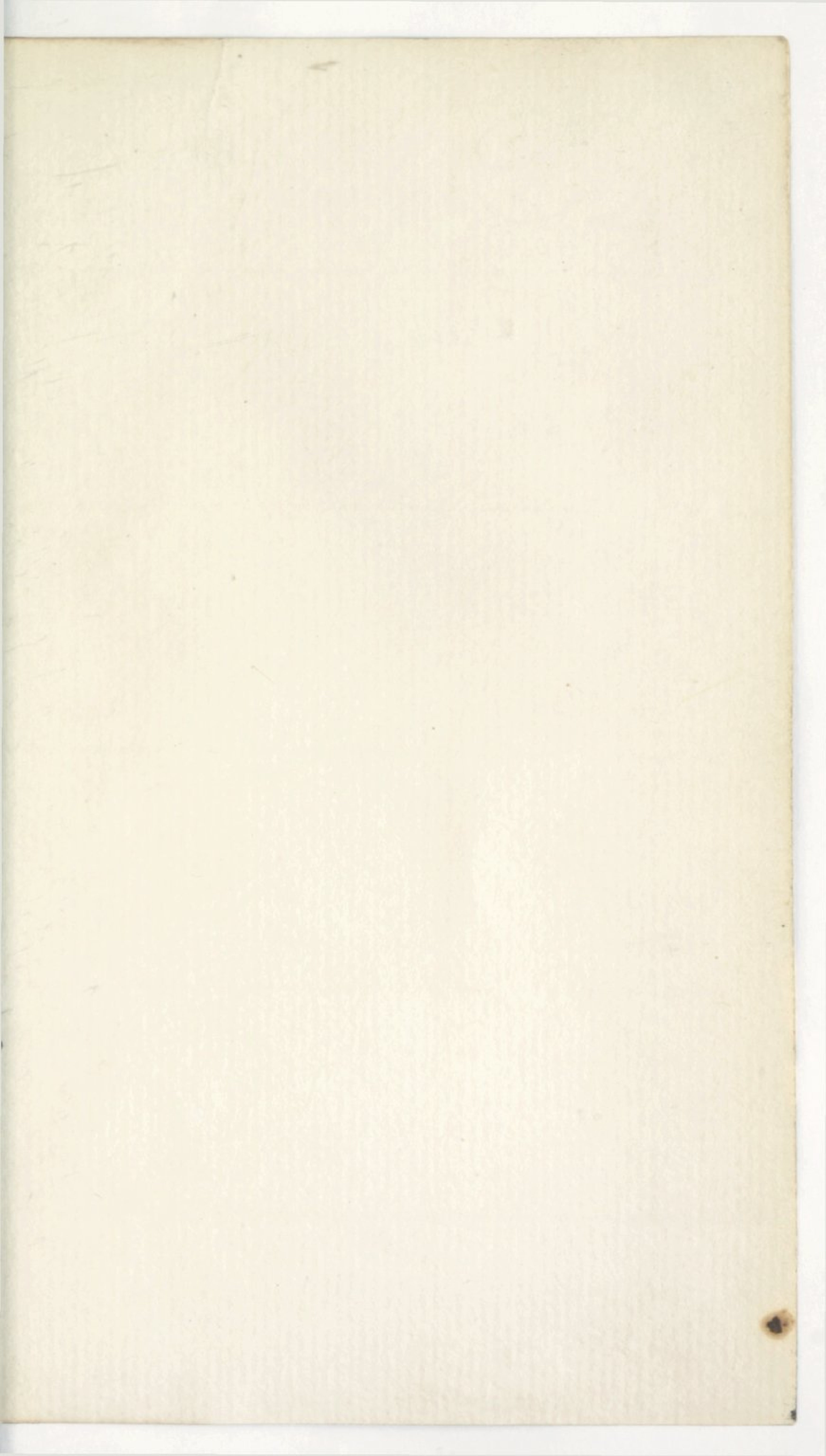
ZWINGLE ou Zwingli, sous le nom de *Theridamas* (v. ce mot.)



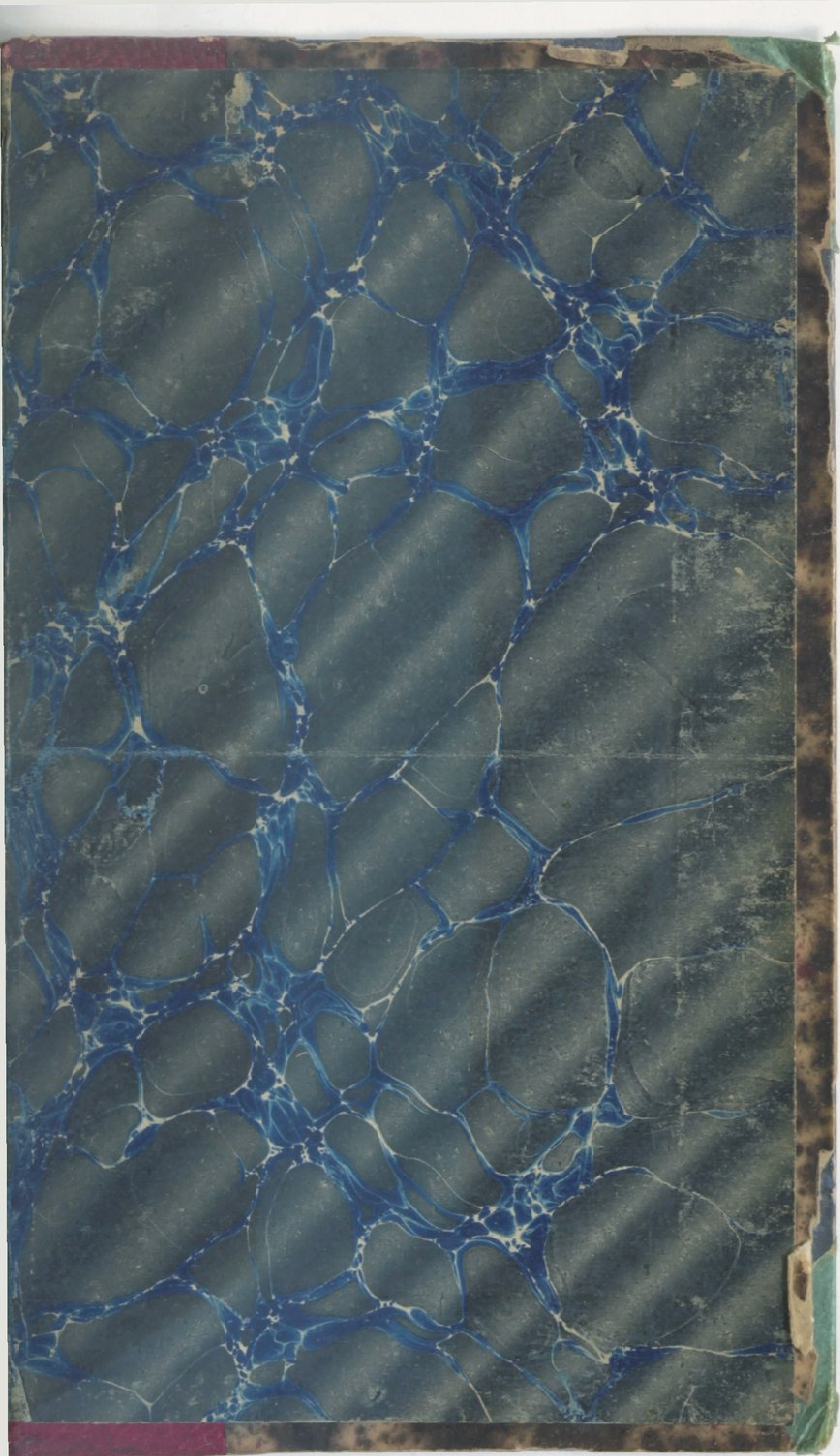












BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 00145020 5

INDEX

- ACIER DE VENISE, pour *cristal*, par une forte de jeu de mots. Dial. III, p.
- ACIER DE VENISE, *Comm.*, page
- ACTÉON, Dial. IV, pp.
- ACTÉON, *Comm.*, pp.
- AIX, Dial. I, p.
- AIX, La couverture d'un livre, le plat de la reliure.
- ANAGRAMMES. *Comm.*, pp.
- ANTIPODES (Lettres des), Dial. IV, pp.
- ANTIPODES *Comm.*, p.
- ANUBIS, Dial. IV, pp.
- ARDELIO, Dial. I (fin) fit Dial. III, pp.
- ARDELIO, *Comm.*, pp.
- AREINE, Dial. II pp.
- AREINE, *Comm.*, p,
- ARNAY-LÈ-DUC, eu Bourgogne, proche de Beaune, patrie de Des Periers. (V. ce nom.)
- ATHENES, pour *Lyon*. Dial. I, pp.
- ATHENES, Dial. III, p.
- ATHENES, *Comm.*, p.
- AUDIVIT (l'), « *autorité, crédit*; mot latin employé dans ce feus par nos anciens auteurs, qui disent *audivi & audivit*. Alain Chartier dit audience: *Trois choses donnerent à Mahomet audience*, &c. " (Edit. de 1732.) Dial. II, p.
- BACCHANALES, Dial. III, p.
- BACCHANALES, *Comm.*, p.
- BADINS, Dial. II, p.
- BAYLE (Voir DES PERIERS).
- BEAULNE (Vin de), Dédicace, p.
- BEAULNE Dial. II, p.
- BELISTRES & Gueux. Cette signification... bien marquée ici, antorise Nicot qui fait ce mot de l'allemand betler, mendiant. Wolf Hungerus, in Bovillum, est le premier qui ait proposé cette étymologie. " (Edit. de 1732.) Dial. II, p.
- BESORGNES choses objets, Dial. III, p.
- BÉTHUNE-CHAROST (Duc de). - *Notice* (Bibliographie).
- BOUHÉMIENNE (A la), Dial. III, p.
- BOUHÉMIENNE *Comm.*, pp.
- BOZE (Gros de). Le Catalogue de fes livres (1745 & 1753) porte un exempl. du *Cymbalum mundi* de 1537. - *Notice* (Bibliogr.)
- BUCER. (V. CUBERCUS.)
- BYRPHANES. Dial. I, pp.
- BYRPHANES. *Comm.*, pp.
- CACHE-MOUCHET. Jeu de *cligne-musette*. Dial. III, p.
- CALVIN. *Notice & Comment.*, pp.
- CAREQUANT, pour *carcan*, collier. Dial. III, p.
- CAS, chose, Dial. II, p.
- CAUT, avisé, *Cautus*, Dial. II, p.
- CELIA. Personnage du Dial. III, p.
- CELIA. *Comm.*, pp.
- CENT NOUVELLES NOUVELLES (Les). Dial. III, p.
- CENT NOUVELLES NOUVELLES *Comment.*, p.
- CERDONIUS (Maistre), p.
- CERDONIUS *Comm.*, p.
- C'EST MON, Dial. IV, p.
- C'EST MON, Assurément.
- CHARBON BLANC (Hostellerie du), Dial. III, p.
- CHARBON BLANC *Comm.*, p.
- CHOSETTE (Faire la), Dial. III, p.
- CHOSETTE Même sens que Le faire, Faire cela, p.
- CHOSETTE *Comm.*,
- CLEOPATRA, Dial. III, p.
- COMMENTAIRE, pp.
- COMMENTAIRE, Dial. I, p.
- COMMENTAIRE, Dial. II, p.
- COMMENTAIRE, Dial. III, p.
- COMMENTAIRE, Dial. IV, p.
- CUBERCUS. Personnage du Dial. II, pp.
- CUBERCUS. anagramme de Buccerus, pour Bucerus (Bucer);
- CUBERCUS. *Comm.*, pp.
- CUPIDO. Dédicace, p.
- CUPIDO. personnage du Dial, III, pp.
- CURTALIUS. Personnage du Dial. I, p.
- CURTALIUS. &c. - *Comm.* p.
- CYMBALUM MUNDI. Sens de ce mot, pp.
- CYMBALUM MUNDI. Etude sur le livre & l'auteur (Notice). - Texte de 1537, pp.
- CYMBALUM MUNDI. - *Commentaire*, pp.
- DABAS (Cité de). Dédie., p.
- DABAS Désigne la ville de Lyon. - *Comm.*, pp.
- DE BURE. Auteur de la Bibliographie instructive. Catalogue de Gaignat & de La Vallière. - *Notice* (Bibliographie).
- DES PERIERS. - V. PERIERS (Des).
- DIALOGUE I. Texte, pp.
- DIALOGUE I. *Comm.*, pp.
- DIALOGUE II. Texte, pp.
- DIALOGUE II. *Comm.*, pp.
- DIALOGUE III. Texte, pp.
- DIALOGUE III. *Comm.*, pp.
- DIALOGUE IV. Texte, pp.
- DIALOGUE IV. *Comm.*, pp.
- DIANE. p.
- DIANE. Dial. III, p.
- DIANE. Dial. IV, pp.
- DIANE. Au Dial. IV, figure de *Rome*, au triple nom aussi, c'est-à-dire ici, de Rome catholique;
- DIANE. *Comm.*, p. V. ROMME.)
- DIDYME d'Alexandrie, p.
- DOLET (Estienne), pp.
- DOLET *Comm.*, p. *passim*.
- DRARIG. Personnage du Dial. II. - Anagramme de *Girard*, désigne ici *Erasme*, pp. *Comm.*, pp.
- DRUYDES. Dial. I, p.
- DRUYDES. Dial. II, p.
- DRUYDES. Sens allégorique: *Comm.*, pp.
- Du BELLAY (Joachim), pp.
- Du CLEVIER. (V. THOMAS DU CLEVIER.)
- Du MOULIN (Antoine), p.
- Du PUY, pp.
- DU VERDIER, pp.

EDITIONS du Cymbalum mundi. Lifte chronologique, pp.

EGINETA. Dial. 11, p.

EGINETA. Paul d'Egine, cité avec Hippocrate, Avicenne, &c.

EGYPTE. Dial. IV, p.

ERUS, qui revesquit. - Dial. IV, p.

ERUS, Comm., p.


ESPAGNOL. Dial. IV, p.

ESPAGNOL. Epagneul. - L'auteur peut jouer fur le double sens: *Epagneul & Espagnol*. (V. SERVET.)

ESTIENNE (Henri), pp.

ESTIENNE (Henri), - *Comm., passim*

ESTOILE (DE L'). Ecrit Delestoille fur le titre du Cymbalum de 1538 de la Bibl. nationale. - P.

EVGE  , devise du titre (vignette), pp.

EVGE Comm., p.

FALCONET. Un des annotateurs de l'édition du Cymbalum mundi de 1732. PP.

FAREL (Guillaume), p.

FEIN. Foin, du latin *foenum*. - Dial. III, p.

FÉLIX DE COMMERCY, pp.

FRANCE PROTESTANTE (Recueil de la), pp.

FRANÇOIS I^{er}, pp.

FRIPPELIPPES. Valet de Maro, pp.

GAIGNAT. Possesseur d'un exempl. da Cymbalum de 1537, pp.

GALIEN. Dial. II, p.

GANYMEDES. Dial. I, p.

GANYMEDES. *Comm.*, p.

GARGABANADO, etc. Formule d'évocation qui donne la parole au cheval Phlegon. Dial. III, p.

GARGABANADO, Explication: pp.

GARGILIUS. Nom d'un chasseur, emprunté d'Horace. Dial. IV, p.

GERMANIE. Dial. I, p.

GONIN (Maistre). Nom d'un charlatan. Dédie., p.

GONIN (Maistre). Dial. II; p.

GONIN (Maistre). *Comm.*, p.

GOUJET (Abbé), pp.

GOVEA (DE), pp.

GRANDGOUSIER (Paroles de) citées, pp.

GRECE, Dial. II, p.

GRECE, Dial. IV, p.

GUENON. Dial. III, p.

GUENON. Sens allégorique: Comm., p.

GUY ALLARD, p.

HARER. Dial. IV, p.

HARER. Dial. IV, p.

HARER. « Harer les chiens après le loup, *instigare canes*. - *Hare-levrier*, cri des chasseurs » (Ménage). - V. *Harier* (Nicot), importuner, vexer. - Même mot (Palsgr.):

« Pourquoi *hariez* vous le pouvre compaignon aynsi! « - Comparez *haroder* ou *harauder* (Nicot).

HERCULES de Libye. Dial. IV, p.

HERCULES de Libye. *Comm.*, p.

HEROET, p.

HIPPOCRATES. Dial. 11, p.

HOMERE. Dial. III. p.

HOSTESSE (I'). Figure de l'*Eglise romaine*. Dial. I, p.

HOSTESSE (I'). *Comm.*, p.

HUSCHER. Dial. IV, p.

HUSCHER. Dial. IV, p. *Appeler*. « To whoop or hollow for; to call unto « (Cotg.) - *Hufcher, hucher*, de *Ucare*, dans le sens de *Arcessere, inclamare vocare* (Nicot). -

Spécialement, exciter un chien de la voix. " To hallow or set on dogs with hallowing. " (Sherwood.)

HYLACTOR. Perfonnage du Dial. IV, pp.

HYLACTOR. *Comm.*, p.

ILIADE. Dial. 111, p.

ILIADE. *Comm.*, p.

IMBERT CHASTRE DE CANGÉ, p.

IMPETRER. Obtenir. Dial. II, p.

INSTITUTION (L') *de la religion chrestienne*, de Calvin. P.

INTRODUCTION. Bibliographie, p.

INTRODUCTION. But SE plan du livre, p.

ISLE BARBE (L'), pp.

ISLE BARBE (L'), - Ile sur la Saône, en amont de Lyon, cité d'aval ou d'à bas (cité de DABAS. - V. ce mot). - On lit dans les *Marguerites de la Marguerite*, de la reine de

Navarre: d' *à bas* pour d' *en bas*.

JACOB (P. L.), Bibliophile. - (V. P. LACROIX.)

JANE d'Albret, fille de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, p.

JARGONNER. Dial. III, p.

JARGONNER. On trouve dans les *Marguerites de la Marguerite*, la forme: *Gergonner*.

JASERAN. Collier en mailles fines d'or ou d'argent. - On dit aujourd'hui *jaseron*.

JOHANNEAU (Eloi), pp. *Comm. passim*.

JUNO. Dial. I, pp.

JUNO. Dial. III, pp.

JUNO. *Comm.*, pp.

JUPITER, pp.

JUPITER, Dial. I, pp.

JUPITER, Dial. II, p.

JUPITER, Dial. III, p.

Jupiter l'Altitonant. - Sens allégorique: *Dieu le Père*. - *Comm.*, pp. V. LIVRE DE JUPITER.)

JUREMENS, pp.

JUREMENS, *Comm.*, p.

LACOUR (Louis), pp. *Comm. passim*.

LACROIX (Paul), pp.

LA CROIX DU MAINE, pp. *Comm. passim*.

LA FERRIERE-PERCY (H. DE), pp.

LA FONTAINE, pp.

LA MONNOYE, pp.

LA MONNOYE, *Comm. passim*. - Ses notes ont servi pour l'édition du *Cymbalum* de 1732.

LANCELOT. Un des annotateurs de l'édit. du Cymbalum de 1732, pp. *Comm. passim*.

LA VALLIÈRE (Duc de), pp.

LAVIROTTE, p.

LE DUCHAT, p.

LE Roi, pp. V. VERSAILLES (Bibl. de.)

LETTRES des Antipodes, p.

LETTRES Dial. IV, pp.

LETTRES *Comm.*, p.

LIBRAIRIE. Bibliothèque Dedic., p.

LIVRE de Jupiter. Dedic., pp.

LIVRE Dial. I, pp.

LIVRE Dial. III, pp.

LIVRE Comm., pp.

LIZET (P.), p. V. PARLEMENT (Arrêts du).

LOUP (Faire le) en la paille. Dial. IV, p.

LOUP « Contrefaire le loup en la paille. To eaves-drop it or lie scowking and leering in a corner ", c'est-à-dire être aux écoutes, se tenir en tapinois & aux aguets dans un coin.

LUCIEN, pp.

LUCRECE. L'auteur du De natura rerum, pp.

LUTHER. Indiqué par l'anagramme Rhetulus (Lutherus) an Dial. II. - PP. Comm. passim. (F. RHETULUS.)

LYCISCA. Dial. IV, p.

LYON, pp. V. DABAS (Cité de) & ISLE BARBE.

MAIN (Faire sa). Dial. I, p.

MAIN (Faire sa). Comm., p.

MALHERBE, p.

MARCHAND (P.). Editeur du Cymbalum Mundi en 1711, pp. Comm, passim.

MARGUERITE D'ANGOULÊME. Soeur de François I^{er}, reine de Navarre, pp. Pallas & de Minerve. (V. ces mots.)

MARO. Nom de Virgile, Virgilius Maro, appliqué à Clément Marot à titre d'éloge, p.

MAROT (Clément), pp. Commentaire des Dial. III & IV.)

MELANCHTHON, p.

MELANCHTHON, Dial. IV, sous le nom de Melancheres (pour Melanchetes), p.

MELANCHTHON, Comm., p.

MERCURE. Messager de Jupiter. - Perfonnage allégorique des Dial. I, II & III. - PP.

MERCURE. Comm., p. passim. - (V. JUPITER.)

MERSENNE (Le P.), pp.

MESHUY. Aujourd'hui, p.

MICHELET (J.), pp.

MINERVE. Figure de Marguerite d'Angoulême, protectrice des arts, des lettres & des sciences. Dial. III, pp.

MINERVE. Comm., pp. V. PALLAS.)

MORIN (Jehan). Premier éditeur du Cymbalum Mundi, en 1537, pp.

MORMONNER. Dial. II, p.

MORMONNER. Forme ordinaire: marmonner.

NAVEAUX (Des). Dial. II, p. Bagatelles! Niaiseries! - " Tel dit ne vaut deux navets, Rom. de la Rose. - Ne vous craint deux naveaux, Marot. Rond. " (Note de 1732.)

NAT PAS, pour n'est-ce pas, ou plutôt comme l'anglais: Have l'n't! - Dial. II, p.

NECTAR. Dial. I, pp.

NECTAR. Sens allégorique & mystique: Comm., pp. V. VIN DE BEAULNE.)

NICERON (Le P.), pp.

NODIER (Charles), pp.

NUICTZ ATTITUQUES (Jeu de mots sur les). Dial. IV, p.

OEUVRES de B. des Periers, pp. V. CYMBALUM MUNDI.)

OLIVETAN, p. des Periers pour collaborateur.

ORESITROPHUS, Dial. IV, p.

ORESITROPHUS, Semble désigner Luther. - Introd., p.

ORESITROPHUS, Comm., p.

OSIANDER, fous le nom d' Oresitrophus, selon Eloi Johanneau (V. ORESITROPHUS.)

OUAILLES. Dial. IV, p.

OULTRECUIDÉ. Outrecuidant.

OVIDE, p.

OVIDE, Dial, III, p.

OVIDE, Comm.,

PALEFERNIER. Dial. III, p.

PALEFERNIER. - P. Palesrenier. - " Les uns prononcent Palefrenier, les autres Palefournier » (H. Estienne; Dialog. du nouv. langage français italianisé.)

PALLAS. Dial. I, p.

PALLAS. Comm., p. V. MINERVE.)

PAMPHAGUS. (Mot tiré du grec. - Au sens propre: qui mange tout.) Personnage du Dial. IV, nom de l'un des deux -chiens qui devisent. - V. Introd., p.

PAMPHAGUS. Comm., p.

PAMPHAGUS. &c. - V. aussi dans les Muses incognues, les vers grotesques intitulés Portrait de Pamphage, Sonnet contre Pamphage, Alaigresse en faveur de Pamphage:

Vive le ventru Pamphage, &c.

et la notice de l'édit. de 1862 (J. Gay.) - ainsi que les deux épigrammes latines de J. du Bellay dans ses Tumuli, sous ce titre: Pamphagimedici & Ejusdem. La seconde est insignifiante. La première s'attaque au gros ventre du médecin Pamphage-Rabelais, qui est censé dire:

Pamphagus hic jaceo, vafta cui mole gravato

Pro tumulo venter sesquipedalis erat.

PARIS (Jugement de). Dial. IV, p.

PARIS Sens allégorique: Comm., p.

PARLEMENT (Registres du) de Paris, concernant Jehan Morin & le Cymbalum Mundi, pp.

PARRASIUS. Le peintre Parrhafius. Dial. III, p.

PASQUIER (Efienne), pp.

PELLETIER (Jacques) p.

PENEUX. Dial. III, p.

PENEUX. En peine; ici, penaud. - « Un homme tout peneux & piteux. Humilis ac demissus homo.» (Nicot.)

PERIERS (B. des). Introduction, p.

PERIERS (B. des). Nom & origine, p.

PERIERS (B. des). Jugement porté fur lui par Calvin, p.

PERIERS (B. des). par Bayle, p.

PERIERS (B. des). Dires de G. des Autels, p.

PERIERS (B. des). Catherinot, p.

PERIERS (B. des). Chassanion, p.

PERIERS (B. des). Buddeus, p.

PERIERS (B. des). Brunet (Manueldu libraire), p.

PERIERS (B. des). Contemporains de Des Periers n'ayant pas d'article spécial dans l'Index: Nicolas Denisot p.

PERIERS (B. des). Agrippa, p.

PERIERS (B. des). Victor Brodeau & Chappuy, p.

PERIERS (B. des). Nicolas Bérauld, Nicolas Bourbon, G. Budé & Danès, p.

PERIERS (B. des). Rapprochement avec Miguel Cervantes, p.

PERIERS (B. des). Des Periers, sous le nom de Dedalus (v. le mot Vol.)

PERROQUET. Dial. II, p.

PERROQUET. Dial. III, p.

PERROQUET. Sens allégorique: Comm., pp.

PERROQUET. Comparez les noms d'oiseaux donnés aux gens d'église & de couvent, par Rabelais: papegaut, monegaux, evesgaux, &c., & l'endroit (liv. v, chap. 3) où il nomme les moines les " hairons & cormorans du monde. " - " Un de ceux de Rome a écrit à une huppe de Mayence », c'est-à-dire à un dignitaire ecclésiastique. (Lettre de Luther, citée par Michelet; Mémoires de Luther , t. III, Éclaircissements.)

PERROQUET. V; le mot PIE.

PHALERNE (Vin de), p.

PHALERNE V. VIN de Beaulne.

PHANTASIE. Fantaisie. Dial. IV, pp.

PHY. Fi. - Dial. II; p.

PHLEGON. Nom du cheval qui parle au Dial. III, pp.

PHLEGON. Introd., pp.

PHLEGON. Comm., pp.

PHLEGON. Se traite de poure animau, p.

PICART (B.). Dessinateur & graveur, auteur des gravures du Cymbalum de 1711. - P.

PIE. Dial. III, p.
PIE. Sens allégorique: Comm., p. V. PERROQUET.)
PIERRE PHILOSOPHALE. Sujet du Dial. II. Figure ici la *vérité absolue*, religieuse ou philosophique, p. *passim*.
PIERRE PHILOSOPHALE. *Comm.*,, pp.
PIERRE TRTOCAN. Pierre Croyant, par anagramme. P.
PIERRE TRTOCAN. Dédic., p.
PIERRE TRTOCAN. *Comm.*, pp. V. THOMAS DU CLEVIER.)
PINDARUS. Dial. III, p
PLACIUS, p.
PLEIGER. Rendre la pareille, tenir tête en buvant. Dial. I, p.
PLUTUS. Dial. III, p.
POILLES D'ARAIN. Dial. II, p.
POILLES D'ARAIN. " Une poille à feu. " (Palsg.) - Le proverbe: Croire *de nues que sussent poilles d'arain* se trouve dans Rabelais identiquement, & chez Villon sous une forme un peu différente: (Grand Testament, LVII, LVIII.)
Abusé m'a & faict entendre
Toufiours d'un que ce fuft ung aultre
Du ciel une *poisle d'arain*,
Des nues une peau de veau.
POTENCE, dans le fens de *Croix*. - Dial. III, p.
POTENCE, *Comm.*, p.
POUCHE. Poche. - Dial. I, p.
POUCHE. Se dit encore en Normandie, dans le sens de *Sac*.
POULDRETTE (S'esbattre à la). Dial. II, p.
PROMETHEUS. Dial. IV, p.
PROMETHEUS. *Comm.*, p.
PROTEUS, p.
PROTEUS, Dial. II, p.
PROU. Dial. IV, p.
PROU. Assez.
PSAPHON. *Comm.*, p.
PTOLOMEE. Dial., III, p.
PUBLIQUE (Cry). Publication, proclamation. - Dial. III, p.
PUBLIQUE (Cry).V. *Chant royal à la suite de la description nouvelle des merveilles de ce monde & de la dignite de l'homme*, &c., de Jan Parmentier (M. D. XX.):
Au grand profit de tout le bien *publique*.
" Bien *publique*. " (Palsgrave.)
PYGARGUS. Dial. IV, p.
PYGARGUS. Sens allégorique: *Comm.*, p.
QUILLARD, de *quille*, comme billard de *bille*. Dial. III, p.
PYGARGUS. Comparez Villon (*Petit Testament*.):
Et vug *billart*, de quoy on *crosse*.
Jouer « à la quille & au quillard, *at cat and trap* " (Cotg.) v. dans Rabelais, liv. I, chap. IV: " Tous bons beueurs, bons compagnons & beaulx joueurs de *quillela*. « Cotgrave dit: « *Quillela* . A kind of play like unto *cat and trap*. " Au sens donné par le *Comm.*, p. 97, il y a lieu d'ajouter le sens grivois de *quillard* & de *quillela* chez Rabelais.
RABELAIS, pp.
RABELAIS, Comm., pp. *passim*.
RACHE pour *race*. Dial. III, p.
RACUEIL. Dial. III, p.
RACUEIL. Villon & la reine de Navarre, dans ses *Poésies*, ont recueil dans le même sens.
RASSOTTE. Dial. III, p.
RASSOTTÉ. Dial. III, p.
RASSOTTÉ. Hors de sens, qui radote. - « Grown fottish, doultysh, or childish, fallen into dotage « (Cotg.) Dans *Le Girofflier* aux dames (V. Introd., pp.
Après venoit ialousie la sotte
Plus rassottee que nest une marotte.
RECTIFICATIONS: P.
RECTIFICATIONS: P.
RECTIFICATIONS: P.
RECTIFICATIONS: P.
RECTIFICATIONS: P. *ibid*.), au lieu de: " de dedans leurs ryans yeulx " lisez: " dedans leurs ryans yeulx. "
RECTIFICATIONS: P.
RECTIFICATIONS: P.
REIMMANN, p.
RELIER. *Relierà neuf*. Dial. I & III, *passim*. - Pris ici dans un sens allégorique: *réformer* (le christianisme).
REPUE FRANCHE. Dial. II, p.
REPUE FRANCHE. *Comm.*, p. *Repeues* franchises, attribué à Villon.)
RHETULUS. Personnage du Dial. II. - Anagramme de *Lutherus*(Luther), pp.
RHETULUS. *Comm.*, pp.
RIEN & *riens*, au singulier. - *Signifie* ici *quelque chose*, Dial. I, p.
RIEN Dial. III, p.
ROBEUR. Dial. I, p.
ROMME. Rome. Dial. I, p.
ROMME. Rome catholique figurée par *Diane* (V. ce mot). Les trois noms de Rome dont il est question au *Comm.*, p.
ROMME. auraient été: 1° le nom vulgaire (*Roma* & *Valentia*); 2° un nom consacré pour les sacrifices " sacrificiis debitum " dont la forme grecque est *Anthusa*, la forme latine *Flora* ou *Florentia*; 3° un nom secret, dont Virgile avait indiqué le sens par le nom de son *Amarillys* : " alterum quod arcanum fuit, unde *Amaryllida* suam, quae amerem propriè significat, in bucolicon carmen poeta detorsit. " (*Lexicon antiquit. romanarum*, auctore Pitisco.)
ROTHELIN. L'abbé d'*Orléans-Rothelin*, possesseur d'un exempl. du *Cymbalum*de 1537, pp.
SACHS (Hans), p.
SAGON, pp.
SAINT-BARTHE (Charles de), p.
SALEL (Hugues), *Comm.*, p.
SALMON MACRIN. p.
SAPHON (Fable de). Dial. IV, p. V. PSAPHON)
SARCOMOROS, &C. Nom figurant- dans le titre -de la *Prognostication des Prognostications*, de Des Periers. - P. LXVI, & *Comm.*, p. V. GARGABANADO, &c.)
SATURNALLES (les). Dial. IV, p.
SCEVE ou Sève (Maurice), pp.
SCHONEN (Lettre au baron de), par Eloi Johanneau, pp.
SERF (Actéon changé en). Dial. IV. *Serf* pour *Cerf*, par un jeu de mots significatif.
SERF PP. IX, LXIX, &c. & *Comm.*, du Dial. IV. (V. ACTEON.)
Villon a dit, au début de son *Grant Testament*:
Je ne suis son *serf* ne sa biche.
SERVET (Michel), pp.
SERVET (Michel), Peut-être désigné par un jeu de mots, Dial. IV, p. *espagnol* mon amy. "
SINGE. Dial. III, p.
SINGE. Sens allégorique: Comm., p. V. GUENON.)
SMALKALDE (Ligue de), p.
SMALKALDE (Ligue de), *Comm.*, pp.
SOBRIQUETS allégoriques du clergé, des nonnes, &c.: *Cigales*,Dial. III, p.
SOBRIQUETS *Comm.*, p.
SOBRIQUETS Corbeau, Dial. III. p.
SOBRIQUETS *Comm.*, pp. *Perroquet*, Guenon, Pie, Singe.
SOMNUS. Le Dieu *Sommeil*. Dial. III, p.
SORBONNE (La), pp.

SPIZELIUS, pp.
STATIUS. Personnage du Dial. III, pp.
STATIUS. Comm., pp.
TALAIRES. Talonnières de Mercure. Dial. II, p.
TALAIRES. Dial. III, pp.
TEMPESTATIF. Qui tempête. -Epithète de Jupiter, Dial. I, p.
TEXTE. Altération du texte original dans les précédentes éditiens. - V. p. Avertissement).
Correction nécessaire de quelques fautes d'impression de l'original: - V. p. Avertissement)., en note.
Ci-dessus, le mot MORMONNER (Index). P. dures que nulmetal, ie leur fay prendre, &c. » au lieu de: " Quand par leurs opinions transmuees bien plus dure que nul
metal. le leur fay prendre, &c. " (Texte orig.)
Quant aux menues corrections obligées, comme dict pour dict, & peine pour piene, & c., il paraît inutile de les noter ici.
THEATRE. Dial. II, p. passim.
THEATRE. Pris dans le sens d' église, de sanctuaire, où se joue le grand mystère.
THERIDAMAS, p.
THERIDAMAS, Dial. IV, p.
THERIDAMAS, Comm., p. Zwingle.
THOMAS DU CLEVIER. Thomas l'incrédule. - Du Clevier, anagramme d'Incrédule. - P.
THOMAS DU CLEVIER. & Dédie., p.
THOMAS DU CLEVIER. Comm., pp.
THUSANUS, p. V. J. TOUSSAIN.)
TILLIARD, p.
TITRE du Cymbalum mundi, pp.
TITRE Comm., p.
TITRE V. la reproduction du titre originalen tête du texte de cette édition. -Sur l'origine de l'appellation Cymbalum mundi, voir ce mot & le mot DIDYME, ainsi que l'Introd.,
pp.
TOURET DE NEZ. Dial. III, p.
TOUSSAIN (Jacques), ou Tusan, p.
TRADUCTIONS de l'antique figurant dans le Recueil des OEuvres des Des Périers. - P.
TRIGABUS. Personnage du Dial. II, pp. passim.
TRIGABUS. Comm., pp.
TRUANDER. " Sans truander ", c'est-à-dire sans obligation de mendier, de faire le métier de gueux. - " To beg, or cant. " (Cotg.) - « To begge... caimander, mendier,
belistrer, marauder, briber, gueuser " (Sherwood.)
TRYOCAN. - V. PIERRE TRYOCAN.
TURQUE (À la). Dial. II, p.
TURQUE Complétons les explications données p. Introd.) & Comm.), par une citation des Mémoires de Luther (T. III, Eclaircissements). Luther crut voir d'abord dans
les Turcs un secours que Dieu lui envoyait. " Ce sont les ministres de la colère divine, 1526. Praeliari adver « « fus Turcas est repugnare Deo « - V. BOUHÉMIENNE (A la).
TYRESIAS. Le devin Tiresias. Dial. III, p.
VENISE. Dial. I, p. V. ACIER DE VENISE.)
VENTES d'exemplaires anciens du Cymbalum mundi; - Cymbalum de 1537, pp.
VENTES Cymbalum de 1538; p.
Brunet parle d'un exempl. relié en v. f. t. d. bords & bordures " avec la fameuse vignette de la Pauvreté " mentionné au Catal. de Al. ***(de Clavières), Avignon, 1778, in-8.
Mais il pense qu'il s'agit d'un exempl. de l'édit. de 1732 qui reproduit cette vignette.
VENULUS. Dial. II. P.
VENULUS. Comm., pp.
VENUS. Dial. I, p.
VENUS. Dial. III, p.
VERSAILLES (Bibliothèque de), pp.
VERVILLE (Béroalde de), p.
VERVILLE Comm., p.
VESTALES. Dial. I, p.
VESTALES. Dial. II, p.
VESTALES. Dial. III, p.
VESTALES. Sens allégorique: Comm., pp. V. DRUTDES.)
VIGNETTE du titre du Cymbalum mundi (Édit. princeps de 1537) reproduite dans notre édition. - V. pp.
VIGNETTE Comm., p.
VILLENEUVE (de), pp. Villanueva (Aragon.)
VIN. Vin de Beaulne, p.
VIN. Comm., p. V. BEAULNE.)
VIN. Vin de Phalerne. (V. PHALERNE.)
VIN de ce monde qu'il " ne faut pas accomparer... au nectarde Jupiter. " Dial. I, p.
VOGT (J.), pp.
VOISE. Voisent. Dial. III, pp.
VOISE. Aille, aillent. - V. Palsgrave, au verbe je men vas : " quil sen voyse or quil sen aille. "
VOL symbolique de Dedalus, nom sous lequel Des Periers se désigne dans plusieurs de ses poésies. (V. Introd. , pp. XLVI, XLVII.)
VOL J. Parmentier, dans sa Dignité de l'homme, a dit de même:
Vole en ton coeur par contemplation,
Penetre l'air par speculation.
Va jusque à Dieu de plain vol de pensee.
VOLTAIRE, pp.
VOULTÉ (J.), pp.
VULCANUS. Dial. III, p.
YIMAGE. Ce petit ymage dargent. Dial. I, p.
Le mot image figure également au masculin dans les Marguerites de la Marguerite (Comédie de la Nativité: Bergerie).
ZAPOLY (Jean), p. LXIII. Comm., p.
ZEUXIS. Dial. III, p.
ZWINGLE ou Zwingli, sous le nom de The [...] ramas. (v. ce mot.)
FIN.